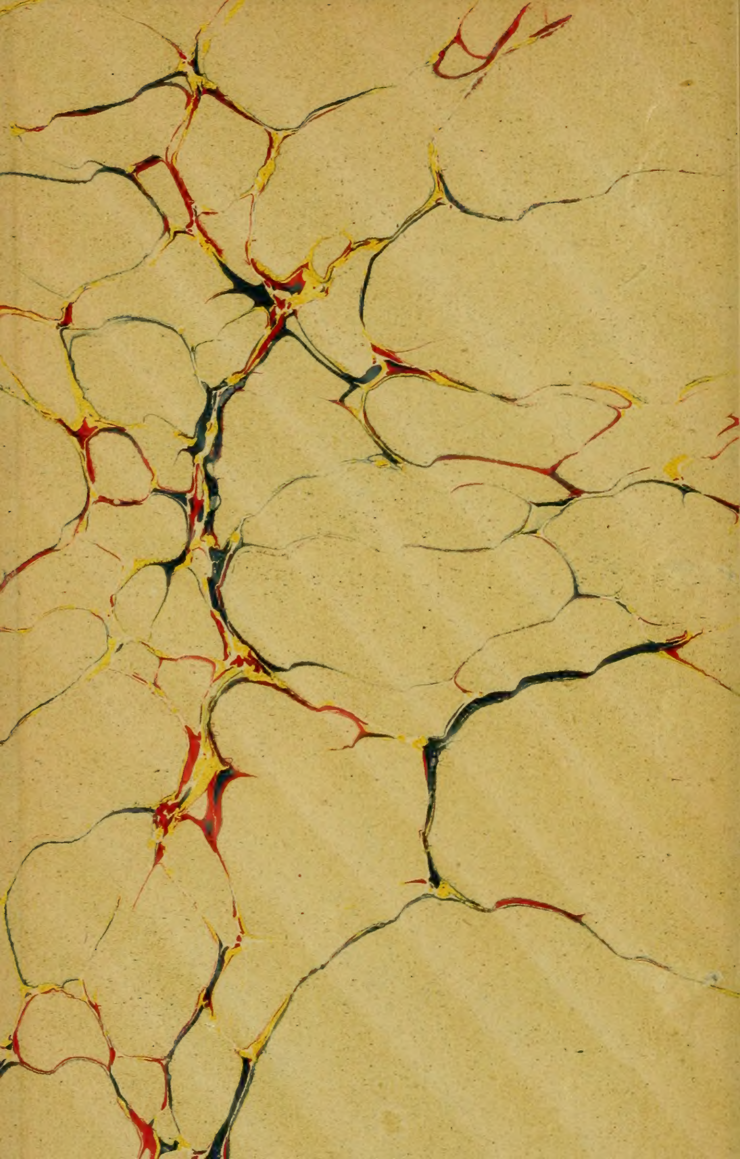
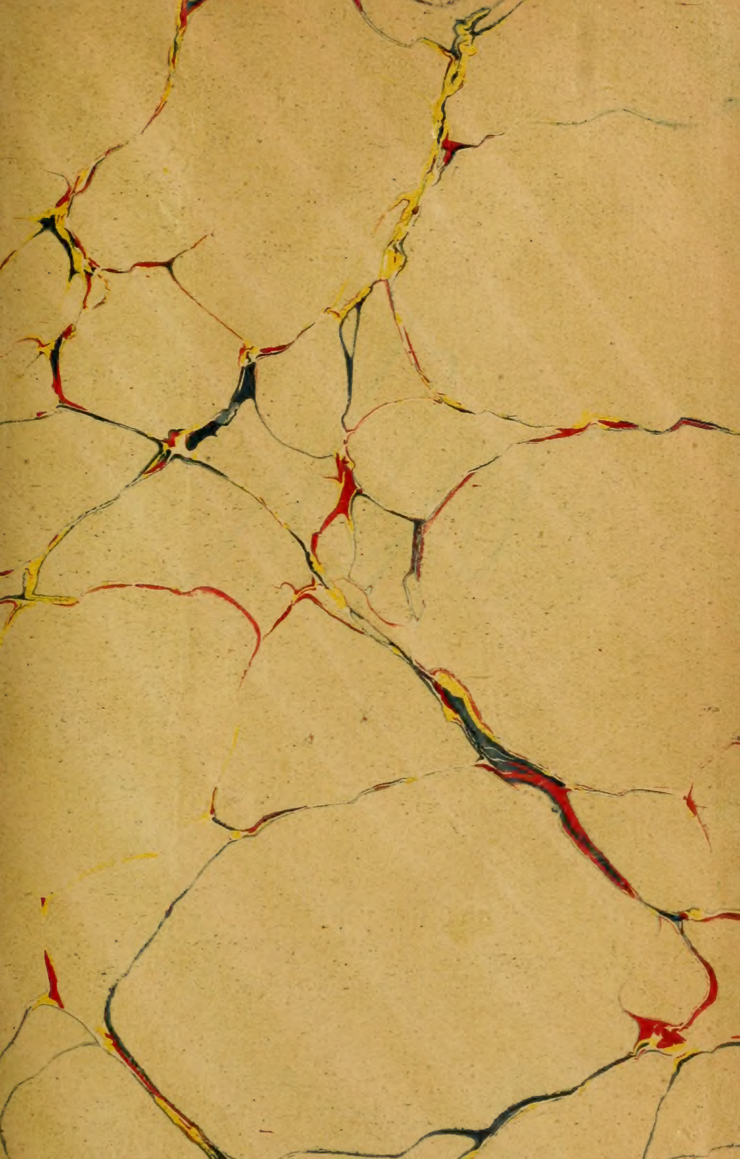






LES VENTRES DORÉS

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, par le théâtre de l'*Odéon*,
le 4 Mars 1905.

Direction : Paul Ginisty.

DU MÊME AUTEUR

L'Argent, comédie en 4 actes.

Le Bien d'Autrui, comédie en 3 actes.

Comme ils sont tous, comédie en 5 actes.

La Rabouilleuse, pièce en 4 actes.

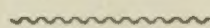
Timon d'Athènes, pièce en 6 actes.

La Vie publique, comédie en 4 actes. (Couronnée par l'Académie française.)

Il a été tiré à part
six exemplaires sur papier de Hollande.

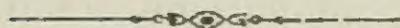
ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉMILE FABRE



LES VENTRES DORÉS

PIÈCE EN CINQ ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1905

PERSONNAGES

DE THAU	MM. Gémier.
VERNIÈRES	Candé.
CHAUVELOT	Janvier.
D'URTH	Dorival.
D'ANGERVILLE	Séverin.
CARRIER	Godeau.
HERMANN KLOBB	Maxudian.
ROBERT	Marié de l'Isle.
BRIANNE	Coste.
CHAVARD	Darras.
RANDO	Violet.
VEURETTES	Cazalis.
VIGOUREUX	Roger.
COUSIN	Bac.
SULLIVAN	Louis Marie.
JADIN	Daumerie.
EL MANSOUR	Duparc.
UN HOMME CRÉDULE	Liser.
LÉON	Decard.
Un Actionnaire	Sterny.
Un Commerçant	Cornély.
Un Vieillard	Taldy.
Un Commissaire	Daumerie.
Un Arabe	Terrier.
Grimblot	Cornély.
Un Ingénieur	Delangle.
Un Curé	Duparc.
Un Allemand	Sterny.
Un Caissier	Louis Marie.
Un Homme	Delangle.
Des Domestiques.	
PRINCESSE DE HOLSBECK . . .	Mlle Félicia Mallet.
MADAME VERNIÈRES	Sergine.
MADAME BRIANNE	Miramon.
MADAME KLOBB	De Fehl.
MADAME DE HOUDÉ	Pouzzols.
MADAME FARNIER	Duran.
PAULINE	Doll.
MADAME DE LUDRE	Carlier.
UNE PAYSANNE	Dehon.
Une petite Dame	Spindler.
Une jeune Dame	Derives.
Une vieille Dame	De Dosme.

LES VENTRES DORÉS

ACTE PREMIER

Une grande pièce, tenant du salon et de la véranda. Plantes vertes. Par de larges baies vitrées, on aperçoit la vallée de la Seine.

Plusieurs personnes dans ce salon. On va, on vient. EL MANSOUR (*costume arabe*) *cause avec* UN OFFICIER. — D'ANGERVILLE *est au milieu d'un groupe de dames. D'Angerville a 55 ans environ. Très distingué. Au fond,* BRIANNE *est près d'un appareil photographique braqué vers la coulisse.*

EL MANSOUR, *appelant un Arabe qui était au fond.*

Ya Abdheraman! Rodd balek. Had erradjel houa kaleb men kouttab erraïd. Taoua imchi iaoud klamek.

L'ARABE

Ma tkhaf-chi, El Mansour. Rani koult-lou elli el frika el djedida hia hadja mouamma isourou fia barcha flous.

BRIANNE, *parlant à la cantonade.*

Je vous remercie, princesse... C'est fait. (*Cris et rires en coulisse.*)

DES VOIX

Un groupe! Faites un groupe, maintenant, Brianne.

BRIANNE

Placez-vous, alors... (*Se tournant vers la scène.*) Si Son Excellence El Mansour voulait nous faire le plaisir de figurer dans ce groupe. (*El Mansour acquiesce de la tête et remonte.*)

MADAME FARNIER, *à madame de Houdé. Lui montrant un écusson sur la cheminée.*

Ce sont les armoiries des ducs de Lérins à qui appartenait le château de Bellevue?

MADAME DE HOUDÉ

Non, ma chère, ce sont les armes du baron.

MADAME FARNIER

Qu'est-ce qu'elles représentent?

MADAME DE HOUDÉ

Mon mari me l'a dit... attendez donc... Ah!

oui... Le baron porte : d'argent à trois taus de gueules.

MADAME FARNIER

De gueules ? Je ne trouve pas.

MADAME DE HOUDÉ

Mais si... rouge.

MADAME FARNIER

Oh ! pardon... Je comprenais...

MADAME DE LUDRE, *appelant les dames.*

Venez donc voir Brianne. Il prend son rôle de photographe au sérieux.

MADAME FARNIER, *à madame de Ludre.*

Mais où est donc le baron ? Je ne l'ai pas aperçu.

MADAME DE LUDRE

Il travaille, peut-être.

MADAME FARNIER

Aujourd'hui ? Avec tous ses invités ?

MADAME DE LUDRE

Il en est bien capable.

MADAME DE HOUDÉ

Oh ! oui... Figurez-vous qu'un soir, chez lui, place Vendôme, pendant un grand dîner, ayant reçu une dépèche, il partit pour Berlin.

MADAME FARNIER

Et ses invités ?

MADAME DE HOUDÉ

Ses invités?... Ah! ma chère... Ils étaient tous, tous persuadés que... (*Le reste de la phrase se perd. Les dames s'éloignent en riant.*)

Me Cousin. *C'est un jeune avocat. — Il causait avec Jadin. — Il s'approche du marquis d'Angerville.*

Me COUSIN

Cher ami... (*D'Angerville se retourne. Cousin fait les présentations.*) M. Jadin, banquier à Lyon. M. le marquis d'Angerville, un des administrateurs de la « Nouvelle Afrique ».

D'ANGERVILLE, JADIN

Ravi... monsieur... Enchanté...

D'ANGERVILLE

De Thau nous a parlé de vous au Conseil. Eh bien, avez-vous eu beaucoup de souscripteurs pour cette émission, la troisième, qui sera la dernière, je l'espère?

JADIN

Beaucoup. Des boutiquiers, des petits commerçants, des petits rentiers, gens prudents d'ordinaire. Mais on a une telle confiance dans la « Nouvelle Afrique ». Il est vrai qu'une société ayant à sa tête un président comme le baron de

Thau, un administrateur délégué comme M. Vernières...

D'ANGERVILLE

Ah! le baron de Thau est un homme supérieur! Une intelligence des affaires! Un coup d'œil! N'est-ce pas, Me Cousin?

COUSIN

Certainement. Mon patron, Me Vergniaud, qui connaît bien les financiers, puisqu'il défend la plupart de ces messieurs en correctionnelle, Me Vergniaud me disait, hier encore, qu'il n'y a pas à Paris deux hommes comparables au baron. Il est depuis vingt ans dans les affaires : il n'a pas eu un procès scandaleux ; c'est un grand financier, et c'est aussi un honnête homme.

JADIN, *à d'Angerville.*

Dites-moi, on prétend qu'on a découvert des mines d'or en Mauritanie?

D'ANGERVILLE, *réservé.*

Hé! Hé!

JADIN

C'est une grosse nouvelle et qui ferait une forte hausse sur vos actions si elle était confirmée.

D'ANGERVILLE

Je ne suis pas autorisé à parler.

JADIN

Mais on peut interpréter votre silence ! (*Regardant au fond.*) Tiens... n'est-ce pas un de mes collègues?

D'ANGERVILLE

Oui, M. Robert Vernières, le frère de notre administrateur délégué.

JADIN

Oh! vous permettez... (*Cris et rires dans le fond. Les deux hommes se serrent la main. Cousin et Jadin s'éloignent.*)

PAULINE, *18 ans, s'est approchée depuis un moment de d'Angerville ; elle attendait que Jadin se fût éloigné.*

PAULINE

Petit père !

D'ANGERVILLE

Qu'est-ce que tu veux, fillette ?

PAULINE

Regarde par là !

D'ANGERVILLE

Où ?

PAULINE

Là... au fond. . Qu'est ce que tu vois?

D'ANGERVILLE

Un groupe d'invités du baron de Thau que Brianne va photographier.

PAULINE

Mais... cette dame... à droite... est-ce que ce n'est pas la princesse de Holsbeck ?

D'ANGERVILLE

Oui... Tu la connais bien.

PAULINE

Quel costume porte-t-elle ?

D'ANGERVILLE

Celui de Puck, le personnage qu'elle doit représenter ce soir dans le *Songe d'une nuit d'été.*

PAULINE

C'est donc ça !... Qu'est-ce que c'est que le *Songe d'une nuit d'été ?*

D'ANGERVILLE

Une féerie de Shakespeare.

PAULINE

Shakespeare !... Ah !... ce sera amusant !

D'ANGERVILLE

Bien plus que tu ne crois. Des gens du monde jouent les rôles.

PAULINE

Madame Vernières nous parlait du sien tout à l'heure. Elle dit qu'il est très difficile.

D'ANGERVILLE

Il se plaint d'elle ?

PAULINE, *désignant quelqu'un dans la coulisse.*

Et ce monsieur? Il paraît dans la pièce ?

D'ANGERVILLE

Quel monsieur ?

PAULINE

Celui qui a le burnous blanc.

D'ANGERVILLE

Non, ma fille. Ce n'est pas un comédien. C'est un diplomate. Son Excellence El Mansour, envoyé de l'Empereur de Mauritanie.

PAULINE

Qu'est-ce que c'est que la Mauritanie ?

D'ANGERVILLE

Ignorante ! Française ! La Mauritanie est une contrée de l'Afrique à peu près grande comme la France, et qui sépare l'Algérie du Maroc.

PAULINE

Ah ! c'est le pays...

D'ANGERVILLE

Tout juste. Le pays que va transformer la « Nouvelle Afrique » ; le pays qui nous enrichira quand seront terminés les travaux dont l'Empereur nous a donné le monopole dans son firman.

PAULINE

Qu'est-ce que c'est que ça, un firman ?

D'ANGERVILLE

Tiens... va donc interroger ta tante.

PAULINE

Ah! ma tante... Elle est invitée à aller jeudi à Saint-Cloud, chez madame de Berigny. C'est la mère d'un jeune officier qui est ici. Tu ne l'as pas vu? Si, tu dois l'avoir remarqué! Il est blond. Il était en garnison à Perpignan. On l'a envoyé à Reims.

D'ANGERVILLE

Tu es bien renseignée.

PAULINE

Je viens de causer avec lui. Il est aimable. Veux-tu qu'on te le présente?

BRIANNE, *qui est revenu près de son appareil.*

Ne bougeons plus !... C'est fait. (*Explosion de rires. On se précipite autour de Brianne.*)

D'ANGERVILLE

Eh bien, va retrouver tes petites amies, pendant que je me ferai présenter cet officier distingué, car c'est un officier distingué et plein d'avenir, n'est-ce pas?

PAULINE

Oh! oui, petit père...

La PRINCESSE DE HOLSBECK *est descendue en scène, entourée par plusieurs messieurs, parmi eux* BRIANNE *et* SULLIVAN. *La princesse porte le costume de Puck. Type étrange. Légère claudication. D'autres personnes, portant aussi des costumes du* Songe, *causent un instant au fond, puis disparaissent.*

LA PRINCESSE

N'est-ce pas, je suis bien en homme ?

LES MESSIEURS

Mais, princesse... exquise .. charmante... divine ..

LA PRINCESSE, *riant.*

Là ! Assez de compliments... On croirait que je n'en mérite que travestie. (*Elle ouvre la porte à gauche.*)

BRIANNE ET LES AUTRES

Déjà !

LA PRINCESSE

Oh ! ne vous frappez pas... Vous les reverrez ce soir, mes jambes. (*On remonte, sauf Sullivan.*) Vous restez pour la représentation, Sullivan?

SULLIVAN, *accent anglais.*

Oui.,. oui... Je ne veux pas manquer une occasion telle de vous applaudir.

LA PRINCESSE

Mon frère vous présentera au roi de Karinthie. Il vient en France pour commander son artillerie. Il faut enlever cette commande au Creusot. C'est une affaire d'une trentaine de millions. (*Elle sort. Un Allemand, qui s'est déjà adressé à deux ou trois personnes, se trouve devant Sullivan.*)

L'ALLEMAND

Konnten Sie mir sagen wo sich Graf de Thau befindet?

SULLIVAN, *d'un ton rogue.*

I don't understand, sir, I am an Englishman. (*Il sort. Peu à peu, la scène se vide. Madame Brianne, élégante jeune femme, est assise près d'une table et regarde des journaux illustrés.*)

MADAME KLOBB, *forte juive, et* MADAME VERNIÈRES *entrent.*

MADAME KLOBB

Ah! ma bonne amie... qu'il fait chaud!

MADAME BRIANNE

Eh bien, asseyez-vous ici, un moment! (*Madame Klobb et madame Vernières s'asseyent. Des domestiques apportent des boissons glacées.*) Comment! Vous ne vous êtes pas habillée, madame Vernières? Mon mari ne vous a donc pas photographiée?

MADAME VERNIÈRES

Non. Je n'ai pas voulu. Je trouve ça indécent, de se promener les bras et les jambes nus en plein air.

MADAME KLOBB

Et vous voulez nous réserver la surprise de votre costume pour ce soir. Comment est-il?

MADAME VERNIÈRES

Vous verrez, madame Klobb, vous verrez. Il est copié sur celui de miss Ellen qui joue Titania à Londres.

MADAME KLOBB

Il paraît que vous avez été très bien aux répétitions.

MADAME VERNIÈRES

Encore ne me suis-je pas livrée. Mais ce soir, devant les invités et devant le Roi!

MADAME BRIANNE

Vous n'avez pas le trac?

MADAME VERNIÈRES

J'ai déjà joué la comédie... au couvent... où j'étonnais les bonnes sœurs. Ah! si vous m'aviez vue dans *Charles VII* où je faisais le libérateur du royaume, Jean de Domrémy, ou si vous m'aviez vue dans *Athalie*... J'avais la vocation. Je ne me consolerai jamais, je crois, de n'être pas entrée au théâtre... Une grande nouvelle...

sous le sceau du secret... Je chante le mois prochain.

MADAME KLOBB

Où?

MADAME VERNIÈRES

Chez les Hackendorff. Le *Devin du village*. Nous commençons à répéter demain.

MADAME BRIANNE

Chez madame Hackendorff? Avenue de Messine? Passez donc boulevard Haussmann en sortant.

MADAME VERNIÈRES

Impossible. Les Croizy m'attendent à cinq heures, chez Ritz, pour le thé.

MADAME BRIANNE

Eh bien, et mercredi? Allons-nous au Louvre? C'était convenu.

MADAME VERNIÈRES

Oui. Ah! non. Je déjeune avec ma cousine de Salux. A deux heures, j'ai ma couturière. A quatre... la vente de charité à l'ambassade de Karinthie. A cinq heures... voyons... Ah! ma modiste... Un chapeau, ma chère!... Le soir, l'Opéra, dans la loge des Freynettes.

MADAME KLOBB

Quelle vie agitée!

MADAME VERNIÈRES

Il faut bien s'amuser, madame Klobb. On ne vit pas deux fois. Rien ne me divertit comme d'aller, de venir, de courir les magasins, de répéter des rôles, d'essayer des toilettes, de dépenser de l'argent, d'en gaspiller.

MADAME BRIANNE

Ça, c'est une volupté !

MADAME VERNIÈRES

Il m'est bien permis d'avoir des fantaisies et de les satisfaire, puisqu'aujourd'hui Maurice gagne de la galette, la bonne galette, la sainte galette.

MADAME BRIANNE

Brianne aussi.

MADAME VERNIÈRES

Enfin, nos maris sont riches.

MADAME BRIANNE

Oui... Enfin... Grâce à la « Nouvelle-Afrique. »

MADAME VERNIÈRES

Et vous savez qu'on va trouver des mines d'or dans nos terrains ?

MADAME KLOBB

Klobb me l'a dit.

MADAME BRIANNE

Ah ! si c'est vrai... il faut que Georges me paye une automobile.

MADAME VERNIÈRES

Moi, j'ai vu un collier de perles, rue de la Paix... mon mari me l'offrira le jour où les actions atteindront le cours de deux mille.

MADAME KLOBB

Vous l'aurez avant trois mois.

MADAME VERNIÈRES

Croiriez-vous que Maurice a d'abord refusé d'entrer dans l'affaire?

MADAME BRIANNE

Un homme intelligent comme lui!

MADAME VERNIÈRES

Il ne voulait pas du poste d'administrateur délégué que lui offrait le baron de Thau.

MADAME BRIANNE

Pourquoi, mon Dieu?

MADAME KLOBB

M. Vernières aimait mieux rester député?

MADAME BRIANNE

Neuf mille francs par an!

MADAME KLOBB

Peut-être serait-il ministre.

MADAME VERNIÈRES

Non. Il manque de souplesse d'échine. Et il n'a pas d'entregent. Ah! il a été sous-secrétaire d'État, une fois, longtemps avant notre mariage.

Il a fait partie du fameux ministère qu'on a appelé le ministère des honnêtes gens. Il a duré trente-sept jours. On n'a jamais bien su pourquoi il a été renversé. Maurice ne serait pas revenu au pouvoir. Il aurait vécu dans une médiocrité... considérée, riche d'honneurs et léger d'argent. Aussi devinez-vous ma joie quand le baron de Thau est venu chez nous parler de l'affaire de Mauritanie et mon insistance et mes supplications auprès de mon mari. Il a fini par céder. Il cède toujours. Il crie et il plie. Le roseau peint en fer. En somme il est bien gentil et je l'aime beaucoup.

MADAME KLOBB

Comme il doit se féliciter d'avoir suivi vos conseils.

MADAME VERNIÈRES

Oui. Je m'en félicite.

MADAME BRIANNES, *qui était remontée.*

Tiens, le baron de Thau a présenté El Mansour au président du Conseil des ministres. Ah ! il vient de ce côté... On l'arrête !

MADAME VERNIÈRES

Quelle foule autour de lui !

MADAME BRIANNE

C'est un roi au milieu de sa cour.

MADAME KLOBB

Dame ! un financier heureux.

MADAME BRIANNE

Pour que l'illusion d'une cour soit complète, il ne manque ici qu'un personnage.

MADAME VERNIÈRES

Lequel ?

MADAME BRIANNE

La favorite !

MADAME VERNIÈRES

Et encore !

MADAME BRIANNE

Comment ?

MADAME VERNIÈRES

Oh ! il est difficile de la désigner avec certitude. Le baron ne l'affiche pas. Il est également aimable pour chacune de ses invitées. Il ne l'a été un peu plus qu'avec vous. Il vous a parlé deux fois.

MADAME BRIANNE

Longuement.

MADAME VERNIÈRES

Longuement. Vous avez fait bien des jalouses.

MADAME BRIANNE

Allons donc !

MADAME VERNIÈRES, *d'un air entendu.*

Si !

MADAME BRIANNE

Mais qui?

MADAME VERNIÈRES, *faisant la discrète.*

Ah! voilà!

MADAME BRIANNE, *insistant.*

Entre nous...

MADAME VERNIÈRES

Non! Non!

MADAME BRIANNE

Voyons... Vous m'intriguez. Il y a ici une personne qui aurait le droit de se montrer jalouse des amabilités de M. de Thau?

MADAME KLOBB

Allons... ne cherchez pas... Madame d'Urth!

MADAME VERNIÈRES

C'est de l'histoire ancienne!

MADAME BRIANNE

Madame d'Urth! Elle a été...?

MADAME VERNIÈRES

Je vous assure.

MADAME BRIANNE

Madame d'Urth!

MADAME VERNIÈRES

Vous ne connaissez donc pas l'anecdote du cercle qui a couru tout Paris il y a deux ans?

MADAME BRIANNE

Non.

MADAME VERNIÈRES

Oh! que je vous conte ça, ma chère. Voici. La scène est à Bruxelles, au cercle. On parlait de la belle madame d'Urth qu'on disait une femme impeccable, d'une vertu sans tache. Le baron soutenait, en riant, qu'il n'y a « honneste dame » si farouche qui ne puisse être apprivoisée. Mais comme on le plaisantait un peu sur sa fatuité, piqué, M. de Thau s'engageait à mander madame d'Urth à Bruxelles, à la montrer en public, à ses côtés. On le prend au mot, on parie. Deux jours après, il exhibait la personne dans une loge à la Monnaie.

MADAME KLOBB

Elle était donc folle de lui?

MADAME VERNIÈRES

Peut-être. Et il lui avait envoyé un chèque de trois cent mille.

MADAME BRIANNE

Cette liaison n'a pas duré?

MADAME VERNIÈRES

Non. On dit madame d'Urth désolée. Mais on ne précise pas si ce qu'elle regrette le plus est l'ami ou le financier.

MADAME BRIANNE

Alors... pour le moment... qui....? Voyons... je vous en prie.

MADAME VERNIÈRES

Voulez-vous mon sentiment? (*Elle désigne la porte par où est sortie la princesse.*) Madame de Holsbeck!

MADAME BRIANNE

La princesse!

MADAME KLOBB

Madame de Holsbeck? (*Elle fait signe que oui.*) Mais c'est la belle-sœur de madame d'Urth?

MADAME VERNIÈRES

Ça n'empêche pas.

MADAME BRIANNE

Et elle n'est pas jolie.

MADAME VERNIÈRES

Elle est singulière.

MADAME BRIANNE

Et elle boite.

MADAME VERNIÈRES

A peine.

MADAME BRIANNE

Ta! ta! ta! Elle boite. Et de tels bruits ont couru sur son compte au moment de son divorce! Comment voulez-vous qu'un homme comme le baron de Thau qui est séduisant, recherché!... Allons donc! Sa situation, son intelligence, sa... sa fortune enfin, lui permettent de jeter son dévolu sur des femmes vraiment jolies et notoire-

ment honnêtes. (*Dans le jardin l'orchestre joue une valse.*)

MADAME VERNIÈRES

Tout ce que vous voudrez, madame Brianne. Mais j'ai bien vu de quels yeux madame de Holsbeck regarde le baron. Elle a une façon de s'approcher de lui, de se caresser à lui, on dirait, qui est fort significative.

COUSIN, *paraissant au fond avec madame de Ludre.*

Madame Vernières... Mesdames, on vous réclame.

MADAME VERNIÈRES

Qui ?

COUSIN

Brianne... Un conseil pour la décoration de la scène.

MADAME DE LUDRE

Venez donc... on danse... (*Les dames se lèvent.*)

Entrent VERNIÈRES *et* ROBERT VERNIÈRES. *Vernières a une cinquantaine d'années; son frère est plus jeune.*)

VERNIÈRES, *à madame Vernières.*

Jeanne, tu demandais la marquise de Sesselot?

MADAME VERNIÈRES, *se levant.*

Elle est là ?

VERNIÈRES

Elle te cherche.

MADAME VERNIÈRES

Elle est dans le parc ?

VERNIÈRES

Oui.

MADAME VERNIÈRES

Je vais la voir... (*Les femmes sortent. Les deux hommes restent en scène.*)

VERNIÈRES

Tiens, puisque la place est libre, asseyons-nous ici. C'est le seul endroit où nous puissions causer tranquillement cinq minutes, à moins que tu ne préfères venir déjeuner demain à la maison. Tu verrais ta nièce et ton neveu.

ROBERT

Je dois rentrer à Lille. On m'attend à la Banque.

VERNIÈRES

Alors, mon bon Robert, puisque tu as une question à me poser... (*Il s'assied. Robert s'assied aussi.*)

ROBERT

Voici. Fourchot, l'entrepreneur que vous avez chargé de creuser le port d'El-Golea, en Mauritanie, ne pouvant immobiliser la grosse somme nécessaire à l'achat du matériel, me demande de

la lui avancer. Il me réglerait en traites sur votre compagnie.

VERNIÈRES

Fourchot est un entrepreneur sérieux. Ses travaux seront faits avec soin Nous le paierons recta.

ROBERT

Je peux donc m'engager avec lui.

VERNIÈRES

S'il te fait de bonnes conditions!... C'est tout ce que tu voulais savoir?

ROBERT, *hésitant.*

Mon Dieu... oui... Seulement... avant de traiter... Nous nous parlons à cœur ouvert, n'est-ce pas?... C'est aussi dans ton intérêt, à toi, administrateur-délégué de la Nouvelle Afrique... Enfin, vous êtes très attaqués en ce moment .. On prétend qu'il vous sera impossible d'achever les travaux.

VERNIÈRES

Je sais. La « Nouvelle Afrique » a des détracteurs, des adversaires, des ennemis. D'Urth, par exemple.

ROBERT, *étonné.*

D'Urth? Je viens de l'apercevoir. Il est ici.

VERNIÈRES

Oh! De Thau et lui sont de vieux camarades.

Ils font des affaires... et de temps à autre essayent cependant de se passer un lasso autour du cou. Mais d'Urth n'est pas de taille à lutter avec notre président. On le dit d'ailleurs très bas depuis le dernier krach.

ROBERT

Et les notes que j'ai lues dans les journaux anglais et espagnols ? Ces difficultés sur l'interprétation du contrat ?

VERNIÈRES

Imaginations. Tu le connais notre contrat. Les articles en sont clairs, précis. Nous devons creuser des ports, établir des routes, construire douze cents kilomètres de voies ferrées. L'Empereur nous abandonne les deux tiers des recettes des ports et des chemins de fer. En outre, il nous a gratuitement concédé, de chaque côté de la voie, des terrains où nous avons le droit d'exploiter, à nos risques et périls, mais à notre entier bénéfice, les mines qui peuvent s'y trouver.

ROBERT

Même des mines d'or ?

VERNIÈRES

Des mines d'or... s'il y en a...

ROBERT

Douze cents kilomètres de voie... Dans un pays accidenté !... Vous ne vous heurterez pas à

des difficultés insurmontables?... Votre ligne sera terminée dans trois ans?

VERNIÈRES

Nous l'avons promis à nos actionnaires. Oh! nous mènerons à bonne fin cette œuvre, une belle œuvre qui étend l'influence de la France et ouvre à la civilisation un grand pays Nous achèverons les travaux au terme fixé, à condition toutefois...

ROBERT

A condition?...

VERNIÈRES

Que nous n'ayons à vaincre que la nature. Ce que je redoute le plus, ce sont les hommes, les tribus du centre de l'Empire, qui se dressent devant nous, farouches, défiantes. Ces gens simples ne comprennent pas que nous nous emparons de leur pays dans leur propre intérêt. Nous sommes des envahisseurs à leurs yeux. Ce sont des fanatiques. Et il paraît que les prédications de Negou-Abdou, cet illuminé qui essaye de soulever les populations du Sud-Oranais contre la domination de la France, ont trouvé un écho jusqu'en Mauritanie.

ROBERT

Tu ne crains pas qu'une révolte?... S'ils allaient massacrer vos ouvriers, arrêter vos travaux, démolir ceux qui sont construits?...

VERNIÈRES

Non... Ils nous sentent les plus forts. Ils nous

subissent. Quant à Negou-Abdou, il est poursuivi, traqué par une colonne française. Il sera bientôt prisonnier ou mort. Ce jour-là, nous respirerons.

ROBERT

Bref, tu es satisfait et sans inquiétude ?

VERNIÈRES

Oh ! je ne dis pas cela. Certes, notre Société est robuste, pleine de santé et de force. Mais, si des discussions intérieures, une panique de nos porteurs de titres, une guerre, je ne sais quelle improbable catastrophe (je fais des suppositions) la ruinait ou l'affaiblissait demain, si ce grand corps montrait une blessure, qu'il parût moins dispos à la lutte, moins apte à la défense, aussitôt les spéculateurs, agioteurs, boursicotiers, bref, toutes les bêtes maigres que je tiens aujourd'hui en respect s'élanceraient sur nous les crocs en avant, prêts à nous déchirer. Ils régleraient notre sort à la Bourse en une séance. Tu comprends donc qu'avec ces constants soucis, je ne dorme pas des sommeils paisibles. Quant à être satisfait...

ROBERT

Eh bien ?

VERNIÈRES

Te l'avouerais-je ? Mon étonnement dure toujours de me voir transformé en financier. Moi, Vernières, un « ventre doré », comme ils disaient

jadis pour désigner les Turcaret et les Law, les traitants, les lanceurs d'affaires !

ROBERT

Ventre doré, pourquoi pas ? Qu'aurais-tu fait à la Chambre ? Que te rapportait ton beau zèle, ton dévouement aux intérêts du pays ? On ne peut pas travailler toute sa vie pour la République. Il faut aussi songer à soi.

VERNIÈRES

Oui... oui... Cependant, si ce n'avait été pour ma femme, si frivole et dépensière en diable, pour mes enfants... Que veux-tu ! Dans ce métier il faut (et il le faut) se livrer à de si étranges manigances, prendre de telles décisions, endosser de si lourdes responsabilités...

ROBERT

D'autres les partagent avec toi. Tu es administrateur délégué de la « Nouvelle Afrique », mais le baron de Thau en est le président. Tu as quinze administrateurs à tes côtés...

VERNIÈRES

Ils ont une longue habitude de ces sortes d'affaires, une habitude qui me manque. Tiens, souvent des discussions éclatent entre nous au Conseil ; c'est que mes collègues (je ne parle pas du baron de Thau) ont une mentalité spéciale, et même une moralité spéciale. Je ne sais comment les définir exactement. Ce sont... ce sont...

ROBERT

Ne cherche pas. Ce sont des financiers.

Entrent HERMANN KLOBB (*type juif*), CARRIER (*solide, sanguin*), D'ANGERVILLE. *Salutations. Des « bonjour » s'échangent. D'Angerville et Robert, qui se connaissent, se serrent la main.*

VERNIÈRES, *présentant.*

Mon frère, Robert Vernières, banquier à Lille... M. Hermann Klobb... M. Carrier, directeur de l'*Impartial*, M. d'Angerville... mes collègues... (*A Klobb.*) Vous êtes arrivé de Bruxelles hier soir ?

CARRIER

Demandez-lui donc comment ça a marché là-bas?

KLOBB

Oh! admirablement! J'ai passé l'après-midi à l'Anglo-Belge. Cette seule banque a placé sept mille obligations. Duyssens était ravi.

CARRIER

Quel succès, mes enfants! Nous demandions pour la troisième fois quatre-vingts millions au public, il nous en a apporté cent vingt. Dans toute la France l'élan a été magnifique. Le bon peuple!

KLOBB

Oui, mon cher Carrier, le bon peuple! Je sais à

quelques millions près ce que vaut, ce que peut rendre chaque peuple d'Europe. Aucun n'est comparable à celui-ci. Il est travailleur, prévoyant, économe. On a beau vider ses bas de laine, il les remplit toujours. Ils ont perdu plus de deux milliards en vingt ans. Et ils ont encore trouvé, en retournant leurs poches, deux cent cinquante millions à nous confier. C'est admirable. On pouvait leur en demander trois cents, cinq cents, ils les auraient donnés.

CARRIER

On les leur demandera, s'il le faut. D'ailleurs, après une journée comme celle-ci !... Quel triomphe pour notre président, qui reçoit chez lui le roi de Karinthie, le Président du Conseil, des ambassadeurs, des académiciens, des magistrats ! Les actions monteront de vingt francs.

D'ANGERVILLE

L'an prochain, c'est moi qui vous offrirai une fête à Angerville, dont je fais restaurer le château.

CARRIER

Il fallait le raser pour en construire un neuf.

D'ANGERVILLE

J'y tiens par trop de souvenirs. Son vieux toit abrita tous les d'Angerville qui s'entêtaient à vivre et à mourir sur ce coin de terre.

CARRIER

Moi, c'est sur l'Avenue du Bois que je veux me

bâtir un hôtel, en pleine vie parisienne, devant cette voie de triomphe qui charrie toutes les fortunes, toutes les gloires et où passent les plus belles filles du monde. Il me semble que du haut de mon balcon je tiendrai Paris sous mes pieds, — Paris que j'ai conquis... que nous avons conquis.

D'ANGERVILLE

Grâce à la « Nouvelle Afrique », attaquée par vous, autrefois, dans l'*Impartial*, votre journal.

CARRIER

Oh ! mais depuis... j'ai été éclairé.

KLOBB

Nos parts de fondateur valent trente-six mille francs.

D'ANGERVILLE

Elles en vaudront quarante mille.

KLOBB

Et si l'on trouve de l'or dans nos terrains...

VERNIÈRES

Oh ! ne répandons pas ce bruit.

CARRIER

Pourquoi n'y aurait il pas de l'or dans nos terrains ?

D'ANGERVILLE

On a trouvé de l'or au Transvaal.

KLOBB

Il peut bien y avoir de l'or en Mauritanie.

D'ANGERVILLE

A ce moment, nos actions qui valent treize cents francs en vaudront quinze cents.

KLOBB

Dix-huit cents !

CARRIER

Deux mille.

VERNIÈRES

Jamais nos actions n'atteindront ce cours.

KLOBB

Au besoin on donnerait un petit coup de pouce, un jour, à la Bourse.

VERNIÈRES

Mais enfin il faut songer aux difficultés...

CARRIER

Trembleur !

KLOBB

Quand le chemin de fer marchera, quand les ports seront creusés, les routes ouvertes, les mines exploitées, les mines de houille, de plomb... et d'or, nous distribuerons des dividendes... fabuleux.

CARRIER

La « Nouvelle Afrique » sera la plus brillante affaire financière du vingtième siècle. (*A ce mo-*

ment, un monsieur, de physionomie étrange, paraît. Instinctivement, tous se taisent. Ce monsieur allume un cigare, traverse la scène et s'éloigne à pas lents, — sans mot dire, en envoyant seulement un bonjour de la main. — Les cinq hommes sont restés immobiles, muets. Ils se groupent et parlent à voix basse.) Celui-là ne nous embêtera plus.

D'ANGERVILLE

Son règne est fini.

KLOBB

Il n'a pas abdiqué encore. Et je l'ai déjà vu rétablir ses affaires qui paraissaient plus compromises. Je ne sais ce qu'il prépare, mais il s'agite beaucoup depuis quelques semaines.

D'ANGERVILLE

Croyez-vous qu'il ait jamais pu se trouver aussi mal en point qu'aujourd'hui?

KLOBB

Certainement! Il y a huit ans, au lendemain du krach de la Banque Universelle, il était tout à fait bas. Il s'est remis à flot.

CARRIER

Je vous dis que cette fois il est atteint, démoli, coulé.

ROBERT

Ah, ça, depuis que j'entends rapporter des lé-

gendes sur cet homme... Qu'est-ce que c'est donc que le baron d'Urth?

CARRIER

Un juif allemand, — naturalisé français, qui a fait sa fortune en Amérique. Quand il est rentré en Europe, sa sœur, mariée à un prince belge... vous savez que la princesse de Holsbeck n'est pas seulement une amoureuse hardie, c'est encore une femme intelligente, qui a le génie des affaires et qui est de moitié dans toutes les opérations du baron... Sa sœur donc l'a poussé dans le monde des financiers de Bruxelles. Il est ensuite venu à Paris. Nous envoyons nos notaires en Belgique et la Belgique nous envoie ses financiers.

KLOBB

Mon cher, vous êtes mal renseigné. Le baron d'Urth n'est pas juif, il est né à Bordeaux, de parents catholiques. Orphelin à quinze ans, il partit pour l'Amérique où il fut palefrenier, épicier, cowboy, directeur de cirque. Un jour l'illustre Fair Whitelaw le rencontre, est frappé de son intelligence et le prend à sa banque. En mourant, il lui laissait une fortune. D'Urth accourt à Paris, joue à la Bourse, perd dans des spéculations les millions de l'Américain, disparait pendant un certain temps et rencontre un second sauveur en la personne du baron de Thau qui l'associe à ses opérations. Notre homme se jette ensuite dans des affaires de terrains, de

banque, de chemins de fer. Ce fut la période brillante de sa vie, l'époque où il était accueilli dans toutes les cours, où le roi de Karinthie le faisait baron, où il recevait tous les ordres, toutes les croix, où, en cinq ans, il était nommé chevalier, officier, commandeur de la Légion d'honneur... Puis ç'a été la dégringolade, l'affaire formidable de l'accaparement des charbons, — où il s'est cassé les reins.

VERNIÈRES

Eh bien, à moi, on a raconté que d'Urth est né à Genève, qu'il est protestant et que c'est à la suite d'une affaire d'espionnage... (*Diverses personnes entrent, il s'interrompt.*) Qu'y a-t-il?

KLOBB, *qui regarde.*

Le baron de Thau vient de ce côté.

VERNIÈRES

Avec Lornier?

KLOBB

Non, le président du conseil cause avec El Mansour.

CARRIER, *remontant.*

C'est à cause d'El Mansour que le président est venu. Oui. Il ne peut pas le recevoir officiellement au ministère...

La scène s'est remplie, on forme comme une haie devant le baron de Thau. MADAME VERNIÈRES, MADAME BRIANNE, PAULINE, *forment un groupe. Les administrateurs de la « Nouvelle Afrique » sont aussi groupés. Çà et là,* SULLIVAN, UN ALLEMAND, LE LIERRE, LE PROCUREUR, GRIMBLOT, *etc.*

LE BARON, *il entre en causant avec Maître Cousin.*

Ces gens-là sont des maîtres. On ne les démolira jamais. Je les connais bien. Je les ai beaucoup étudiés. Voyez-les à Paris, à Berlin, à Bruxelles. Dites-moi qui pourrait lutter contre eux. Et leurs procédés sont si simples. Je vais bien vous étonner peut-être, mais parmi eux, un de ceux qui me touchent, qui m'émeuvent, oui, qui m'émeuvent le plus, — c'est Fra Angelico. Je ne traverse jamais l'Italie, sans m'arrêter à Florence, pour rêver quelques heures dans le couvent de Saint-Marc, illustré tout entier par les mains innocentes du bon moine. Connaissez-vous l'Italie, madame Brianne ?

MADAME BRIANNE

J'ai passé un hiver à Naples.

LE BARON

Oui... Oui... Mais Florence, Sienne, Pise, la Toscane ?

« O Toscana, paese d'incanto
Fra le belle, sostieni il tuo vanto. »

Vous avez l'âme d'une artiste : c'est là qu'il faut aller. Et si l'on était sage, c'est là qu'on coulerait ses jours. (*Il est arrivé, en causant, près de Grimblot.*) Ah! mon cher Grimblot, quelqu'un qui assistait à la séance de la Chambre, avant-hier, m'a fait les plus vifs éloges de votre discours. Il paraît que c'est la critique la plus spirituelle, la plus piquante qu'on ait faite de ce ministère. Vous serez le chef de votre parti. C'est vous qui mènerez le combat l'an prochain aux élections.

GRIMBLOT, *plus bas.*

Pourrai-je aller vous dire bonjour un de ces matins ?

LE BARON

Oui. Je vous convoquerai. (*S'adressant à un autre monsieur.*) Eh bien, monsieur Farnier, nous allons avoir des félicitations à vous adresser. Nous causions de vous, hier, avec le garde des Sceaux. (*Désignant Farnier.*) Je vous présente notre nouveau procureur de la République. (*On entoure Farnier.*) Et je me félicite d'avoir contribué, — oh ! dans une faible mesure — à cette nomination. Vous étiez trop modeste. Avoir du talent n'est rien, monsieur Farnier : il faut le faire valoir. Dans une république, ce n'est pas l'effort qu'on couronne, c'est le succès. Ah ! mon cher ami, je serai le premier solliciteur qui vous adressera une requête. Vous trouverez au Par-

quet un brave garçon, un employé modèle, Borie, que j'y ai placé autrefois. Je vous le recommande. (*Arrivant près d'un Allemand.*) Haben Sie den Minister gesprochen?

L'ALLEMAND

Ich werde ihn nächste Woche in Berlin sehen.

LE BARON

Sie müssen sich auch mit den Frankfürter und Stuttgarter Bankherren verständigen.

KLOBB, *le prenant à part.*

Croyez-vous, mon cher de Thau, que le roi de Karinthie viendra?

LE BARON, *tirant sa montre.*

Il sera ici dans une demi-heure.

KLOBB

On prétendait hier au cercle qu'il pourrait bien se trouver souffrant aujourd'hui.

LE BARON

Je lui ai exprimé le désir de l'avoir à la représentation du *Songe.*

KLOBB

Cela désobligerait fort les Levy-Schleim qu'il vînt chez vous. Ils l'accaparent.

LE BARON

Sa Majesté peut choisir entre nous. Mais si elle me fait un affront... je la fous en république. (*A*

l'ingénieur Lelierre.) Madame Lelierre m'a dit que vous ne l'emmeniez pas en Mauritanie?

L'INGÉNIEUR

En effet, je l'envoie dans le Midi, chez ses parents.

LE BARON

Votre prédécesseur avait été imprudent d'emmener là-bas ses enfants et sa femme. Il faut une santé de fer sous ce climat. Ils n'y ont pas résisté. Ah! vous nous ferez en arrivant un rapport sur l'état des travaux, un rapport que nous publierons, monsieur Lelierre. D'ailleurs, le gros œuvre est presque achevé : il n'y a plus que les monts Atlas à percer. Faites étudier les terrains de Rizi-Ozzol. Il y a des minerais d'or peut-être. (*Entre un jeune homme porteur d'une serviette gonflée de papiers.*) Ah!... Je suis désolé... Un jour comme celui-ci... Mais les affaires... Un petit quart d'heure .. Le temps de répondre à quelques dépêches... Ne vous occupez pas de moi... Je vais m'installer là... J'ai cédé toutes les chambres à ces dames, pour en faire des loges... (*Pendant que les groupes se dispersent, il appelle un monsieur.*) Monsieur Cerrutti... pressez un peu le petit travail que je vous ai demandé... Ne mettez pas les noms de ces messieurs... mais ceux des villes qu'ils représentent... Je comprendrai... Et les chiffres les plus modestes, honorables, mais modestes... Vite, n'est-ce pas?... Il faut arrêter le

mouvement que je vois se dessiner contre nous dans votre pays. (*Au jeune homme qui a apporté les papiers.*) On vous appellera.

MADAME VERNIÈRES, *à madame Klobb, en lui désignant la princesse qui vient d'entrer et qui observe le baron.*

Qu'est-ce que je vous disais?... Regardez la Princesse!

Le jeune homme sort. Le baron s'installe à la table et se met à travailler.

LE BARON DE THAU. LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE

Ah! bah! Il faut venir chez vous un jour où vous recevez tout Paris pour vous trouver seul. (*S'approchant.*) Quelle bonne fortune!

LE BARON

Pour moi, princesse!

LA PRINCESSE

Mais... vous travaillez?

LE BARON

Oh! quelques télégrammes... Et je peux travailler en causant... (*Se touchant le front.*) C'est comme une montre, ça ne s'arrête jamais là-dedans. Vous avez une communication à me faire? Importante? Tant mieux. Nous causerons plus longuement. Vous êtes une des femmes les plus intelligentes que je connaisse.

LA PRINCESSE, *après un silence.*

Mon frère n'est pas satisfait.

LE BARON

D'Urth? Oh!

LA PRINCESSE

Il se plaint que vous l'abandonnez dans la crise qu'il traverse. Vous ne l'associez à aucune de vos entreprises.

LE BARON

Nous avons été ensemble dans les mines des Carpathes, les aciéries de la Moselle, les fournitures de l'armée sarde.

LA PRINCESSE

Même vous lui devez un million sur cette affaire.

LE BARON

Je devrai un million à d'Urth si... tel événement que vous savez se réalise... Il ne s'est pas réalisé encore... Je ne dois rien.

LA PRINCESSE

Vous l'éloignez ostensiblement de la « Nouvelle Afrique... » Il n'a fait partie d'aucun syndicat. Vous n'avez pas voulu...

LE BARON

Mais, madame, pourquoi ferait-on une situation privilégiée à votre frère? Il s'est toujours montré notre adversaire. Il y a trois ans, quand j'ai obtenu le firman impérial pour l'exploitation des chemins de fer en Mauritanie, je n'ai pas eu

de concurrent plus redoutable, plus acharné que M. d'Urth qui était à la tête d'un groupe... allemand.

LA PRINCESSE

Il n'y a pas de nationalité en affaires. Et la Banque Anglo-Belge qui fut aussi votre concurrente? N'est-elle pas dans vos syndicats?

LE BARON

Duyssens a eu l'esprit de se faire notre allié. C'est lui qui nous a intelligemment soutenus, par des achats de titres, quand, sur de fausses nouvelles, le cours de nos actions et de nos obligations fléchissait. Qui jetait ces nouvelles inquiétantes dans le public par l'intermédiaire des journaux étrangers? Votre frère. Oh! cela ne m'a pas indigné... ni surpris. Par malheur mes collègues sont moins philosophes que moi. Ce n'est donc pas merveille s'ils refusent, à chaque émission, de laisser empocher par d'Urth (sans risque pour lui, avouons-le) des primes... souvent appréciables.

LA PRINCESSE

Oh!... si vous le vouliez bien... (*Geste de de Thau.*) Mais laissons la « Nouvelle Afrique ». Je veux vous parler d'autre chose. Je reviens de Perm où j'ai vu le premier ministre, le comte Crisza.

LE BARON

Ah! vos chemins de fer des Balkans?

LA PRINCESSE

Oui. Nous vous faisons une proposition. Vous passeriez un contrat avec mon frère pour...

LE BARON

Ne me parlez pas d'une nouvelle affaire. Ma Compagnie demande tous mes soins, absorbe tout mon temps. Ce sera l'œuvre maîtresse de ma vie, celle à laquelle j'attacherai mon nom. N'insistez pas. Je serais désolé de vous désobliger personnellement. Vous n'êtes pas en cause.

LA PRINCESSE

Ainsi, vous ne voulez donner aucune aide à un homme qui fut si souvent votre associé? Lui gardez-vous rancune de son attitude lors...

LE BARON

La rancune est un sentiment de luxe qui occupe les gens inoccupés... Je ne vous promets pas mon appui parce qu'il ne saurait être efficace en ce moment. D'Urth se tirera d'affaire sans mon secours. Il peut... voler de ses propres ailes. Et à moins qu'il ne soit vraiment à bout de souffle, épuisé...

LA PRINCESSE

Le moment est pénible pour lui, en effet. Mais il a des projets, un surtout qui .. (*Elle s'arrête.*) Enfin il n'a rien perdu de son crédit ni de son influence à l'étranger. Il peut y rendre des services, aplanir dans une affaire certaines difficul-

tés... ou ne pas les aplanir. C'est une puissance qu'il faut ménager. Je souhaite que vous viviez en rapports cordiaux Car à mon tour je serais désolée si une brouille sotte mettait de l'aigreur et du froid entre un homme que j'admire et un homme que j'aime.

LE BARON

Une brouille ne nous ferait pas ennemis ! Tant de souvenirs communs nous unissent ! nous lient !

LA PRINCESSE

Sans doute..., il vaudrait mieux cependant... Mais, je ne peux pas m'engager pour lui. Je suis assez sûre de son affection pour affirmer qu'il n'entreprendrait rien contre... mes amis... mes amis personnels. De cela je réponds. Mais si le baron de Thau et le baron d'Urth étaient en guerre, je n'aurais, moi, actuellement aucune, raison valable pour me jeter entre eux. Et alors...

LE BARON, *se levant, cette fois, comme inquiet.*

Ah ! Ah !... (*Pause. Il revient près de la princesse, qui l'observe du coin de l'œil.*) Alors je ne suis pas de vos amis ?

LA PRINCESSE

Cette question !

LE BARON

Dame ! Ils n'ont rien à redouter de lui, dites-vous, et vous me menacez.

LA PRINCESSE

Oh ! vous dénaturez ma pensée.

LE BARON

Alors, s'il n'est pas dirigé contre moi, quel est le projet du baron? Vous ne répondez pas? (*Pause.*) Comme on se trompe! Sur le ton du dernier entretien je nous croyais... en sympathie tous deux!

LA PRINCESSE

Vous vous moquez! Avec l'opinion que vous devez avoir de moi...

LE BARON

Je vous ai dit tantôt...

LA PRINCESSE

Que je ne suis pas une sotte? Beaucoup de Parisiens le disent. Ils louent volontiers mon intelligence pour mieux critiquer ma conduite. Les Français sont pleins de préjugés. Une femme qui a les occupations d'un homme doit, pour eux, en avoir les mœurs. Depuis mon divorce ils imaginent des choses...

LE BARON

Oh! non pas moi, princesse. Et savez-vous la raison de mon incrédulité aux sottises malveillantes que l'on peut colporter? Eh bien! je crois qu'on doit rester devant vous sans audace et déconcerté. Quel madrigal offrir à la femme qui vient de discuter un projet de ligne ferrée ou d'établir les rendements d'une mine de zinc?

LA PRINCESSE

« Pour être financière on n'en est pas moins femme. » Vraiment je suis inquiétante? A ce point ?

LE BARON

Il paraîtrait. Enfin, ce que l'on redoute le plus en vous c'est votre frère. Comment se confier à la sœur du baron d'Urth ? Vous assurez bien que vous sauriez protéger un... ami contre les entreprises de ce terrible homme. Mais les liens du sang sont forts. Pour qu'on vous crût, il faudrait donner de claires preuves d'indépendance de cœur, et même des marques de partialité en faveur de la personne que vous voudriez convaincre.

LA PRINCESSE

J'aime mon frère. Cependant, nous avons dans la vie des intérêts distincts, parfois contraires, et je ne lui sacrifie pas les miens. On a pu colporter enfin bien des calomnies sur mon compte, je ne pense pas qu'on m'ait jamais accusée d'une action basse et vilaine, comme le serait une trahison.

LE BARON

Il faut donc avoir confiance? Soit. Mais si je peux parler, moi, avec un entier abandon, et de votre côté si vous consentez à croire que j'ai pour vous une sincère estime... nous voilà pres-

que amis. Et pourquoi ne le serions-nous pas, en effet ?

LA PRINCESSE

Je veux d'une amitié... sérieuse.

LE BARON

C'est précisément celle que j'allais vous offrir.

LA PRINCESSE

Oh !... je suis, en ce sentiment délicat, comme je pourrais être... en amour, tenez : exclusive et jalouse. Vous êtes expansif et prodigue.

LE BARON

Qui dit cela ? Je suis fidèle en amitié.

LA PRINCESSE

Et rien qu'en amitié.

LE BARON

Ah ! dans tout autre sentiment...

LA PRINCESSE

L'inconstance même !

LE BARON

Oui. Peut-être... Mais savez-vous la raison ?

LA PRINCESSE

Oh ! je crois le deviner.

LE BARON

Non, madame, vous ne pouvez pas deviner pourquoi en amour... par exemple... C'est qu'en amour l'homme est toujours l'obligé de la femme.

Or, je suis d'un déplorable orgueil. Je déteste la posture d'un pauvre à qui l'on fait l'aumône. La reconnaissance est un trop lourd fardeau pour mes épaules. Aussi ai-je fait ce rêve quelquefois d'être un bel homme (*Geste de la princesse*), un très bel homme, une manière d'Antinoüs moderne. Et n'allez pas croire que c'eût été pour rechercher, courtiser les beautés les plus éclatantes, les femmes qu'assiègent les plus ardentes convoitises, et qui, en vous tendant leur main lasse à baiser, ont l'air de vous accabler d'une faveur royale. Non. Mon choix se fût plutôt porté sur une personne moins comblée par la nature, de façon que, les rôles renversés, elle eût pour moi la dévotion d'un amant pour sa maîtresse, la vénération d'une serve pour son seigneur, l'adoration naïve d'une fille sauvage pour son fétiche. Je n'aurais pas rougi d'être l'objet de ce culte idolâtre. Il me semble que j'aurais passionnément, éperdument aimé une femme pour qui j'aurais été un dieu. Qu'en pensez-vous ? N'y a-t-il pas une pointe de sadisme au fond de ce désir ?

LA PRINCESSE

Peut-être. Mais on conçoit très bien un amour féminin fait d'admiration et d'humilité. Et j'aimerais assez aimer ainsi !

LE BARON

Comme nous *devons* nous comprendre, prin-

cesse ! Ah ! pourquoi ne nous sommes-nous pas expliqués plus tôt avec cette franchise... Nous serions... en intimité depuis longtemps. Il va falloir rattraper le temps perdu.

LA PRINCESSE

Ça peut se faire.

LE BARON

Alors... vraiment amis ?

LA PRINCESSE

Je le veux bien.

LE BARON

Confiance, fidélité ? Aide mutuelle ? Assistance réciproque ?

LA PRINCESSE

Évidemment.

LE BARON

Même... contre ?...

LA PRINCESSE

Contre tous les périls.

LE BARON

Vous oserez, vraiment ?

LA PRINCESSE

Ma devise est « Mon bon plaisir !... »

LE BARON

N'est-ce pas vous qui vous engagez trop ?

LA PRINCESSE

Ne songez qu'à tenir vos promesses et je tiendrai les miennes.

LE BARON, *bas.*

Je vous mets tout de suite à l'épreuve. En ce moment, voyons, n'ai-je rien à redouter de?...

LA PRINCESSE

Rien.

LE BARON

Cependant... vous m'avez inquiété... ces projets ?

LA PRINCESSE

Bah !

LE BARON

Mais encore ?

LA PRINCESSE

Un journal.

LE BARON

Qu'il veut fonder ?

LA PRINCESSE

Il existe.

LE BARON

Lequel ?

LA PRINCESSE

La *Quotidienne.*

LE BARON, *rassuré.*

Ah !

LA PRINCESSE

Il va le réformer, l'agrandir. Il s'assure la collaboration d'écrivains, d'hommes politiques étrangers. Un journal, ce sera une arme, dans ses mains (*Le rassurant.*) Mais aujourd'hui... (*Jetant un coup d'œil autour d'elle et voyant que des personnes s'assemblent dans le fond.*) Quand pourrons-nous nous voir plus longuement et mieux ?

LE BARON

Attendez. Laissez-moi réfléchir.

LA PRINCESSE, *insistant.*

Eh bien?

LE BARON, *se dégageant.*

Je suis horriblement pris en ce moment.

LA PRINCESSE, *avec un cri.*

Qu'est-ce que vous dites?

LE BARON

Dans ma situation... La « Nouvelle Afrique. »

LA PRINCESSE

Hein ?

LE BARON

Vous comprenez...

LA PRINCESSE, *étouffant de colère.*

Oui... Je commence à comprendre en effet.

LE BARON

Mais, dès que je pourrai me faire libre...

LA PRINCESSE, *même jeu.*

Le mois prochain, par exemple, ou plus tard... quand vous aurez une heure à perdre ?... Eh bien, non, mon cher, je ne veux pas vous prendre une minute d'un temps si précieux... Ne vous dérangez pas pour moi... Nous nous retrouverons, un jour... à mon retour.

LE BARON

Vous devez partir ? Oh ! Je ne manquerai pas, avant votre départ... Vous recevez le jeudi, il me semble ?

LA PRINCESSE

Non. Je ne reçois plus... Ah ! on vient... C'est peut-être madame Brianne... Non... Chauvelot.

CHAUVELOT, *soixante-dix ans, face rasée, cheveux blancs, petite tête d'oiseau de proie.*

CHAUVELOT, *saluant.*

Madame !

LA PRINCESSE

Vous avez à causer sans doute ? Je vous laisse. (*En remontant.*) Au revoir, mon ami. Et comptez toujours avec moi... Je n'oublierai jamais cette conversation. (*Elle sort. Chauvelot la regarde avec méfiance. Le baron fait un geste pour le rassurer.*)

LE BARON, *quand la princesse est sortie.*

Vous arrivez à peine ? Vous avez l'air inquiet, Chauvelot... Qu'y a-t-il ?

CHAUVELOT

Fâcheuse nouvelle. La victoire d'un détachement français en Algérie.

LE BARON

On s'est battu ? La colonne Tricot où est mon fils ?

CHAUVELOT

Non. La colonne du commandant Robert. Negou-Abdou, ce fanatique qui essayait de soulever les populations du Sud, a été battu par nos soldats.

LE BARON

Qu'est-ce que cela nous fait ?

CHAUVELOT

Il a pu s'échapper et se réfugier en Mauritanie.

LE BARON

Nom de...

CHAUVELOT

Une tribu l'aurait salué du titre de prophète et reconnu comme envoyé d'Allah pour chasser les roumis et détruire leurs inventions maudites.

LE BARON

Est-ce bien sûr ?

CHAUVELOT

Les dépêches l'affirment. Il a perdu la plupart de ses troupes, il est vrai, son trésor de guerre et ses munitions. Mais on peut lui envoyer de l'argent et des fusils.

LE BARON

Qui ?

CHAUVELOT

Nous avons assez d'ennemis désirant notre chute, des nations qui nous jalousent et des spéculateurs que notre ruine enrichirait. La seule présence de Negou Abdou, en Mauritanie, même nu, désarmé et pauvre, est un danger pour nous. Il peut prêcher la guerre sainte contre les infidèles. En tout cas, attendez-vous à voir tous les baissiers, Monner, Gonzalo... d'Urth...

LE BARON, *avec un regard du côté où est sortie la princesse.*

D'Urth... oui... je sais.

CHAUVELOT

En lancer la nouvelle à la Bourse. Le succès de notre dernier emprunt, le bruit qui court de la découverte de mines d'or, ont amené la hausse des titres de la « Nouvelle Afrique ». Ces messieurs perdent beaucoup d'argent. Ils attendent une revanche. Nous ne sommes pas au bout de nos peines.

LE BARON, *vivement.*

On ne touchera pas à mon œuvre. Mais à demain les affaires sérieuses. Gardez secrète la nouvelle. N'effrayons personne aujourd'hui et...

CARRIER *entre en scène vivement.*

CARRIER

Mon cher ami...

LE BARON

C'est le roi?

CARRIER

Oui. Il arrive en automobile. Il est là.

LE BARON

J'y vais. (*La scène se remplit de monde. Le baron remet le portefeuille au jeune homme qui l'a apporté.*) Voici les réponses. Qu'on les expédie. Que le caissier vienne demain matin chez moi. (*Apercevant Grimblot.*) Grimblot, mon ami, je viens justement de m'occuper de vous.

GRIMBLOT

Ah?

LE BARON, *remontant avec lui.*

Oui. Avec mes collègues. Voulez-vous venir demain matin, place Vendôme?

GRIMBLOT

Comment donc... avec plaisir. (*Ils sortent. Des groupes se sont formés. Partout court la nouvelle :* LE ROI ! VOILA LE ROI ! *Dans un groupe diverses personnes causent :*)

MADAME DE LUDRE, *allant vers madame Farnier.*

Savez-vous ce qu'on dit, ma chère ? On aurait découvert des mines d'or en Mauritanie.

MADAME FARNIER

Des mines d'or ?

MADAME DE LUDRE

Oui, mon mari vient de partir. Il veut acheter de la « Nouvelle Afrique » avant que la nouvelle se soit répandue dans le public.

MADAME DE HOUDÉ, *accourant.*

Savez-vous ce qu'on raconte ?

MADAME FARNIER

La découverte des mines d'or ?

MADAME DE HOUDÉ

La princesse de Holsbeck est restée ici pendant plus d'un quart d'heure avec le baron. Et quand elle est sortie, elle était toute rouge.

MADAME DE LUDRE

Et madame d'Urth ?

MADAME FARNIER

Madame d'Urth ?

MADAME DE LUDRE

Eh bien, oui, madame d'Urth qui... (*Elle continue à voix basse. On installe une musique dans le fond. On groupe des petites filles avec des bouquets.*)

SULLIVAN, *qui a pris Cousin à part.*

Monsieur Cousin, dites-moi, une chose... que je ne peux pas comprendre... Je causais avec M. d'Urth de cette journée qui est... une apothéose, vous dites?... une apothéose, pour le baron .. Il m'a répondu : « c'est le Fouquet à Vaux. » Je ne saisis pas!

COUSIN

Oui. Fouquet, un grand financier, qui donna des fêtes magnifiques en l'honneur de Louis XIV dans son château de Vaux.

SULLIVAN

Je comprends alors...

COUSIN, *continuant.*

Et qui était arrêté quelques jours plus tard sur l'ordre du monarque.

SULLIVAN

Oh!... désobligeant pour le baron de Thau, cela, je pense.

COUSIN

Plutôt. On dit qu'ils ne s'aiment pas : des histoires d'argent et une histoire de femme.

SULLIVAN

Ils se détestent... J'ai bien senti. Fâcheux pour la « Nouvelle Afrique ». Ils sont considérables... tous les deux... S'ils se heurtent... ces deux hommes-là, voyez-vous, monsieur Cousin, c'est

le marteau... vous dites ?... le marteau .. et l'enclume.

COUSIN

Alors ! mon cher... gare à ceux qui vont se trouver entre eux... (*Cris :* LE ROI ! LE ROI ! *Le roi paraît avec le baron de Thau. Les petites filles offrent leurs bouquets. La musique joue l'hymne royal.*)

ACTE DEUXIÈME

La salle du conseil d'administration.

Cartes de la Mauritanie. Portrait de l'Empereur, etc... un almanach, un coffre-fort.

Léon range des papiers sur la table. Chavard, vieux comptable, lit un rapport devant la cheminée où flambe un grand feu. Entre Rando ayant des papiers à la main.

LÉON, CHAVARD, RANDO

RANDO

M. Vernières n'est pas encore arrivé, monsieur Chavard ?

CHAVARD

Pas encore, monsieur Rando.

RANDO

Il n'y a donc pas réunion du Comité ?

CHAVARD

Si... puisqu'on a convoqué d'urgence ces mes-

sieurs. *(Il tire sa montre.)* Deux heures trente-deux... mauvais exemple pour les employés.

RANDO

Pas pour vous. Parions que vous n'êtes jamais arrivé en retard ?

CHAVARD

Une seule fois, monsieur Rando, le jour où j'ai enterré ma femme. Une administration sérieuse ne devrait pas garder dans ses bureaux des employés inexacts ou négligents. Tenez, nous voilà tous les deux, nous bavardons, nous ne travaillons pas ; nous perdons notre temps.

RANDO

Je ne m'en plains pas.

CHAVARD

Le temps, c'est de l'argent. Et Dieu sait s'il convient qu'on en soit économe dans cette maison... en ce moment... Enfin... Mettez donc une autre bûche dans le feu, Léon.

LÉON

La cheminée est pleine.

CHAVARD

Il y a encore une petite place... là... Vous avez touché à mon bureau... Je vous l'avais défendu.

LÉON

Moi, monsieur Chavard ?

CHAVARD

Vous avez changé ma plume. Vous avez mis une Blanzy. Et on n'écrit bien qu'avec des Sergent-Major... à cause des pleins. (*Devant le feu.*) Brr ! Il fait froid.

RANDO

Oui. Du vent... de la pluie... de la neige fondue... vilain automne.

CHAVARD

Mes rhumatismes me tourmentent... Il leur faudrait de la chaleur. L'hiver prochain, je les chaufferai au bon soleil de Nice.

RANDO

Vous quitteriez la compagnie ?

CHAVARD

On se fait vieux, on est las ; on aspire au repos, un repos bien gagné ! On a aussi son petit amour-propre de comptable. Mieux vaut s'en aller quand on voit...

RANDO

Quoi ?

CHAVARD

Oh ! rien... (*Montrant les papiers.*) Vous apportez ?

RANDO

Des mémoires que j'ai vérifiés... Et ça ?

CHAVARD

Une note sur la composition du dernier syndicat pour M. Hermann Klobb.

RANDO

Il est rentré à Paris? Il donnait une grande fête ces jours-ci à Hyères.

CHAVARD

Il devait revenir à la fin du mois... Mais vous comprenez... on a dû le rappeler, peut-être par dépêche... la situation de la compagnie...

RANDO, *il lui coupe la parole en lui montrant Léon.*

A propos de nouvelles, les journaux annoncent les fiançailles de mademoiselle d'Angerville.

CHAVARD

Oui, j'ai vu... (*Amer.*) Il pense à marier sa fille... en ce moment...

Entre VIGOUREUX, *portant un gros volume.*

VIGOUREUX

Ces messieurs ne sont pas là ?

CHAVARD

Pas encore, monsieur Vigoureux. (*Désignant le volume.*) Qu'est-ce que c'est ?

VIGOUREUX

La liste des journaux qui touchent ; la publicité. (*Comme Léon est sorti, Vigoureux s'approche de Rando.*) Dites donc, les actions de la « Nouvelle Afrique » ont encore baissé hier.

RANDO

Oui... quinze francs.

VIGOUREUX

Elles baissent depuis trois semaines. Avez-vous vu le nouvel article de la *Quotidienne* ce matin ?

RANDO

Non.

VIGOUREUX

Il paraît que ça devient grave là-bas. Le prophète...

RANDO

Négou-Abdou ?

VIGOUREUX

Négou-Abdou et ses bandes auraient attaqué nos ouvriers.

RANDO

Et l'empereur ? Ne peut-il commander qu'on empoigne cet homme, qu'on le pende ?

VIGOUREUX

Sale Bédouin ! On était si tranquille avant son

arrivée ! Tout de même, on pouvait le garder en Algérie au lieu de l'envoyer chez nous. Les actions qui valaient treize cents francs en valent onze cents aujourd'hui.

RANDO

Une hausse est certaine à l'achèvement des travaux, ou avant, si on découvre des mines d'or.

VIGOUREUX

Quel coup de foudre, la nouvelle éclatant un matin sur Paris qu'il y a des mines d'or dans nos terrains !... Vous souriez, monsieur Chavard ?

CHAVARD

Moi ?... Non !... Mais j'ai connu les sociétés financières les plus prospères, les plus florissantes. J'ai été employé, payé par elles. Je n'ai jamais acheté de leurs titres. Bien m'en a pris. Ils valent quarante sous aujourd'hui.

RANDO

La « Nouvelle Afrique »...

CHAVARD

Hé !... hé !... les administrateurs paraissent soucieux.

VIGOUREUX

A cause de la campagne menée contre eux par M. d'Urth dans son journal et à la Bourse. Au fond, ils sont tranquilles. Nous aussi. Nous savons bien que les cours remonteront On annon-

çait hier que de gros achats allaient être faits. Tout le monde veut de la « Nouvelle Afrique ».

CHAVARD

Oui... oui... de gros achats... A la Banque Universelle, huit jours avant la catastrophe...

VIGOUREUX

La catastrophe ? Vous avez des mots !...

CHAVARD

Il y avait aussi de gros achats... C'étaient les administrateurs qui les faisaient faire en sous-main.

VIGOUREUX, *inquiet.*

Et vous supposez ?

CHAVARD

Je ne fais aucune supposition. Je raconte ce que j'ai vu... (*Entre Hermann Klobb ; on le salue.*)

KLOBB

Comment, ces messieurs ne sont pas encore là ?

CHAVARD

Non, monsieur l'administrateur, pas encore. Voici, monsieur l'administrateur, la note que vous m'avez demandée.

KLOBB

Merci. Rando ?

RANDO

Un rapport pour M. le Président.

KLOBB

Déposez-le sur la table à sa place. (*A Chavard.*) Pourquoi tous ces gens dans l'antichambre ?

CHAVARD

Ils demandent M. le baron.

KLOBB

M. de Thau ne reçoit pas aujourd'hui, nous avons conseil.

CHAVARD

Ils insistent pour être reçus.

KLOBB

Leurs figures ne me reviennent pas. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

CHAVARD

Je ne sais pas, monsieur l'administrateur... c'est la première fois que je les vois... ici.

Entrent LE BARON DE THAU, CARRIER, VERNIÈRES.

CARRIER

Bonjour, Klobb. (*Serrements de main.*)

KLOBB

Bonjour. Je vous attendais.

LE BARON

Vous êtes arrivé hier au soir ?

KLOBB

Par le rapide de onze heures. J'avais hâte... avec tous ces mauvais bruits...

LE BARON

Oui... Oui... Nous allons en causer. J'ai réuni le conseil tout exprès.

CARRIER, *à Vernières.*

Et pour discuter votre rapport, hein ? Le fameux rapport aux actionnaires où nous confondrons nos adversaires et nos détracteurs.

LE BARON, *qui retire son pardessus.*

J'ai vu le compte rendu de la fête que vous avez donnée à Hyères. Très belle idée, très noble, cette fondation d'un sanatorium pour les petits scrofuleux... Il fait beau temps dans mon pays ?

KLOBB

Superbe. Ah ! j'ai vu madame de Holsbeck qui m'a parlé de vous avec un mélange d'admiration et d'animosité bien singulier. Qu'avez-vous fait à la princesse ?

LE BARON

Mais... rien... précisément... Elle s'amuse là-bas ?

KLOBB

Oui. Avec un jeune Roumain. Et elle fait des affaires avec un grand-duc d'Illyrie.

LE BARON, *qui a retiré son pardessus, lit les cartes que Léon lui remet.*

Paul Brau, directeur de la *Financière.* — Baro, ancien député. — Merlier, agent d'affaires. — Klein, journaliste. — Toulier, publiciste. — Je ne peux pas recevoir ces messieurs, renvoyez-les... poliment. (*Entre Chauvelot.*)

CARRIER

Ah! nous voici au complet. Arrivez donc, Chauvelot,... on n'attend plus que vous... Vous venez de la Bourse ?

CHAUVELOT

Oui. J'y ai laissé Brianne qui nous aviserait si quelque incident...

KLOBB

Jusqu'à présent, rien de fâcheux ?

CHAUVELOT

Hé!... Si... Vous ne savez pas? Vraiment ?

LE BARON

Quoi donc ? des nouvelles de Mauritanie ?

KLOBB

Négou-Abdou ?

VERNIÈRES

La révolte ?

CHAUVELOT

Non, mais... Angeli... le banquier... Mort.

TOUS

Angeli ? Quand ? Comment ?

CHAUVELOT, *calme*.

Tué ; deux balles dans la tête.

LE BARON

Pertes d'argent ? Il jouait.

CARRIER

A la baisse ?

CHAUVELOT

A la hausse.

LE BARON

Sur quels titres ?

CHAUVELOT

Les nôtres.

CARRIER

L'imbécile !

CHAUVELOT

Il espérait que nos actions atteindraient le cours de quinze cents francs. Les nouvelles de ces jours derniers, amenant la baisse, l'ont mis par terre.

CARRIER

Sacrelotte... Cette mort a dû produire un effet déplorable.

CHAUVELOT

Déplorable. J'ai vu d'Urth et Gonzalo... Ils souriaient.

CARRIER

Ce misérable d'Urth a donc retrouvé de l'argent pour spéculer ?

CHAUVELOT

Embêtant, ça! Très embêtant !

LE BARON, *apercevant Léon qui rôde dans la pièce.*

Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

LÉON, *vivement.*

J'arrange le feu.

LE BARON

C'est bien, sortez ! (*Léon sort. Le baron fait un geste pour inviter les administrateurs à s'asseoir autour de la table. On s'assied.*)

LE BARON DE THAU, VERNIÈRES, CHAUVELOT, HERMANN KLOBB, CARRIER.

LE BARON

Messieurs... Nous ne sommes pas en conseil d'administration. Passons sur les formalités

ordinaires... C'est une séance exceptionnelle où je n'ai convoqué que les membres du comité.

KLOBB

Voyons, il faudrait arrêter cette campagne infâme entreprise contre la « Nouvelle Afrique » par des spéculateurs dont les manœuvres jettent la panique dans le public. Je suis absent depuis trois semaines. Renseignez-moi. La nouvelle d'un soulèvement en Mauritanie, d'où est-elle venue ?

CARRIER

Vous le demandez ! D'Urth a lancé ce canard dans la *Quotidienne*, son journal.

VERNIÈRES

Malheureusement, l'événement n'a rien d'invraisemblable. Je serais désolé, mais non surpris, s'il était avéré.

CARRIER

C'est un conte à dormir debout, une invention tendancieuse.

KLOBB

Pourquoi ne sommes-nous pas mieux informés ? Pourquoi n'avons-nous pas de télégramme de notre ingénieur ?

LE BARON

Hé ! mon cher, Lelierre est dans l'intérieur des

terres, au pied de l'Atlas. Les courriers, s'ils ne sont pas arrêtés, mettent cinq jours pour arriver jusqu'à la côte.

KLOBB

Je ne peux pas croire qu'il y ait eu là-bas, comme on le dit, une agression contre nos ouvriers, sans que notre agent d'El-Goléa en soit informé.

LE BARON

Aussi avons-nous télégraphié hier soir à cet agent. Nous attendons sa réponse. Elle ne peut tarder à arriver. Nous l'aurons aujourd'hui.

CARRIER

Vous verrez que tout est calme en Mauritanie. Un lac suisse. Nous discuterons alors les mesures qu'il convient de prendre contre le baron d'Urth et son journal. Mais ce n'est pas lui seul qu'il faut atteindre. Nous avons des ennemis invisibles, des baziles diffamateurs et obscurs qui nous attaquent dans l'ombre, sûrs de l'impunité. L'assemblée générale des actionnaires a lieu dans quinze jours. Que notre rapport balaie toutes leurs calomnies. Ah ! ils prédisent notre chute, ils annoncent que nous n'achèverons pas les travaux, ou que des tribus fanatiques les détruiront, ou encore que la « Nouvelle Afrique » succombera, écrasée sous les frais ; affirmons énergiquement qu'une révolte est impossible, que nous serons

prêts au terme fixé, que les bénéfices probables, certains, permettront la distribution d'un dividende inespéré. (*Assentiment général.*)

LE BARON

C'est d'une tactique élémentaire, rationnelle. Comme j'ai été très bousculé ces jours-ci, j'ai prié notre administrateur délégué de préparer un projet du rapport que je dois lire à l'assemblée. Avez-vous ce projet, Vernières?

VERNIÈRES

Non ; et même, il ne me sera pas possible de le faire, ni d'en autoriser la lecture, à moins qu'on n'en modifie la teneur et le caractère.

CARRIER

Ah ! voilà bien une autre histoire.

LE BARON

Si vous voulez vous expliquer, mon ami.

VERNIÈRES, *au baron.*

J'ai accepté sans contrôle les éléments que vous me fournissiez pour l'établir. Mais, quand, ayant consulté des documents, j'ai dû préciser notre pensée, la formuler en phrases claires, j'ai été pris de scrupules.

CARRIER, *petit rire ironique.*

Ah!

[VERNIÈRES*

Parfaitement. Et nos affirmations m'ont paru téméraires. Comme nous sommes tous d'accord sur ce point que nous avons le devoir de soumettre aux actionnaires un rapport loyal et franc...

TOUS, *en même temps.*

Mais sans doute?... Croyez-vous qu'on veuille les tromper?... Dit-on de déguiser la vérité?

LE BARON

Messieurs, discutons sans passion. Il n'y a pas de quoi se fâcher.]

VERNIÈRES

Nous ne pouvons pas (même d'accord avec les commissaires des comptes), nous ne pouvons pas, dans un acte public, solennel, faire naître des espoirs chimériques. Ce serait nous charger d'une responsabilité trop lourde. Déjà quelques-uns des reproches qu'on nous adresse ne sont pas loin d'être fondés. (*On proteste.*) Oh! je les mérite comme vous, autant que vous. Notre gestion, pour tout dire, n'est pas à l'abri des critiques. Certaines déclarations, faites de bonne foi, évidemment, ne se sont pas trouvées justifiées; et certaines dépenses, s'il fallait rendre demain des comptes exacts et détaillés, pourraient paraître exagérées. Je vous répète que je n'entends pas

* Les parties entre crochets sont supprimées à la représentation. Même observation pour la suite de l'acte.

me disculper de ces fautes. Je les ai commises avec vous. (*On l'interrompt.*) Messieurs, laissez-moi parler. L'heure est grave. Ayons le courage de regarder en face notre situation avec tous ses dangers.

CARRIER

Ayons surtout le courage de parler clairement entre nous, sans faux-fuyants, ni réticences.

VERNIÈRES

Je ne demande pas mieux... Aussi bien, le moment est-il venu de faire comme un examen de conscience.

CARRIER

Qu'entendez-vous par là ?

KLOBB

A quelles déclarations venez-vous de faire allusion ?

VERNIÈRES

Mais... n'avons-nous pas fixé à quatre ans la durée des travaux, à deux cents millions leur coût ? Nous en avons dépensé deux cent cinquante. Et force nous sera de recourir bientôt à un nouvel emprunt. Enfin, il nous faut encore deux ans pour achever notre ligne. Si, par malheur, une révolte... (*On proteste.*) Soit, elle n'éclatera pas... Dieu le veuille... Mais, c'est un feu qui couve... Nous serions bien imprudents de ne pas tenir compte...

CARRIER

On ne discute pas sur des incertitudes.

CHAUVELOT

Quant au montant des travaux, nos prévisions ont été dépassées en effet. Mais c'est de règle dans toute entreprise importante. Pour le canal de la Coulebra (c'était sous l'Empire) nous avions maintes fois déclaré que nous le creuserions avec trois cents millions, nous en avons emprunté plus de sept cents et nous n'avons pas creusé le canal.

CARRIER, *à Vernières.*

Vous voyez !

KLOBB

Pouvions-nous prévoir la série de difficultés auxquelles nous nous sommes heurtés, qui ont augmenté nos frais et qui arrêtent ou retardent la marche des travaux ? Les indigènes refusant de travailler pour nous, il a fallu expédier des ouvriers en Mauritanie. Des pluies d'orage ont provoqué des éboulements, emporté des ponts, détruit plusieurs kilomètres de voie. En perçant les tunnels, où on croyait attaquer de la pierre tendre, on rencontre des masses de porphyre.

VERNIÈRES

Mais précisément, notre ancien ingénieur, à plusieurs reprises, nous a avisés dans des notes confidentielles.

CARRIER

Jamais de la vie.

VERNIÈRES

Il n'avait pas prévu ces contre-temps?

CARRIER

Non, non!

VERNIÈRES

Sapristi!... Les lettres sont là!... (*Il se lève.*)

LE BARON, *l'arrêtant.*

Il était alors malade, rongé par la fièvre et divaguait. Mais vous parlez aussi de dépenses exagérées. Lesquelles?

KLOBB

Nous avons été des administrateurs économes, et même parcimonieux.

VERNIÈRES

Ah! vous trouvez, quand pour un seul emprunt, le premier il y a trois ans, nous avons versé trois millions aux journaux, cinq millions aux financiers constitués en syndicat de garantie et quatre millions aux banques.

LE BARON

Nul emprunt ne peut réussir sans le secours de la presse, des hommes de bourse, des maisons de crédit; ce sont les mœurs du temps. Nous ne les avons pas faites.

VERNIÈRES

Et l'achat de cet hôtel?

KLOBB

Un hôtel est nécessaire à une compagnie financière, comme un habit à un homme du monde. Une belle façade inspire confiance.

CHAUVELOT

L'hôtel de la Coulebra valait deux millions.

VERNIÈRES

Et la coûteuse promenade de notre collègue Veurettes et des membres de l'Institut en Mauritanie?

KLOBB

Mission scientifique pour mettre le public en confiance. Le peuple fait crédit aux savants.

VERNIÈRES

Et les mensualités versées aux journaux? Tenez, j'attire votre attention sur ce point. Voilà une économie à réaliser. N'est-il pas temps, en effet, de les supprimer?

CARRIER

Ah! ne touchez pas à la presse.

VERNIÈRES

Parbleu! Vous êtes directeur d'un journal!

KLOBB

Tant que nous continuerons à verser des sub-

ventions, comment voulez-vous que les polémistes attaquent à la première page ce que les courtiers d'annonces font prôner à la troisième.

LE BARON

Par notre budget de publicité, nous soutenons certains journaux dévoués à... certains personnages, que nous mettons ainsi dans la stricte obligation de compter avec nous.

CARRIER

Loin de réduire ces dépenses, il faut les augmenter puisqu'on nous attaque. Ce mois-ci ce sont des articles, de véritables articles, étudiés, documentés, que nous ferons insérer, en bonne place. Ils acquerront ainsi l'autorité de la feuille qui les publiera, qui aura l'air de les publier spontanément.

VERNIÈRES

Et vous croyez que des journaux importants, sérieux, accepteront ?

CARRIER

Ceux-là surtout. Comment vivraient-ils sans la publicité ?

VERNIÈRES

Ils peuvent la choisir. On refusera vos articles.

LE BARON

Non. On les fera payer plus cher.

KLOBB

Toutes nos dépenses se justifient, vous voyez.

VERNIÈRES

Elles se justifient peut-être. Je ne trouve pas moins surprenant qu'un an après la fondation de la société, ayant emprunté quatre-vingts millions, nous en eussions dépensé soixante-dix-neuf, sans avoir construit un kilomètre de voie.

KLOBB

Il n'y a là rien d'anormal.

CHAUVELOT

Qu'auriez-vous dit, grand dieu, si vous aviez été à la Coulebra, où, avant que le premier ouvrier ait donné le premier coup de pioche, nous avions déboursé...

VERNIÈRES

Ah! mon bon ami, je vous en prie, ne parlez pas toujours de cette affaire. Ce n'est pas un exemple à citer, une entreprise sombrant dans une si colossale faillite qu'elle a été comme un désastre national.

CHAUVELOT, *piqué.*

Un désastre national peut-être... Mais vous saurez, en tout cas, que nous avons si habilement manœuvré au Conseil, qu'aucune poursuite n'a pu être dirigée contre nous. La Coulebra est une véritable école pour tous les administrateurs soucieux de mettre leur responsabilité à l'abri.

VERNIÈRES

Nous mettrons la nôtre plus certainement

encore à l'abri en ne présentant pas un pareil rapport. (*On proteste.*) Oh! c'est bien simple, messieurs... Si vous croyez à la possibilité, à la nécessité d'y énoncer toutes ces assertions aventureuses... voici mes notes. Bâtissez le rapport, présentez-le, je m'en lave les mains. Et pour vous laisser plus de liberté, je vous offrirai ma démission... J'ai un prétexte tout trouvé... Je suis malade... (*Sensation.*)

CARRIER

Ah! le grand mot est lâché.

LE BARON

Vous ne parlez pas sérieusement! Nous abandonner en pleine bataille! Quand nous sommes attaqués de toutes parts! Que dirait-on, que ferait-on si vous vous retiriez, vous, Vernières, qui êtes précisément l'homme en qui nos petits porteurs ont le plus confiance? Votre retraite serait une trahison envers eux.

VERNIÈRES

Alors...

Entre LÉON.

LE BARON

Encore?

LÉON

M. d'Angerville demande à voir ces messieurs.

LE BARON

Qu'est-ce qu'il veut? Un moment... nous sommes occupés. (*Léon sort.*)

KLOBB

Mon cher Vernières, j'ai le même sentiment que vous de notre responsabilité ; je ne vois pas de danger cependant à rassurer les actionnaires ; et à leur faire même les plus éblouissantes promesses. Si nous avons eu des mécomptes, nous pouvons avoir des coups de fortune qui nous permettraient de distribuer les dividendes qu'on attend. Supposez qu'on découvre des mines d'or.

VERNIÈRES

On n'en a pas trouvé.

CHAUVELOT, *intervenant.*

Mais les terrains qui nous appartiennent, ces trois millions d'hectares qui nous furent gratuitement concédés, qu'en faites-vous ? Ils ont bien une valeur, une valeur que notre illustre collègue Veurettes a calculée. Prenant exemple d'autres terrains traversés par une ligne ferrée, ou un canal maritime, Veurettes a établi, prouvé, qu'à la plus modeste estimation, les nôtres vaudraient...

VERNIÈRES

Combien ?

CHAUVELOT

Cinquante-cinq milliards.

CARRIER

Fichtre !

VERNIÈRES

Veurettes se moque-t-il du monde ?

CHAUVELOT

Mon cher, Veurettes est un économiste éminent. Il est membre de l'Institut. D'ailleurs son opinion est appuyée de preuves et il tire ses conclusions de raisonnements scientifiques.

VERNIÈRES

C'est avec ces jongleries de chiffres qu'on amuse et qu'on abuse le public. Voulez-vous faire état de ces billevesées? J'entends lire un rapport sérieux, par conséquent...

CARRIER

Vous auriez l'intention de montrer la situation sous son vrai jour?

VERNIÈRES

Sans doute.

CARRIER

Vous n'y pensez pas !

KLOBB

Faire le jeu de nos adversaires !

CHAUVELOT

Prenez garde que vos scrupules excessifs, que votre sincérité intransigeante n'amènent une catastrophe.

VERNIÈRES

J'ai toujours cédé jusqu'à présent. Mais aujourd hui, vraiment, la situation est telle...

CARRIER

Nous voilà bien.

KLOBB

Comment allons-nous nous tirer de là ?

LE BARON

Voyons, messieurs. (*Au moment où il va parler, sonnerie au téléphone ; de mauvaise humeur.*) Ah ! (*Il va à l'appareil.*) Allô !... Ah ! c'est vous Brianne !... Oui... Justement... D'Angerville vient d'arriver... Je ne l'ai pas encore vu... Qu'est-ce que vous dites ?... Non... Je n'ai pas reçu de dépêche... Une baisse ?... Cent francs ?... (*Tous les administrateurs se lèvent.*) Pourquoi ? Une attaque ? Un soulèvement ?... Mais c'est fou !... Il faut démentir... Il est trois heures... La Bourse ferme... Nous enverrons une note aux journaux... Merci. (*Il quitte l'appareil, et pendant que tout le monde parle à la fois, il appelle Léon.*)

LE BARON, *à Léon.*

Faites entrer M. d'Angerville.

TOUS

Cent francs. Une attaque ? Quelle attaque ? Lelierre nous aurait avisés. C'est une manœuvre des baissiers. Comment Brianne est-il averti ?... C'est

un coup de Bourse. Dans mon affaire des chutes du Niger... (*Entre d'Angerville.*)

LE BARON

Brianne vient de me téléphoner. Qu'y a-t-il?

D'ANGERVILLE

Une dépêche est arrivée à la Bourse. Des tribus, conduites par Négou Abdou, auraient, il y a deux jours, détruit un viaduc, arraché des rails, attaqué et blessé de nombreux ouvriers.

LE BARON

A quel endroit ?

D'ANGERVILLE

Beni-Abbès.

LE BARON

Près de la frontière d'Algérie.

KLOBB

Croyez-vous ?

LE BARON

Mon fils, avec son détachement, est dans l'oasis d'Areg, voisine de Beni Abbès.

CHAUVELOT

D'où vient la dépêche ?

D'ANGERVILLE

De Londres.

CHAUVELOT

La nouvelle est fausse.

D'ANGERVILLE

Non ; l'agence Stourn la confirme.

VERNIÈRES

Qu'est-ce que je vous disais ?

CARRIER

Et Lelierre ne télégraphie pas !

CHAUVELOT

Il est à trois cents kilomètres du premier poste télégraphique. (*Le baron s'assied et écrit*)

KLOBB

Si la nouvelle est vraie, ce sont nos concurrents anglais et allemands qui fomentent ces troubles.

CARRIER

C'est d'Urth !

VERNIÈRES, *incrédule.*

Allons donc !

CARRIER

Depuis une semaine, il la prédit dans son journal. Comment la pourrait-il connaître ?

KLOBB

Excités par des malfaiteurs, ou enflammés par les prédications de Négou-Abdou, si des énergumènes viennent démolir nos travaux, l'œuvre est frappée à mort.

CARRIER

Nous sommes fichus. (*Le baron écrit une dépêche qu'il remet ensuite à Léon.*)

KLOBB

A tout hasard, nions l'événement.

D'ANGERVILLE

Avant que nos porteurs de titres aient pris peur.

CARRIER

Les baissiers nous guettent. A la Bourse de demain, ils nous étrangleraient.

CHAUVELOT

Nous nous défendrons. On soutiendrait les cours, au besoin.

VERNIÈRES

Comment?

CHAUVELOT

En rachetant nos actions.

VERNIÈRES

Tripoter avec l'argent de la Compagnie?

KLOBB

Ça se fait régulièrement.

CHAUVELOT

Un jour ou l'autre nous serons obligés d'en venir là. Tenez à la Société des mines du...

VERNIÈRES

Ça ne serait pas possible, voyons.

CHAUVELOT

On nous y forcera. Rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui.

VERNIÈRES

Nous n'allons pas risquer à la Bourse l'argent de nos actionnaires.

CARRIER

Mais, sacrebleu ! toutes les mesures efficaces qu'on propose sont repoussées par vous.

TOUS

Vous nous liez les bras. Vous êtes trop timoré. Écoutez bien ce que je vais vous dire... Quelle est votre intention? Si nous courions aux informations ? Nous allons peut-être recevoir une dépêche d'El-Goléa.

LE BARON

Messieurs, écoutez-moi... du calme... Une discussion désordonnée ne mènerait à rien... Parlons avec méthode et clarté. (*On se tait. Il s'adosse à la cheminée. On l'entoure.*) J'ouvre les avis. Si le fait de cette attaque se trouve confirmé, si, à mesure qu'on construira la ligne, des fanatiques la détruisent, quel parti prendre?

KLOBB

Mettons l'empereur en demeure de protéger nos ouvriers et nos travaux. Il a une armée.

LE BARON

Une armée de rebelles.

CARRIER

Augmentons nos forces de police.

LE BARON

Et les frais? Vernières les trouve exagérés.

Allons-nous envoyer, entretenir là-bas trois mille hommes de plus ?

KLOBB

L'empereur nous doit la sécurité. On nous moleste, des déprédations sont commises, le sort de la « Nouvelle Afrique » se trouve compromis, qu'il paye des dommages-intérêts.

LE BARON

Vous chargez-vous d'aller les réclamer? (*Klobb fait un geste d'effroi.*)

D'ANGERVILLE

Le contrat attribue compétence aux tribunaux français pour connaître des griefs réciproques ; faisons un procès.

LE BARON

Le bon sens le voudrait. Mais, en affaires, un acte raisonnable est parfois, souvent, dangereux. Supposé qu'on obtînt gain de cause, comment exécuter le jugement? Ne craignez-vous pas d'irriter un despote qui nous tient dans ses mains? N'a-t-il pas des revanches faciles? Et si, le procès fini, il ne reste pas mille mètres de rails intacts? Si notre prochain emprunt ne trouve pas de souscripteurs? Si, dès demain, actionnaires, obligataires, jettent sur le marché leurs titres, les vendent dans un coup de panique? Belle avance d'obtenir des dommages-intérêts pour une compagnie en faillite!

VERNIÈRES, *désespéré, levant les bras.*

Alors... Alors... Alors...

LE BARON

Alors... il faudrait trouver... quelque chose... une solution élégante... ingénieuse... qui nous tirerait d'embarras sans nous coûter un sou...

CARRIER

Tout simplement. (*Un silence.*)

LE BARON

Voyons, Chauvelot, que proposez-vous ? Votre avis ?

CHAUVELOT

Il y a cinq mois, quand Négou-Abdou s'est jeté en Mauritanie, j'ai prévu ce qui arrive. Dès ce moment, j'ai cherché à résoudre le problème, qui fatalement devait être posé un jour.

LE BARON

Vous l'avez résolu ?

CHAUVELOT

Je crois. Mais on n'a pas le choix des moyens ; un seul est bon !

CARRIER

Eh bien, lequel ? Dites, qu'est-ce qu'il faut faire ?

CHAUVELOT

Obtenir une intervention du gouvernement.

LE BARON

Voilà !

VERNIÈRES

Du gouvernement français ?

CHAUVELOT

Sans doute.

CARRIER

Oui, nom d'un tonnerre, une expédition ! Qu'on aille casser la gueule à tous ces moricauds !

D'ANGERVILLE

La guerre ?

LE BARON

Oh ! non, pas la guerre !

KLOBB

Malheureusement ! car la guerre, ce serait le protectorat.

CARRIER

L'annexion, la population accrue, le commerce rendu plus actif, les recettes du chemin de fer doublées.

CHAUVELOT

Ah ! la guerre !... Au premier coup de canon, les actions monteraient de cent francs !...

VERNIÈRES, *au baron.*

Et vous comptez que le gouvernement va mettre son argent à votre service, ses soldats à vos ordres?

CARRIER

N'est-ce pas son devoir ?

LE BARON

Est-ce que l'Angleterre ne protège pas partout et toujours ses nationaux, ses marchands, les entreprises de ses grands financiers ? Quand nous dépensons les millions qu'on nous a confiés, à pleines mains, sans compter, pour étendre l'influence de la France en Mauritanie, la France ne peut-elle, dans une passe difficile, nous prêter une aide nécessaire ?

VERNIÈRES

Mon Dieu... peut-être... Je ne demanderais pas mieux... mais comment voulez-vous obtenir ?...

CHAUVELOT

Oh ! l'enfance de l'art !... J'ai déjà opéré dans de semblables occasions. Il faut mettre en mouvement nos prêteurs, organiser à Paris des réunions bruyantes, des meetings, établir en province un vaste système de pétitionnement. Il faut que Veurettes entreprenne une nouvelle tournée de conférences. Son titre, sa situation officielle, imposent au public, aux gens simples, à nos souscripteurs. Mais ce n'est pas eux seulement qui doivent réclamer une intervention de nos troupes en Mauritanie, c'est la France entière qu'il faut intéresser à notre cause. Il suffit de lui parler d'humanité, de civilisation, de progrès,

de montrer qu'il y a là-bas une grande tâche à accomplir dont elle aura l'honneur et dont le bénéfice est pour l'humanité. Ces beaux mots émeuvent toujours cet admirable peuple, si généreux, si noble.

KLOBB

Assurons-nous encore le concours de la haute banque, des grands financiers.

CARRIER

Il faut aussi que la presse donne tout entière, et pour qu'elle donne ..

D'ANGERVILLE

Il faut qu'elle reçoive.

VERNIÈRES

Et vous croyez que vos petites manœuvres vont impressionner le gouvernement ?

CHAUVELOT

Nous soutenons des journaux qui le soutiennent. Ces journaux comptent avec nous, et le gouvernement compte avec eux.

VERNIÈRES

Il y a toute une opposition nombreuse, forte, dont l'opinion a du poids.

LE BARON, *mettant la main sur l'épaule de Vernières.*

Grimblot aussi est de nos amis.

CARRIER, *à Vernières avec un clignement d'œil.*

Et vous... qui refusiez... hein ?

VERNIÈRES

Mais enfin... les députés?

LE BARON

Les élections ont lieu dans quelques mois. Nous avons trois cent mille actionnaires ou obligataires. Chacun d'eux est électeur. Voulez-vous que les députés les mécontentent?

VERNIÈRES

Voyons... voyons... Est-ce que nous parlons sérieusement? Quel homme raisonnable croira jamais qu'une société financière puisse jeter un grand pays dans une aventure pareille ? C'est de la fantaisie! c'est du roman !

LE BARON

C'est de l'histoire, l'histoire des grandes expéditions modernes. On se battait autrefois pour des questions d'honneur ; on se bat aujourd'hui pour des questions d'argent. Nous ne sommes plus des barbares. (*Vernières va parler, Chauvelot lui coupe la parole.*)

CHAUVELOT

Mais puisqu'on vous dit que dans dix occasions, déjà... ici et ailleurs... puisque moi, moi qui vous parle... j'ai... Tenez, vous me feriez dire des choses que je ne veux pas dire...

LE BARON

Le gouvernement nous doit son appui. Il nous le donnera. Cela ne fait pas question. Mais il faut l'obtenir sur le champ, c'est la difficulté. Le temps nous presse. Or le gouvernement n'entreprendra rien sans être couvert par un vote de la Chambre.

D'ANGERVILLE

Si l'on faisait porter la question à la tribune? Après s'être assuré une majorité favorable, s'entend.

VERNIÈRES

En huit jours?

CHAUVELOT

Huit jours m'ont bien suffi, il y a vingt ans, pour jeter la Confédération Balkanique sur la Principauté du Danube.

KLOBB

D'ailleurs, nous trouverons des dévouements tout prêts à la Chambre. J'étais dernièrement dans la salle des Pas-Perdus. Beaucoup de députés m'ont exprimé leur sympathie pour la « Nouvelle Afrique. »

CHAUVELOT

Nous ne pouvons confier le soin de plaider notre cause qu'à une personnalité, ou à un chef de groupe qui parlerait au nom d'un certain nombre de ses collègues.

D'ANGERVILLE

Oui... mais... Quel groupe?

CHAUVELOT

Eh bien... celui des intérêts commerciaux.

TOUS

En effet... Il a raison. Ce sont nos hommes.

CHAUVELOT

Les membres qui le composent viennent de tous les partis de la Chambre. Ce sont des gens sérieux, qui ne font pas de politique. Ils ne s'occupent que d'affaires. Si, après échange de vues, ils décident d'intervenir pour nous, le procès est gagné.

LE BARON

Combien de députés, dans ce groupe?

CHAUVELOT

Quarante.

LE BARON

Il nous faut vingt et une voix.

CARRIER

Mouchon en fait partie?

CHAUVELOT

Oui. Poudrier aussi.

CARLIER

Poudrier? Ce brave homme, père d'une innombrable postérité?

CHAUVELOT

Il conviendrait d'ordonner une petite enquête sur chacun de ces messieurs.

VERNIÈRES

A quoi bon?

CHAUVELOT

Pour savoir comment on peut... les intéresser à l'affaire.

VERNIÈRES

Qu'entendez-vous par là ?

CHAUVELOT

Dame !... Ce que vous entendez vous-même !...

VERNIÈRES

Ah ! Chauvelot... vraiment .. pas ça !

CHAUVELOT

Il faut bien faire quelque chose... On nous met dans la nécessité de nous assurer des appuis. Assurons-nous-en, comme nous pourrons. Ferions-nous les délicats avec des adversaires déterminés et sans scrupules?

LE BARON

C'est eux, j'en jurerais, qui nous créent ces embarras en Mauritanie. Cette révolte est leur œuvre. Je vois leur main dans ces événements. Et je leur laisserais la liberté de... Mais nous sommes en légitime défense. Tous les moyens

sont bons. Ceux-ci vous déplaisent ? Trouvez-en d'autres, s'il y en a... J'en doute

[VERNIÈRES, *après réflexion.*

Ces nouvelles sont fausses peut-être.

LE BARON

Alors, ne discutons plus sur des moyens d'action dont on n'usera pas.

VERNIÈRES

Pardon... nous allons les adopter sans discussion sous prétexte qu'ils doivent rester théoriques et nous y recourrions le cas échéant, sous prétexte que nous les avons adoptés.

KLOBB

Et, au fait, pourquoi pas?]

VERNIÈRES

Nos actionnaires n'ont pas donné leurs fonds pour l'usage que vous voulez en faire.

KLOBB

Ils les ont donnés pour recevoir des dividendes.

VERNIÈRES

Ils n'autoriseraient pas...

CHAUVELOT

Tout! S'ils y trouvent un bénéfice. Ils jugeront notre gestion sur ses seuls résultats. Sont-ils bons? On couvrira nos actes.

VERNIÈRES

La raison n'est pas suffisante pour en commettre qui seraient incorrects.

D'ANGERVILLE

Notre devoir est de défendre les intérêts dont nous avons la garde.

VERNIÈRES

Mais enfin, si nous sommes d'honnêtes gens...

CHAUVELOT

Nous sommes des financiers, nous agissons en financiers, suivant les plus étroites règles de la morale financière. Pas un seul financier qui n'approuvât notre conduite.

VERNIÈRES, *bas.*

Hé!... vous faites de nous une société de corruption!

KLOBB

Oh! mon cher, vous avez toujours de gros mots à la bouche... Il ne s'agit pas de devenir ce que vous dites... mais de rendre service à des gens qui peuvent nous rendre service à leur tour... comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour... et de façon bien discrète.

LE BARON, *à Vernières.*

Comme vous, je blâme ces procédés. Nous entrons dans une voie dangereuse, je le sais. Mais je n'oublie pas que nous avons deux cent mille

petits prêteurs à défendre contre les entreprises du baron d'Urth et de sa clique. D'ailleurs, si vous connaissez l'art de vous créer gratuitement et par la seule force de la persuasion des sympathies agissantes, mettez-le à l'essai... Mais vous verrez les résultats.

VERNIÈRES

On ne pourrait donc administrer une société dans la prospérité ou la défendre quand elle est attaquée, que par des pratiques condamnables ?... Allons donc ! Ce pays n'est pas comme une caverne ! nos actionnaires ne sont pas des coquins. Les journaux ne vivent pas de maltôte. Et quant à la Chambre, il ne faut pas créer une légende. Je sais ce qui se passe. J'y ai été. Elle n'est pas peuplée de malhonnêtes gens.

CHAUVELOT, *se récriant.*

Ah ! je l'espère bien... sans ça, où irions-nous ? (*Léon rentre portant deux dépêches qu'il remet au baron.*)

TOUS, *entourant le baron.*

Des dépêches ! — Enfin, des nouvelles. — Lisez vite. De qui sont-elles ? (*Le baron, au moment de les décacheter, s'aperçoit que Léon est resté au fond. Il fait un signe, Léon sort.*)

LE BARON, *décachetant la première dépêche.*

Notre agent d'El-Goléa.

TOUS

Parle-t-il de la révolte?... Est-ce vrai?

LE BARON, *qui a lu.*

Tout est vrai!

CARRIER

Négou-Abdou? Les tribus?... la voie détruite?... Tonnerre de tonnerre!...

VERNIÈRES, *navré.*

Oh!... (*Il tombe assis.*)

D'ANGERVILLE

Quelle situation!

KLOBB

Ce d'Urth!

CARRIER, *au baron.*

Ne pouviez-vous le laisser crever autrefois quand il était dans la misère?

VERNIÈRES

Que faire? (*Grand silence de découragement. Le baron décachète machinalement l'autre dépêche... Il chancelle. Il pousse un cri. On l'entoure.*)

LE BARON

Mon fils... blessé!... (*Puis brusquement transporté, agitant la dépêche comme un drapeau, il crie.*) L'expédition... l'expédition!... nous tenons notre expédition!

TOUS

Pourquoi? Qu'est-ce qu'on dit?

LE BARON

Cette dépêche... de mon ami le colonel Tricot... Georges blessé... légèrement, dans une rencontre avec Négou Abdou... (*Triomphant.*) qui a repassé la frontière avec une tribu mauritane.

CHAUVELOT

Les Mauritans ont passé la frontière!

D'ANGERVILLE

Attaqué nos soldats !

KLOBB

Insulté le drapeau !

CARRIER

La France peut-elle supporter cet outrage ?

LE BARON

Non, ou c'en est fait de sa gloire. A la Chambre, courez à la Chambre, Klobb. Montrez la dépêche à Mouchon. Il faut qu'il interpelle. Aux journaux, Carrier, les journaux du soir .. Vite des notes.

VERNIÈRES

Attendons, rien n'est moins sûr.

LE BARON

Ce n'est pas sûr!... Mon fils... mon cher Georges... blessé... Ce n'est pas sûr... Et ils ont passé la frontière !

VERNIÈRES

Au désert, les frontières sont incertaines.

LE BARON

C'est un motif pour qu'on s'en tienne loin. Est-ce à nous d'excuser ces pirates?... Nous cherchions un prétexte pour appeler la France en Mauritanie. Ils nous donnent une raison. Exploitons-la. Grossissons cet incident. Menons dans la presse, dans l'opinion, une campagne telle...

VERNIÈRES

Mais, sapristi! ce qui peut en résulter, le savez-vous?

LE BARON

Loin de m'en alarmer, je souhaiterais pour la France qu'on la menât... où vous croyez. Comment, voilà un pays admirable, fertile, dont le sol est gonflé de richesses, qui est à nos frontières, à notre porte, sur lequel nous avons des droits... géographiques; on a la fortune singulière de pouvoir mettre la main dessus et on balancerait?... Mais la tâche devant laquelle nous reculons, d'autres nations l'accompliraient joyeusement demain, même s'il faut y sacrifier un peu d'argent et quelques vies humaines! L'avenir appartient non pas aux races pacifiques, avares et lâches, mais aux races aventureuses et conquérantes. C'est dans le sang qu'on bâtit les empires, c'est par le sang qu'on les cimente. Et nous ne serons pas scélérats, refaisant, en Mauritanie, ce que l'Europe entière, le Nouveau-Monde et

nous-mêmes faisons depuis un demi-siècle sur tous les points du globe ; au nord, au sud, à l'est de l'Afrique, dans le Pacifique, en Orient. Les bons Français penseront comme moi. Eux et nous devons nous féliciter de cette attaque. Et je n'ai plus qu'une crainte. Si on nous avait donné une fausse joie, si ce combat n'avait pas eu lieu. (*Montrant la dépêche.*)... Si... (*Il s'arrête.*) (*A Vernières.*) Vite, mon ami, votre chapeau... au ministère de la Guerre, ils doivent être renseignés. Nous autres, nous allons opérer ailleurs... Ce soir, à neuf heures, ici tous... Vous, Klobb, à la Chambre, n'est-ce pas ?... Carrier, aux journaux... Chauvelot, chez Veurettes... Il faut qu'il marche d'un article... (*Vernières sort, à d'Angerville.*) Nous deux, en voiture... Filons chez tous les membres du conseil pour les aviser de la réunion de ce soir... (*A Carrier et Klobb.*) Ne ménagez pas les promesses... on paiera ce qu'il faudra. (*Prenant son chapeau*.) C'est égal, si c'est d'Urth qui a manigancé le coup de la révolte, il ne s'attendait pas à ce choc en retour... Allons, au travail... (*Frappant sur le coffre-fort.*) Et ouvrons les écluses !

ACTE TROISIÈME

Le cabinet du Président.*

CHAUVELOT *est assis*. D'ANGERVILLE, *agité et fiévreux, va et vient en mâchonnant un cigare. Soudain, on entend au dehors une rumeur confuse. D'Angerville va à la fenêtre, regarde dans la rue, puis laisse brusquement retomber le rideau qu'il avait soulevé. Il lève les bras au ciel et recommence sa promenade.*

CHAUVELOT

Ne vous agitez pas ainsi, mon ami.

D'ANGERVILLE

Je ne peux pas rester en place. Je vous admire. Vous avez un flegme !

* *Nota :* Les actes II, III, IV peuvent être joués dans ce décor.

CHAUVELOT

L'habitude! Dans vingt ans, vous serez comme moi.

D'ANGERVILLE

Ah! non!... La « Nouvelle Afrique » est bien la dernière affaire où... si ce que nous espérons... si je... Enfin!... Depuis cinq jours, je ne vis plus.

CHAUVELOT

Nerveux à ce point!

D'ANGERVILLE

Cette série d'événements... Négou-Abdou, la séance d'avant-hier à la Bourse... celle d'hier... Que va-t-il se passer aujourd'hui? (*Il tire sa montre.*) Une heure moins dix.

CHAUVELOT

Dans deux heures, à la clôture de la Bourse, notre sort sera réglé.

D'ANGERVILLE

Ah! ces heures d'attente, grosses de périls!... ces alternative d'espoir et d'insuccès... ces hauts et ces bas... (*Montrant la fenêtre.*) les cris de ces gens. Il me semble que je suis sur le pont d'un bateau, un jour de tempête.

CHAUVELOT

Les vieux marins ne détestent pas ça.

D'ANGERVILLE

Pourquoi Vernières n'est-il pas arrivé? Et de Thau? Et Klobb?

CHAUVELOT

Klobb est à la Chambre. Il travaille.

D'ANGERVILLE

On discute l'interpellation Mouchon. après-demain. L'expédition sera-t-elle votée?

CHAUVELOT

Mais oui, mon bon ami... rassurez-vous... La France interviendra en Mauritanie.

D'ANGERVILLE

Vous croyez?

CHAUVELOT

Sans doute. La violation du territoire algérien, ce guet-apens de Beni-Adès, le meeting de nos actionnaires, leurs pétitions, les articles des journaux, tout cela a produit son effet.

D'ANGERVILLE

Ça nous coûte assez cher! Pourvu que la « Nouvelle Afrique » existe encore dans quarante-huit heures !... Ah! les brigands! Amener une pareille baisse sur nos titres!

CHAUVELOT

Oui. Les journées d'hier et d'avant-hier ont été mauvaises pour nous.

D'ANGERVILLE

Parbleu! avec l'odieuse campagne entreprise par les baissiers, les histoires qu'ils racontent,

les faux bruits qu'ils colportent ! Ils veulent la chute de la Compagnie, c'est clair.

CHAUVELOT

Dame ! Pour eux, pour le baron d'Urth, pour tous nos adversaires, il est capital que la « Nouvelle Afrique » soit en faillite avant que le Parlement ait pu s'occuper d'elle. Ils veulent nous obliger à déposer notre bilan avant le vote de la Chambre.

D'ANGERVILLE

Ah ça ! par exemple !

CHAUVELOT

Hé, oui !... Pour des spéculations de Bourse ils ont fomenté une révolte en Mauritanie. Nous avons riposté à la manœuvre en essayant d'intéresser le Gouvernement à notre sort. Ils y répondent à leur tour en s'efforçant de nous supprimer avant que le Gouvernement nous ait pris sous sa protection. De là, la fureur avec laquelle ils nous attaquent depuis cinq jours. Ils vont donner le dernier assaut aujourd'hui. C'est indiqué. Ils jouent le jeu. A nous d'envoyer la contre-riposte.

D'ANGERVILLE

C'est ce que nous avons fait, car aujourd'hui ils trouveront à la Bourse des gens décidés à leur tenir tête... Ah ! pourquoi n'avons-nous pas pris cette décision-là plus tôt ?

CHAUVELOT

Dès le premier jour j'ai dit qu'on serait obligé de la prendre... Avais-je tort ?

D'ANGERVILLE

Hé !... sans Vernières... Pourvu qu'il ne fasse pas de sottises! Il est capable de nous mettre encore des bâtons dans les roues...

CHAUVELOT

Oh !... maintenant...

D'ANGERVILLE

Mais avez-vous vu comme il s'est débattu... hier ?... et son opposition entêtée au projet... Vous avez beau dire, je crains...

CHAUVELOT

Avec cet honnête homme, on est toujours sur le qui-vive. (*Cris dans la rue.*)

D'ANGERVILLE, *à la fenêtre.*

Quoi ! quoi ! Quand ils resteraient là, jusqu'à ce soir, plantés sur leurs jambes, le nez en l'air !... Voyez !... Il y a cinq cents personnes au moins... jusqu'à des femmes... Tous ne peuvent pas être des actionnaires ou des obligataires... ou alors ils feraient mieux d'aller manifester devant la Chambre... Qu'espèrent-ils ?... Nous n'avons rien à leur apprendre... Joli effet, ce rassemblement devant l'hôtel. Et si de fâcheuses nouvelles viennent de la Bourse, les scènes d'hier vont re-

commencer. Ah! les journées de panique! Encore, si on pouvait leur annoncer une hausse aujourd'hui! Vous y croyez, vous, à la hausse?

CHAUVELOT

Dame! nous avons fait le nécessaire.

Entre le BARON DE THAU *par la petite porte.*

CHAUVELOT

Ah! de Thau!

LE BARON

Bonjour.

D'ANGERVILLE

Bonjour.

LE BARON

Vernières n'est pas arrivé?

CHAUVELOT

Pas encore.

LE BARON

S'il n'est pas là dans dix minutes, vous partirez à sa recherche.

D'ANGERVILLE

Pourquoi? Qu'a-t-il fait?

LE BARON

Rien, rien. Mais peut-être devrons-nous prendre dans un instant des décisions graves. Sa présence est nécessaire.

CHAUVELOT

Quoi ? La Bourse ? Que fait-on ?

LE BARON

Mauvais début. Très mauvais.

CHAUVELOT

On baisse toujours ?

LE BARON

Toujours, d'Urth et sa bande vendent à tour de bras pour nous démolir aujourd'hui.

D'ANGERVILLE, *saisi.*

Ils veulent ?...

CHAUVELOT

C'était prévu.

D'ANGERVILLE

Et la Bourse de Bruxelles ?

LE BARON

On ne savait rien à midi et demi.

D'ANGERVILLE

Si nous téléphonions à Brianne ?

LE BARON

Pendant la séance ? Impossible. Mais Salomon, le coulissier, aura la communication téléphonique vers deux heures ; d'ailleurs il ne se passera rien là-bas avant, puisque, suivant nos instructions, Brianne ne doit donner son coup de massue qu'au beau milieu de la séance.

D'ANGERVILLE

N'aurait-il pas mieux valu le donner dès le début ?

CHAUVELOT

Oh ! non, non !

D'ANGERVILLE

Et vous êtes sûrs que le relèvement des cours à Bruxelles amènera le relèvement des cours à Paris ?

LE BARON

Les marchés financiers se tiennent et s'influencent réciproquement.

D'ANGERVILLE, *inquiet.*

Ah !

CHAUVELOT

Tenez, quand nous nous sommes mis d'accord pour tuer le Crédit Général, nous avons vendu à Lyon et à Bruxelles. A une heure les actions du Crédit Général cotaient dix-sept cents francs à Paris. A une heure et demie on apprenait que Lyon et Bruxelles vendaient. A deux heures, le Crédit était à mille francs. A trois, il expirait. Ah ! la bataille avait été bien menée. Je m'en vante. Aujourd'hui nous faisons l'opération inverse. On peut avoir confiance en moi.

Entre LÉON.

LÉON, *entrant.*

Messieurs, il faudrait ouvrir les portes du grand hall.

D'ANGERVILLE

Pourquoi ?

LÉON

Les salons sont pleins. On frappe du dehors à coups redoublés. Les uns disent que le commissaire a mis les scellés ; un autre qui vient de la Bourse affirme que la Compagnie est en faillite.

CHAUVELOT

L'imbécile !

LE BARON

Les employés sont à leur poste ?

LÉON

Oui, monsieur le baron.

LE BARON

Tous ?

LÉON

Oui, monsieur le baron, tous.

LE BARON

Eh bien, ouvrez les portes ! (*Léon sort.*)

D'ANGERVILLE

Si on dit que la Compagnie est en faillite, c'est que les cours doivent s'effondrer.

CHAUVELOT

Non, cela ne signifie rien. Ne vous alarmez pas.

KLOBB *entre par la petite porte.*

CHAUVELOT

Comment! Vous! Vous n'allez pas à la Chambre?

KLOBB

Si, mais j'ai déjeuné chez Champeaux. A une table voisine étaient des remisiers, des coulissiers qui partaient pour la Bourse et parlaient de la séance d'aujourd'hui. Elle sera chaude, paraît-il. On prépare un coup... je ne sais quoi... j'ai mal entendu... j'ai voulu vous aviser.

LE BARON

Si la baisse devient trop forte, Carrier qui est là-bas viendra nous avertir et nous ferons donner la garde.

KLOBB

Les achats à Paris?

LE BARON

Les achats à Paris.

D'ANGERVILLE

D'autres millions!

LE BARON

Sacrifices nécessaires.

D'ANGERVILLE

Ah ! sans ce Négou-Abdou !...

CHAUVELOT

Les baissiers auraient inventé autre chose. Nous aurions été obligés de jouer quand même. Dans toutes les grandes entreprises financières et industrielles, il faut en venir là un jour. Notre heure est arrivée. (*Bruits en coulisse.*)

KLOBB

Qu'est-ce que c'est ?

CHAUVELOT

Rien. Nos actionnaires... Ils entrent.

D'ANGERVILLE, *allant à la fenêtre.*

Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

CHAUVELOT, *remontant à la porte du fond pour regarder au dehors.*

Ça les rassure de voir les employés derrière leurs guichets. Ils se convainquent que nous ne sommes pas en fuite.

LE BARON, *à Klobb qu'il a pris à part.*

L'interpellation tient pour après-demain ? Vous aurez fini vos démarches ?

KLOOB

Hé !...

LE BARON

Combien avez-vous de voix ? (*Klobb dit un chiffre à voix basse.*) Pas plus ? Si je ne vous con-

naissais pas, je croirais que vous vous y prenez mal. Des gens sérieux au moins, ayant de l'influence ?

KLOBB

Non, malheureusement : ceux qui sont certains de n'être pas réélus.

LE BARON

Vous m'inquiétez.

KLOBB

Oh ! beaucoup de députés sont partisans d'une démonstration navale ou militaire. Ils voteront par conviction.

LE BARON

Pourvu qu'ils votent !

KLOBB

Et j'ai un rendez-vous ce soir avec le comte Jacques, président des Comités réunis, qui a aidé beaucoup de ces messieurs, lors des dernières élections.

LE BARON, *satisfait.*

Ah !...

KLOBB

Seulement, je vous avertis, la Chambre a été mal impressionnée par la baisse d'hier. Elle ne peut pas donner son appui à une Compagnie qui périclite. Ce serait suspect.

LE BARON

Dans deux jours, nos actions auront remonté, il le faut.

KLOBB, *plus bas.*

Dites-moi. Voici des pièces, des talons de... des billets... Oh!... vagues naturellement... Je ne me soucie pas de les garder... Si on les brûlait?

LE BARON, *les prenant.*

Non. Pas encore. Il sera temps après-demain. (*Il va les mettre dans le coffre-fort.*)

D'ANGERVILLE, *à la fenêtre.*

Il en vient d'autres, toujours, de tous les côtés.

CHAUVELOT

Ils sont donc bien inquiets? Mauvais signe.

D'ANGERVILLE

Se passerait-il quelque chose que nous ignorerions?

CHAUVELOT

Quoi?

D'ANGERVILLE

Je ne sais pas. Ce coup dont parlait Klobb?

CHAVARD *entre par le fond.*

LE BARON

Qu'y a-t-il, Chavard?

CHAVARD

Tous les fournisseurs, tous les entrepreneurs, sont venus hier, ce matin, apporter leurs mémoires. Ils prétendent avoir besoin d'argent.

Naturellement, je leur ai dit que l'administrateur délégué est absent de Paris, de façon à gagner quelques jours.

LE BARON

Faites-les appeler et payez-les.

CHAVARD

Oh ! monsieur le baron veut...

LE BARON

Et payez sans vérifier les mémoires, sans chicane.

CHAVARD

Il me faudrait les signatures de deux de ces messieurs.

Entrent VERNIÈRES *et* ROBERT.

LE BARON

Ah ! Enfin... Vous voilà... je vous attendais. Vous vous en doutez peut-être ?

VERNIÈRES

J'ai rencontré mon frère qui...

ROBERT

Oui... à cause de tous ces bruits qui courent, je venais aux renseignements.

LE BARON, *regardant Vernières.*

Eh bien, vous allez en avoir. Klobb, Chauvelot, aurez-vous la complaisance de donner les signa-

tures à Chavard ? D'Angerville, passez donc aussi dans le cabinet du caissier, pour téléphoner à Salomon. Il vous dira les cours de la Bourse. (*A Chavard qui sort avec les administrateurs.*) Et payez ouvertement, ostensiblement, en louis. (*Ils sortent.*)

LE BARON, VERNIÈRES, ROBERT VERNIÈRES.

LE BARON, *à Vernières.*

Je les éloigne, car ils ne savent rien encore. Je n'ai rien dit de peur de les alarmer... Maintenant, je peux parler, n'est-ce pas ? (*A Robert.*) Vous avez consenti des avances à Fourchot, notre entrepreneur, et vous êtes inquiet du sort de la « Nouvelle Afrique » qui doit payer ses traites ? Eh bien ! la Compagnie va disparaître ce soir.

ROBERT

Ah ! mon Dieu !

LE BARON

Tuée par votre frère. (*A Vernières.*) Par vous. Comment ! hier, ici, en Conseil, après quelles discussions ! nous voyant perdus, nous prenons une résolution désespérée, mais dont notre salut dépend !... Et vous !... ensuite... qu'est-ce qui s'est passé dans votre cervelle ? Pourquoi cette volte-face, cette reculade ?

ROBERT

Mais enfin, qu'y a-t-il ?

LE BARON

Il y a que, pour arrêter la baisse, pour empêcher la dépréciation de nos titres qui tomberaient à vil prix, nous avons décidé de racheter tous ceux qu'on vend, nous avons convenu de faire ces achats aujourd'hui à la Bourse de Bruxelles, d'abord, puis d'autres achats à la Bourse de Paris, si ces nouveaux achats sont nécessaires ; il y a, qu'un administrateur, Brianne, est parti hier au soir avec nos instructions ; que votre frère, pris cette nuit de je ne sais quelle folie, s'est mis en tête de faire échec à la volonté du Conseil, qu'il a télégraphié pour révoquer nos ordres. Un coup de poignard dans le dos. Voilà ce qu'il y a.

ROBERT, *à Vernières.*

Est-ce vrai ?

VERNIÈRES

Oui, c'est vrai. Je vous ai avisé ce matin par un mot.

LE BARON

Que j'ai trouvé en revenant du ministère avec une dépêche affolée de Brianne. Comment avez-vous pu ?... Comment avez-vous osé ?... Quand tous nos collègues sont confiants, pleins d'espoir... vous... vous... c'est une trahison !... C'est une félonie !...

VERNIÈRES

Hé !... mon cher... à la fin... Le Conseil ?

Quelles décisions a-t-il prises ? Quels ordres a-t-il donnés ? Aucunes, aucun. Voilà les procès-verbaux de nos séances. Compulsez-les. Cherchez la délibération dont vous parlez. Montrez-la-moi !

LE BARON

Parbleu ! Vous savez bien...

VERNIÈRES

Qu'aucune trace ne doit rester de cette opération. Nous ne pouvons pas l'avouer. On doit l'exécuter en cachette, dans l'ombre, à l'étranger ou à Paris par l'intermédiaire de je ne sais quelle louche maison de coulisse et sous le couvert d'un syndicat fictif. Elle est coupable, criminelle. Nous risquons l'argent de nos actionnaires dans un coup de Bourse. Nous jouons enfin, oui, nous jouons, au risque de les ruiner. Et on s'étonne que je ne me prête pas à la manœuvre.

LE BARON

Pourquoi l'avez-vous autorisée ?

VERNIÈRES

A cause des canailleries de nos adversaires et de votre insistance à tous hier, mais... j'ai réfléchi cette nuit.

LE BARON

On ne revient pas sur une décision prise en Conseil. La plupart des administrateurs qui assistaient à la séance sont absents. Avez-vous le

droit de modifier la délibération sans eux ? Non.

VERNIÈRES

Aussi, n'ai-je pas donné un ordre définitif. J'ai voulu vous avertir d'abord et vos collègues. J'ai commandé qu'on attendît des instructions nouvelles.

LE BARON

Alors, envoyez-les à l'instant, il en est temps encore, mais non dans un quart d'heure. C'est comme un souffle de tempête qui, hier, a passé sur la Bourse. Ébranlée, la « Nouvelle Afrique » a entraîné d'autres valeurs dans sa chute. Tantôt, des banques sauteront, vingt maisons vont crouler. Nous subirons à notre tour, si nous n'agissons pas, l'effet de ces désastres. Et déjà la lutte est engagée. Les cours fléchissent Qu'ils baissent encore et la Banque Anglo-Belge, elle-même, qui nous a soutenus jusqu'ici, jette à la vente son paquet de « Nouvelle Afrique. » Ça nous achève.

VERNIÈRES

Leurs trente mille titres ?

ROBERT

Aujourd'hui ?

LE BARON

J'en suis avisé par Brianne. Ils les garderont s'ils trouvent un intérêt immédiat dans une hausse. Amenons cette hausse.

ROBERT

Tu ne soupçonnais pas ce danger. Tu le connais maintenant, tu vas...

VERNIÈRES

Non ! non ! La baisse s'arrêtera fatalement.

ROBERT

Mais comment ? Pourquoi ?

VERNIÈRES

Nos titres ont une valeur en eux-mêmes, ils représentent un contrat, des terrains, des travaux faits, des dividendes futurs.

LE BARON

Mais comprenez-le donc ! La « Nouvelle Afrique » n'est plus une valeur industrielle, c'est une valeur de spéculation. Les haussiers, les baissiers, se battent sur notre dos ; d'Urth, son groupe, des milliers d'individus jouent contre nous et gagneront d'autant plus que nous baisserons davantage.

VERNIÈRES

C'est abominable !

LE BARON

Nous n'y pouvons rien, que nous défendre. Si la baisse ne nous tuait pas, elle tuerait notre crédit.

ROBERT

Impossibilité d'émettre un nouvel emprunt, de faire face à vos prochaines échéances.

LE BARON

La faillite !... La voulez-vous ? Non ! Eh bien ! ne délibérons plus. C'est une bataille de pièces d'or. Jetons-en sur nos adversaires, jetons pendant deux jours continûment de l'or. La Compagnie seule peut donner l'effort nécessaire pour maintenir les cours jusqu'après le vote de la Chambre.

VERNIÈRES

Vous êtes si sûr de ce vote, il n'y a qu'à l'attendre.

LE BARON

Est-ce que la Chambre s'occuperait d'une compagnie mourante, dont les actions vaudraient cent francs ? A quoi bon son intervention s'il n'y a plus d'intérêts à protéger? Il faut maintenir les cours, vous dis-je, les maintenir pendant deux jours, deux jours encore, en rachetant nos actions. Nous y sommes contraints. C'est la nécessité. La mesure est dangereuse, illégale, si vous voulez, mais il faut, ou la prendre, ou périr.

ROBERT

Maurice, je comprends tes hésitations, tes scrupules. Mais tu ne mets pas de l'argent dans ta poche. Ce n'est pas dans un bas intérêt que tu agis, dans un intérêt personnel, c'est pour sauver

la « Nouvelle Afrique. » Jamais vous n'avez joué et vous ne jouerez plus.

LE BARON

La situation est exceptionnelle. Et si nous commettons un acte blâmable, rassurez-vous, tous les directeurs de banques, tous les administrateurs des sociétés, dont les titres ont baissé avec les nôtres, le commettront aujourd'hui avec nous. (*A Robert.*) Voyons, est-ce vrai ?

ROBERT

Hé, mon frère ne l'ignore pas.

VERNIÈRES

Voyons, Robert, tu ne peux pas me conseiller sérieusement... Sais-tu quelles responsabilités?...

LE BARON

Nous sommes à la tête de l'affaire pour les endosser toutes.

VERNIÈRES

Vous oubliez à quoi l'on s'expose, les risques...

LE BARON

Quels risques? La police correctionnelle? Est-ce que je ne le cours pas avec vous, moi, votre président? C'est l'honneur de notre métier cela. Oui, je risque la prison, mais pour sauver les millions qu'on nous a confiés (*Montrant la fenêtre.*) pour eux... (*Il mène Vernières devant la fenêtre.*) Regardez cette foule qui vient. Ce sont des action-

naires, des obligataires, accourant aux nouvelles, anxieux, tremblants, n'ayant d'espoir qu'en nous. Allons-nous livrer ces malheureux sans défense aux flibustiers qui les dépouilleraient? N'avons-nous pris leurs économies, leurs sous, lentement amassés par des privations quotidiennes, par de dures fatigues et des veilles laborieuses que pour enrichir des agioteurs? Voyez cette femme qui pleure avec ses deux enfants, ce vieillard si las, cassé, cet homme congestionné qui crie avec des gestes furieux, et tous les autres, les yeux levés comme s'ils vous apercevaient et tendaient vers vous leurs visages suppliants? Ce soir ils seront riches ou pauvres, comme vous l'aurez décidé. Mais, songez aux drames qui se joueront demain, dans leurs maisons, la catastrophe consommée! Ménages sans épargnes, filles sans dot, vieux sans pain, la misère, portée jusqu'au fond des provinces, jusque dans les hameaux. Voilà ce que peut faire un mot de vous. Pour fuir une responsabilité, incertaine, plongerez-vous deux cent mille familles dans le deuil? Doivent-ils payer votre repos de leurs trois cents millions? Vernières, je m'adresse à votre cœur et à votre raison. Est-ce possible?... Non... vous le sentez bien!

ROBERT

Maurice, au nom du ciel, laisse-toi fléchir! Il y a quelques mois, tu m'as dit que ta compagnie

était prospère, solvable. C'est sur la foi de tes paroles que j'ai fait cinq cent mille francs d'avances à Fourchot. Si vous ne le payez pas, je suis ruiné. Veux-tu ma mort ? Songe à mes enfants, à Lucienne qui m'aime autant que Jeanne peut t'aimer... Si tu voyais sa douleur ! Songe au désespoir de ta femme si tu étais dans la situation où je suis... Que vais-je devenir ?... et les milliers de braves gens qui ont eu confiance en toi ?... Un mot, dis un mot qui nous sauvera tous !

LE BARON

Voyons, c'est convenu ?

ROBERT

Tu consens ?

VERNIÈRES

Mais... attendons un moment encore... Il sera toujours temps... nous verrons...

LE BARON

Notre sort se décide peut-être à cette heure... Réfléchir, c'est nous perdre.

ROBERT

On peut donner l'ordre d'achat ?

LE BARON

Vous hésitez ? Les minutes nous coûtent des millions !

ROBERT

Maurice, mon frère, je t'en supplie...

LE BARON, *penché sur lui.*

Dites! dites! (*Vernières a un geste qu'on peut interpréter comme un assentiment. A Robert.*) Au télégraphe!

ROBERT

Un coup de téléphone plutôt.

LE BARON

Pendant la Bourse les lignes sont prises. Un télégramme « urgent » arrivera en trente-cinq minutes.

ROBERT

Trop tard.

LE BARON

Non. Car j'ai déjà répondu à Brianne à tout hasard. Il doit avoir commencé l'opération. (*Mouvement de Vernières.*) Oh! peut-être attend-il votre ordre avant de s'engager à fond. (*A Robert.*) Monsieur Vernières, voulez-vous aller à la poste? Ne confions rien aux employés, et ces seuls mots, à cette adresse : « Soutenir le nègre ». On comprendra. (*Robert prend son chapeau et sort.*)

VERNIÈRES

Que va-t-il arriver?

LE BARON

Dans une heure, la hausse sur nos titres.

VERNIÈRES

Ah!

LE BARON

Nous ne pouvions pas faire autrement... Met-

tez-vous ça dans la tête... Je n'ai pas plus de joie que vous à courir les aventures, mais je veux sauver la « Nouvelle Afrique » qui est mon œuvre, mon sang, ma chair. Contre nous : d'Urth et des spéculateurs... Avec nous, des actionnaires... Il faut marcher pour eux !... (*Pause.*) Dans deux jours nos ennuis auront pris fin. Nous achèverons nos travaux tranquillement, sans nouveaux à-coups, et nous enrichirons nos actionnaires. (*Silence.*)

Entrent KLOBB *et* CHAUVELOT

CHAUVELOT

Les signatures sont données. (*Un silence. Les trois hommes d'un même mouvement tirent leurs montres et regardent l'heure. Soupirs. Nouveau silence.*)

D'ANGERVILLE *entre, le visage décomposé.*

LE BARON

On vous a téléphoné.

D'ANGERVILLE

Oui !

LE BARON

Quoi ?

KLOBB, *près de la petite porte.*

On vient.

CHAUVELOT

Ce doit être Carrier.

KLOBB, *qui a ouvert.*

Oui... Carrier !

CARRIER *entre. Il a couru. Il est essoufflé.*

LE BARON

Vous revenez de la Bourse? Déjà? Un désastre?

KLOBB

Quelles nouvelles?

LE BARON

Eh bien ?

CARRIER

Ah! les... ah! les...

LE BARON

Mais parlez donc!

CARRIER

Les cours...

KLOBB

Ils baissent?

VERNIÈRES

Ils ont baissé ?

LE BARON

Combien ?

CARRIER

Trois cents francs!

TOUS

Trois cents francs!

CARRIER

En une demi-heure.

TOUS

Ce n'est pas vrai. — Vous êtes fou. — La raison?

CARRIER

Une panique! Une journée de panique! Ah! si vous voyiez ce spectacle! Des déments qui s'agitent et hurlent dans une maison de fous un jour d'orage. Ils sont pris du délire de la destruction. Ils lancent à tour de bras sur le marché tous les titres, les valeurs françaises, étrangères, les fonds d'Etat. C'est une frénésie. Ils vendent comme si le monde devait faire faillite demain. Et les nouvelles qui volent, fausses, invraisemblables, insensées, précipitent cet effroyable mouvement de baisse. On crie que la Grande Banque suspend ses paiements, que Montès est en fuite, que nous avons des traites protestées et qu'en Mauritanie, notre ingénieur, des ouvriers, ont été massacrés!

KLOBB

Mais c'est faux!

D'ANGERVILLE

Ils osent dire!...

VERNIÈRES

Les misérables !

LE BARON, *à Vernières.*

Vous avez entendu ?

CHAUVELOT

Ils veulent en finir avec nous aujourd'hui.

LE BARON

Avant le vote de la Chambre.

D'ANGERVILLE

Ce sont des bandits. Nous ne nous laisserons pas égorger. Nous allons les attaquer à notre tour.

LE BARON

Les cours remonteront après les achats de Bruxelles.

CARRIER

Non. Insuffisants.

VERNIÈRES

Huit millions !

CARRIER

Une goutte d'eau !

CHAUVELOT

Pour éviter une catastrophe, il faut faire d'autres achats à Paris, tout de suite, comme nous l'avons décidé hier.

CARRIER

C'est l'avis de Salomon... Il attend des ordres.

VERNIÈRES

Acheter à Paris ?

TOUS

Oui, oui, acheter.

CHAUVELOT

Avant l'effondrement.

VERNIÈRES

Ah !

LE BARON

Engagés dans cette voie, il faut aller jusqu'au bout.

CHAUVELOT

Ou nous aurions fait un sacrifice inutile à Bruxelles.

LE BARON

Huit millions dans un gouffre !

CHAUVELOT

Huit millions !

VERNIÈRES

Voilà ce que je craignais... l'engrenage...

LE BARON

Voulez-vous qu'aux pertes qu'on nous fait subir, nous ajoutions huit millions de gaieté de cœur ?

CHAUVELOT, *à Vernières qui veut parler.*

Ne recommençons pas la discussion. Une décision est une décision, il faut l'exécuter.

VERNIÈRES

Ah ! les affaires... la « Nouvelle Afrique »... d'Urth... Vous autres... Vous le voulez tous ?

TOUS

Oui, oui ! Achetons... (*Carrier se précipite sur l'appareil téléphonique.*)

KLOBB, *remontant.*

Il se passe quelque chose.

CHAUVELOT, *essayant de l'arrêter.*

Non, ne bougez pas !

KLOBB

Si, je veux voir.

CHAUVELOT

Non, ne bougez pas. (*Klobb ouvre la porte et appelle Léon.*)

KLOBB

Léon !

CARRIER, *à l'appareil.*

408-03 !

CHAUVELOT, *retenant Klobb.*

Ne vous montrez pas !

LÉON *paraît. Malgré les efforts qu'il fait pour le dissimuler, sa figure rayonne de joie.*

KLOBB, *surpris.*

Qu'y a-t-il ?

LÉON

De... de mauvaises nouvelles.

CHAUVELOT, *étonné de la physionomie de Léon.*

Comment !... De mauvaises nouvelles ?

LÉON, *se contenant.*

Oui... monsieur l'administrateur... des nouvelles qu'on apporte de la Bourse... Alors toutes les personnes qui sont là demandent des renseignements. On veut voir ces messieurs.

KLOBB

Ah ! non, par exemple !... Des obligataires qui perdent de l'argent !...

CHAUVELOT, *fermant la porte.*

Une fois, au Grand Comptoir, j'ai eu ainsi deux cents personnes sur les bras. Quelle séance !

KLOBB

Est-ce que nous les connaissons ces gens ? Savons-nous seulement si ce sont des actionnaires ?

CHAUVELOT

Ils sont peut-être envoyés par les autres pour faire du bruit et affoler ensuite nos prêteurs en disant qu'il y a ici des scènes scandaleuses.

CARRIER

Avons-nous le temps de nous occuper d'eux ? Qu'ils nous fichent la paix. S'ils crient, appelez la police.

LE BARON

Non... non... tenez... montrez-leur ceci.

VERNIÈRES

Une dépêche?

LE BARON

Celle de Lelierre. Il dit que les travaux avancent.

VERNIÈRES

Elle est vieille de dix jours.

LE BARON

Ils n'y regarderont pas de si près. Ça les calmera. (*Léon sort, le baron parle au téléphone.*) C'est vous, Salomon?... Oui, c'est moi, le baron de Thau... Carrier vient d'arriver. Voulez-vous tout de suite téléphoner à la Bourse, à votre agent de change... Ricard... oui... d'acheter de la « Nouvelle Afrique ». Eh bien, au comptant! Envoyez chercher les fonds... Qu'il marche!... qu'il marche!... C'était nécessaire... oui... je crois... Quel bruit?... Quel nouveau bruit?... Il est mort? .. Qui?... Je ne comprends pas... Qui dit-on qui est mort?... Moi!... Comment? je suis mort!... Ils disent que je suis mort!...

CARRIER

Ah! les canailles!

LE BARON

Passez les ordres et revenez à l'appareil.

VERNIÈRES

Voilà ce qu'ils ont inventé!

KLOBB

La mort de notre président !

CHAUVELOT

Son suicide, doivent-ils dire.

KLOBB

C'est le coup le plus sûr qu'ils pouvaient nous porter !

CHAUVELOT

Et imparable !

KLOBB

Ils mettent les acheteurs en déroute.

D'ANGERVILLE

Personne n'osera prendre de la « Nouvelle Afrique. »

CARRIER

Un lâchage général !

VERNIÈRES

Les gredins ! Contre eux, vous avez raison, tout est permis.

CHAUVELOT

Vous voyez bien !

KLOBB

Et vous hésitiez !

D'ANGERVILLE

Mais l'on ne peut rien faire?

CHAUVELOT

Que faire?

D'ANGERVILLE

Démentir.

CHAUVELOT

Où? Quand? Comment? Par quel moyen?

LE BARON, *qui a réfléchi, se levant, à d'Angerville.*

Votre automobile est en bas?

D'ANGERVILLE

Où allez-vous?

LE BARON

A la Bourse. Il faut que j'y paraisse.

TOUS

Oui! oui!

LE BARON, *il prend son chapeau.*

Je leur montrerai que je ne suis pas mort et que la « Nouvelle Afrique » est bien vivante aussi... (*A Chauvelot.*) Téléphonez à Salomon... qu'il fasse acheter, toujours... Je lui confirmerai les ordres de vive voix. Dans dix minutes, je reviens. (*Il sort.*)

D'ANGERVILLE

Ils ne l'attendent pas, là-bas.

CARRIER

Ils croyaient nous avoir pris au traquenard, mais la bête a toute sa vigueur.

CHAUVELOT

Ne laissons pas couper la communication.

KLOBB

Ils exultaient déjà.

VERNIÈRES

Quand les cours remonteront, je voudrais être à la Bourse près de d'Urth.

CARRIER

Ah! voir pâlir sa face de... sa face de baron!

D'ANGERVILLE, *à l'appareil.*

Allô! allô! C'est moi, le marquis d'Angerville... Oui... Le baron de Thau est parti pour la Bourse. Avez-vous téléphoné à Ricard?... le chiffre?... On ne vous a pas indiqué le nombre des titres à acheter?

KLOBB

Ah! oui... Combien de titres?

VERNIÈRES

Eh bien! Dix mille Afrique!

KLOBB

Qu'il commence par en acheter dix mille!

D'ANGERVILLE, *à l'appareil.*

Faites acheter dix mille Afrique... oui... pour commencer... je reste à l'appareil. (*Dans la coulisse, le grondement grossit.*)

KLOBB, *furieux.*

Ah ça! ils ne se tairont donc pas?

CARRIER

Qu'on les fiche à la porte!

D'ANGERVILLE, *à l'appareil.*

Nous causons, mademoiselle, nous causons.

KLOBB

Écoutez ! Dans la rue on crie...

CARRIER

Il en vient d'autres ?

KLOBB

Non... des journaux... Il me semble entendre... Oui... « La mort du baron de Thau ! »

CARRIER

Pas possible !

VERNIÈRES

Ils n'oseraient pas !

KLOBB

Si... j'en suis sûr maintenant.

VERNIÈRES

Entr'ouvrez la fenêtre. (*D'Angerville ouvre la fenêtre. On entend des camelots crier : « Troisième édition : la mort du baron de Thau ».*)

CARRIER, *se précipitant vers la fenêtre.*

Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

CHAUVELOT, *le retenant.*

Taisez-vous !

KLOBB

Leur dernière manœuvre.

CARRIER

Ici ! Sous nos fenêtres... ces aboyeurs... allez-vous-en... Agent !... Monsieur l'agent !...

CHAUVELOT

Je vous dis de vous taire.

KLOBB

Et tous ces imbéciles qui s'arrachent le numéro !

VERNIÈRES

On doit le crier devant la Bourse.

CARRIER

Dans tout Paris.

KLOBB

Quel effet !

CARRIER

Mais, demain, la correctionnelle... En correctionnelle !...

D'ANGERVILLE, *à l'appareil.*

Allô !... oui... vous avez passé les ordres?... C'est insuffisant ?... Ah ! vous trouvez?...

CARRIER

Oui ! C'est insuffisant. Jetons d'autres ordres !... Écrasons-les !

KLOBB

C'est quinze mille Afrique qu'il faut acheter !

D'ANGERVILLE

Quinze mille?

CHAUVELOT

Oui. Quinze mille.

D'ANGERVILLE, *se levant.*

Mais...

CARRIER

Quoi? Vous n'osez pas?... Passez-moi l'appareil.

CHAUVELOT, *le retenant.*

Non, pas vous... Klobb. (*Klobb va à l'appareil. A Carrier.*) Votre voix tremble. Voulez-vous laisser croire que nous sommes émus?

VERNIÈRES

Ah! je voudrais avoir des millions à ajouter à ceux de la « Nouvelle Afrique. »

KLOBB, *à l'appareil.*

Allô!... faites acheter quinze mille Afrique.

CARRIER, *criant lui-même.*

Oui... quinze mille Afrique!...

KLOBB

Comment?... Vous n'entendez pas?... (*A Carrier.*) Chut!.. Je vous dis de faire acheter quinze mille Afrique... oui... c'est d'ici qu'on téléphone... M. Klobb... d'ailleurs le baron de Thau va confirmer l'ordre à Ricard...

RANDO, *l'employé. Il entre vivement. Par la porte qu'il laisse ouverte, on voit s'agiter des gens dans l'antichambre.*

RANDO

Messieurs !... on dit que M. le baron est mort !

CARRIER, *lui sautant à la gorge.*

Vous aussi !

RANDO

Un journal... que l'on crie dans la rue...

CARRIER

De Thau sort d'ici.

RANDO

Le grand hall, les bureaux sont encombrés par la foule... on nous accable de questions... on veut absolument vous voir... vous interroger...

D'ANGERVILLE

Nous !

RANDO

Il faudrait qu'un de ces messieurs descendît... ou nous ne pourrons pas les empêcher de pénétrer ici.

CARRIER

Ici ? Jamais de la vie !... Fermez les portes !... Qu'est-ce que fait Léon ? Où est-il ?

LA JEUNE DAME, *du fond.*

M. Carrier !... Je veux voir M. Carrier.

RANDO, *remontant.*

Mais non... madame...

CHAUVELOT, *à d'Angerville.*

Venez téléphoner dans le cabinet du caissier ; d'ici, c'est impossible... (*Pendant qu'ils sortent tous les deux, entre la jeune dame qui aperçoit Carrier.*)

LA JEUNE DAME

Ah ! te voilà !

CARRIER

Pourquoi es-tu venue ? Nous sommes en conseil... file !

LA JEUNE DAME, *furieuse.*

Ils sont jolis les tuyaux que tu m'as donnés !

CARRIER

Tais-toi !

LA JEUNE DAME

Tu m'as fait acheter de ta sale valeur !

CARRIER

Chut !

LA JEUNE DAME

Qui ne vaut rien !

CARRIER

Ne dis pas ça !

LA JEUNE DAME

Si ! je le dirai ! je le répéterai ! je le crierai ! Elle ne vaut rien... rien... rien !... Mais ça ne se

passera pas ainsi... Je ne veux pas qu'on me vole. Tu me rendras ma galette et tu les reprendras tes chiffons de papier...

CARRIER

Oui, mais tais-toi, pour Dieu ! ne fais pas de scandale... (*Il la fait sortir et sort avec elle par la petite porte à droite, pendant qu'une vingtaine de personnes, hommes et femmes, entrent par le fond.*)

KLOBB, *qui était remonté pour empêcher qu'on entrât.*

On n'entre pas. C'est le cabinet du président. Nous avons à travailler.

. TOUS

Le baron de Thau ? où est M. le baron de Thau ?

KLOBB

Il va revenir.

LE CURÉ

On dit qu'il est mort !

LE CAISSIER

Qu'il s'est suicidé.

KLOBB

Ils en ont menti !

LA PETITE DAME

Regardez ce journal... Lisez !...

KLOBB

C'est un mensonge...

LE COMMERÇANT

Pourquoi n'est-il pas là ?

KLOBB

Il vient de partir pour la Bourse.

LE COMMERÇANT

Par où est-il passé ? Nous ne l'avons pas vu.

KLOBB

On vous dit qu'il va revenir. Sortez !

VERNIÈRES

Nous allons l'envoyer chercher.

LE CURÉ

C'est bien vrai, monsieur ? Il n'est pas mort ? Il n'est pas en fuite ?

VERNIÈRES

Non, je vous l'affirme, moi, Vernières.

LE COMMERÇANT

Ah !... Monsieur Vernières !... Vous êtes un brave homme, vous.

LE VIEILLARD

Vous ne nous laisserez pas spolier ?

LA VIEILLE DAME

Sauvez-nous, monsieur !

LE VIEILLARD

Nous n'avons d'espoir qu'en vous.

LE CAISSIER

Si nos titres baissent... je suis perdu... monsieur... je suis caissier...

LE CURÉ

Vous avez toutes mes économies...

LA PETITE DAME

J'ai donné tout ce que j'avais, moi aussi... et on a tant de mal à mettre quelques louis de côté.

LE COMMERÇANT

Mais pourquoi avez-vous construit des chemins de fer, creusé des ports?

LE CAISSIER

Ce sont des travaux inutiles!

LE VIEILLARD

Où vous avez englouti des millions!

LA PETITE DAME

J'ai apporté mon argent pour qu'on découvre des mines d'or!

LE CURÉ

On devait chercher des mines d'or!

LE COMMERÇANT

Payera-t-on nos coupons?

LE VIEILLARD

Dites-nous que nous ne perdrons rien.

VERNIÈRES

Rien... Nous achèverons les travaux!... Vous toucherez des dividendes!

LE VIEILLARD

C'est bien sûr?... Vous nous le promettez?

L'HOMME CRÉDULE

Le gouvernement prendra nos intérêts en mains.

Un Actionnaire. *Il entre, furieux, suivi d'une foule de personnes.*

L'ACTIONNAIRE

Les administrateurs ? Où sont-ils ? ils se cachent ?

KLOBB

Qu'est-ce que vous voulez ? Vous n'allez pas faire du bruit ici ? Allez-vous-en !

L'ACTIONNAIRE

Nous sommes chez nous !... Cet hôtel est à nous !... Ces meubles sont à nous... payés avec notre argent.

KLOBB

Vous allez filer... Ou nous appelons les agents.

L'ACTIONNAIRE

Les agents !... C'est vous qu'on fera arrêter.

VERNIÈRES

Nous !

L'ACTIONNAIRE

Vous êtes des escrocs ou des imbéciles !

KLOBB, *appelant.*

Léon ! Léon !

L'ACTIONNAIRE

Vous n'avez rien fait pour enrayer la baisse...

VERNIÈRES

Mais quoi?... quand une coalition...

L'ACTIONNAIRE

On la combat!

VERNIÈRES

Comment?

L'ACTIONNAIRE

Il y a des moyens.

LES AUTRES

Ah! Il y a des moyens!

VERNIÈRES

Non! Ce n'est pas vrai!

KLOBB

Ne l'écoutez pas!

L'ACTIONNAIRE

Si. Quand des spéculateurs attaquent une valeur à la Bourse, le devoir des administrateurs est de la soutenir... Oui... vous auriez dû faire ce qui se fait partout, toujours, en pareil cas... Vous ne me comprenez pas!... Vous ne savez donc pas votre métier? Pourquoi touchez-vous des appointements, alors? Pour vous croiser les bras? Pour laisser tomber à cinq cents francs des titres qui en valaient quinze cents.

TOUS

Cinq cents francs!

VERNIÈRES

Ils ne sont pas à cinq cents francs!

L'ACTIONNAIRE

Si... je viens de la Bourse... ce soir ils ne vaudront plus rien !

VERNIÈRES, *sortant à gauche.*

Cinq cents francs ! Ce n'est pas possible!... On téléphone... vous allez voir .. (*L'actionnaire le suit. Sur cette nouvelle, des femmes tombent assises, brisées d'émotion.*)

LÉON, *ne pouvant plus se contenir.*

Ils ne valent que cinq cents francs !

LES HOMMES, *qui viennent d'entrer.*

Qu'a-t-il ? Il est malade ?

LÉON

Je gagne cent mille francs ! Riche ! Je suis riche !

LA PETITE DAME, *allant à lui vivement.*

Il gagne cent mille francs !

KLOBB

Il jouait à la baisse.

LES HOMMES

Contre nous !

KLOBB

Coquin ! Je m'en doutais ! (*Il veut s'élancer sur lui. On le retient.*)

LA PETITE DAME, *à Léon.*

Monsieur, ne restez pas là !

KLOBB

Il nous volait !...

LA PETITE DAME, *entraînant Léon.*

Venez, monsieur, venez vite !

KLOBB, *se dégageant, le poursuit et sort avec lui.*

Attends... misérable !

DES HOMMES

Allons voir à la Bourse ! (*Quelques personnes sortent.*)

LE COMMERÇANT, *furieux.*

Cinq cents francs ! C'est la faillite ! Obligé de déposer mon bilan.

LE CURÉ

J'ai conseillé à mes paroissiens de prendre de la « Nouvelle Afrique » ! Tout un village ruiné.

LA VIEILLE DAME, *se lamentant.*

Ah ! mon Dieu... mon Dieu !...

LE CAISSIER

[* Et moi qui suis caissier... si vous saviez ce que j'ai fait !] (*Le poing tendu vers la porte par laquelle les administrateurs sont sortis.*) Les misérables !

L'HOMME CRÉDULE

Pourquoi ne nous ont-ils pas prévenus la semaine dernière ? On aurait refilé les titres aux gogos qui avaient encore confiance en l'affaire.

* Les phrases entre crochets sont supprimées à la représentation. Même observation pour les pages suivantes.

LE CAISSIER

Si nous perdons notre argent c'est la faute aux administrateurs.

L'HOMME CRÉDULE

C'est la faute des journaux !

TOUS

Ah ! les journaux !

[L'HOMME CRÉDULE

Je ne voulais pas acheter de la « Nouvelle « Afrique, mais un jour j'ai lu un article écrit par un grand savant sur les gisements aurifères de la Mauritanie. Alors...]

LA PAYSANNE

Ben oui, on disait qu'on devrait être riche comme Crésus, avant un an... que dans l' pays, i' venait de l'or... comm' des betteraves dans nos champs... c'était écrit su' l' journal... et quand c'est écrit su' l' journal...

[LE COMMERÇANT

Moi, j'ai lu le compte rendu d'une fête donnée par le baron de Thau. Il recevait chez lui des rois, des ministres, des ambassadeurs, des magistrats... J'ai pris confiance... J'ai marché...

L'HOMME CRÉDULE

Et puis... c'est aussi la faute des étrangers.

LE CAISSIER ET LES AUTRES

Les étrangers ?

L'HOMME CRÉDULE

Oui !... Ils enrageaient de nous voir conquérir

à la France un pays magnifique, ouvrir à la civilisation et au progrès une terre nouvelle... Car M. Veurettes, l'illustre M. Veurettes l'a démontré dans une éloquente conférence... (*Il remonte avec les autres.*)

LA PAYSANNE

C'est-i' Dieu possible!... Que des choses pareilles arrivent... On s' tue au travail... on s' prive su' l' boire et su' l' manger... et pis v'là... dans une heure... avec leur sacré trafic... dans leur sale baraque de Bourse...

LE VIEILLARD

A soixante-dix ans... après avoir travaillé pendant cinquante ans...

LA VIEILLE DAME

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

LA PAYSANNE

Madame... C'est-y... que vous perdez beaucoup?

LA VIEILLE DAME

Ce que je possédais... tout... La dot de mes deux petites-filles... Elles n'ont plus leur mère... et mes rentes pour vivre... Encore... Si je pouvais me remettre au travail... J'étais dentellière... Mes pauvres yeux n'y voient plus... Qu'est-ce que nous allons devenir toutes les trois?]

L'HOMME CRÉDULE, *redescendant.*

Non, vrai, j'ai trop de déveine. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Tous les dix ans je mets une

petite fortune de côté Je fais un placement sûr pour la doubler et je la perds. J'ai placé mes premières économies dans la Coulebra. Une affaire admirable! Elle fait faillite. J'achète ensuite du Crédit Général qui devait enrichir tous les actionnaires. Il tombe en liquidation. L'an dernier, j'ai pris de la « Nouvelle Afrique... » Heureusement, j'ai entendu parler ces jours derniers d'une grosse affaire rémunératrice et sans risques, cette fois!

LE COMMERÇANT, LE CAISSIER ET D'AUTRES PERSONNES, *vivement.*

Ah! Laquelle? Dites?

L'HOMME CRÉDULE

Les galères de Xerxès. Peu de frais, de gros bénéfices. Il s'agit de retrouver dans la baie de Salamine les galères du roi Xerxès qui furent coulées par les Athéniens. Elles contenaient des trésors fabuleux, des vases d'or et d'argent, des sacs de dariques, des pierres précieuses. D'ailleurs c'est un financier réputé qui lance cette affaire : le baron d'Urth.

UN HOMME, *qui était à la fenêtre.*

Ah! Voyez donc là, dans cette automobile qui vient... le baron de Thau!

DES VOIX

Non?

L'HOMME

Si!... Si!... c'est le baron... il agite un mouchoir... Il apporte une bonne nouvelle.

DES VOIX

Ce n'est pas lui. — C'est lui. — Il n'est donc pas mort ?

L'HOMME

Oui... tenez... l'automobile s'arrête... Regardez son visage... il est radieux... On l'entoure... il parle... on l'applaudit... il annonce la hausse.

DES ACTIONNAIRES

La hausse ?... Non... Si... Je vous dis que ce n'est pas lui... Allons voir... Oui... la hausse... Je n'ose pas y croire... J'en étais sûr.

Des actionnaires sortent. D'autres accourent, On échange des nouvelles. Cependant, au dehors, des voix éclatent, puis ce n'est plus qu'un seul cri : la hausse ! la hausse ! la hausse ! KLOBB, CHAUVELOT, VERNIÈRES, CARRIER, D'ANGERVILLE, *accourent. Enfin, par la porte du fond, entouré par la foule, de Thau paraît. Aussitôt, toutes les personnes qui sont en scène font cercle autour de lui.*

TOUS

On monte ? — Est-ce vrai ? Sauvez-nous ! — Parlez ! — Nous n'avons d'espoir qu'on vous !

VERNIÈRES, *qui a écarté la foule.*

Eh bien, quoi ? quoi ? quoi ?

LE BARON

La hausse. (*Explosion de joie.*) Des achats sont faits à Paris et à Bruxelles... à la clôture, nous aurons regagné cinq cents francs. (*Cette fois, c'est du délire. On lui baise les mains.*)

TOUS

Sauvés ! — Par lui ! — Le brave homme ! — Ah ! monsieur ! (*Pendant qu'un groupe entoure le baron, au fond de la scène, un autre groupe, où sont le commerçant, le curé, la paysanne, etc... s'est formé à l'avant-scène.*)

LE COMMERÇANT

Mon argent ! Je rattrape mon argent !

LE CURÉ

Comme ils vont être heureux, là-bas !

LE CAISSIER

Je suis sauvé !... Si vous saviez !...

LA VIEILLE DAME, *qui continue à pleurer, mais de joie.*

Ah ! mes filles. . Mon Dieu !... mes petites !...

L'HOMME CRÉDULE

Je vous le disais bien... j'en étais sûr.

LA PAYSANNE, *ahurie.*

Ben quoi ? On est encore riche, alors ?

CARRIER, *qui est dans le groupe.*

Vous voilà rassurés, hein ? Alors sortez ! Laissez-nous travailler.

KLOBB

Oui... allez-vous-en... passez dans le hall. (*Des garçons de bureau font sortir les obligataires.*)

L'HOMME CRÉDULE, *au commerçant.*

Les cours vont remonter sans arrêt.

LE COMMERÇANT

Croyez-vous ?

L'HOMME CRÉDULE

Parbleu ! Et quand le Gouvernement aura déclaré qu'il nous prend sous sa protection, ils arriveront à quinze cents francs ou à deux mille.

LE COMMERÇANT

Dites donc, il y aurait peut-être un bon coup à faire !

L'HOMME CRÉDULE

En achetant dès aujourd'hui de la « Nouvelle Afrique » ? J'y pensais... Je file à la Bourse.

LE COMMERÇANT

Attendez-moi, je vais avec vous. (*Ils sortent. Tous les obligataires sont sortis.*)

CHAUVELOT, *les regardant sortir.*

Les braves gens ! Cette joie fait plaisir à voir !

CARRIER

Le triomphe ! Je respire ! Je vis ! Je renais ! Mon cœur s'élargit.

VERNIÈRES, *qui serre les mains au baron.*

Ah ! mon ami !... mon bon ami !...

D'ANGERVILLE

Mais, quelle émotion !

CHAUVELOT

La fièvre du jeu !...

CARRIER

Vous souriez ? Chauvelot sourit !... Le premier sourire de Chauvelot, messieurs !

KLOBB, *à Vernières.*

Eh bien ! Que dites-vous de ça ?

VERNIÈRES

Vous aviez raison... c'était le seul moyen... Ah ! si j'avais su !... (*Au baron.*) Avez-vous vu le baron d'Urth ?

LE BARON

En arrivant à la Bourse. Il était livide.

VERNIÈRES

Le gueux !

CARRIER, *se frottant les mains.*

Je gagne la forte somme... oui... comptant sur l'effet de la décision prise hier, j'ai donné des ordres ce matin à mon agent de change.

D'ANGERVILLE

Moi aussi !

KLOBB

Moi aussi !... (*A Vernières et au baron.*) Dites donc... cette foule... tout à l'heure... j'avais peur qu'ils ne démolissent le coffre-fort... Les lettres de notre premier ingénieur... ses rapports con-

fidentiels... et les... autres pièces... Il faudrait brûler ça !

VERNIÈRES

Diable !... détruire !... Enfin !... nous verrons... (*Il tire sa montre.*) Deux heures et demie. Et la Bourse ne ferme qu'à trois heures !

CARRIER

On montera jusqu'à la clôture.

KLOBB

Il n'y a plus rien à redouter.

D'ANGERVILLE

Ils ont épuisé leurs munitions. (*Silence. Coup de téléphone. Ils se regardent interloqués. Le baron se met à l'appareil.*)

LE BARON

Allô !... Ah !... Salomon... oui, c'est moi... (*Il écoute*). Tonnerre !... Pourquoi ?... Il m'assassine !... (*Aux administrateurs.*) La Banque anglo-belge vend... ses trente mille titres !...

KLOBB

Trente mille titres !...

VERNIÈRES

C'étaient nos alliés.

CHAUVELOT

Ils veulent devenir nos successeurs là-bas !

CARRIER

Reprenons ces titres !

KLOBB

Tous !

D'ANGERVILLE

Ils les livreront après-demain, le 15.

CHAUVELOT

Nous les payerons.

CARRIER

Nous avons de l'argent en caisse.

VERNIÈRES

Au moins vingt millions !

CARRIER

Oui... vingt millions. (*Au baron.*) Rachetons !

CHAUVELOT

Rachetons !

LE BARON, *à l'appareil.*

Salomon !... Faites racheter le paquet !... Achetez ! Tout ce qu'on offrira... Achetez sans arrêt jusqu'à ce que les cours remontent... Achetez !... (*Il continue à passer des ordres, et tous les administrateurs, fiévreux, crient avec lui dans l'appareil : « Achetez ! »*)

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

Sur la table, sur des fauteuils : des livres de comptabilité, des liasses de factures, de lettres; des dossiers en paquets. Chavard classe un de ces dossiers. Vigoureux, qui en classe un autre, s'est arrêté dans son travail. Il est assis, songeur. Sur un signe de Chavard, il se remet au travail avec un soupir.

RANDO, *il entre, tenant des papiers à la main. Violemment.*

Ah ! non ! non !

CHAVARD

Qu'avez-vous encore ?

RANDO

Il n'est plus possible de rester dans les bureaux, monsieur Chavard.

CHAVARD

Parce que ?...

RANDO

Ah ! ça, vous ne savez pas ce qui se passe là, depuis trois jours ?

CHAVARD

Peuh !

RANDO

Tiens ! Vous êtes toujours enfermé dans votre caisse, vous. Mais nous autres !... Je voudrais vous voir à notre place !... Hier et avant-hier il y a eu des scènes très pénibles... Mais ce matin, vrai !... Ce sont des gens qui demandent des renseignements qu'on ne peut pas leur fournir... et si la Compagnie est en faillite, et pourquoi la Chambre a renvoyé l'interpellation Mouchon, et si on leur rendra leur argent ! D'autres vous insultent, menacent de faire arrêter les administrateurs, de mettre le feu à l'hôtel. Des femmes qui pleurent, des vieux qui parlent de se suicider comme le père Clarens ou la vieille dame qui s'est asphyxiée avec ses deux filles. Il y a un homme qu'on dirait fou. Il prétend avoir vu le Procureur hier et l'attendre ici. Non, je vous assure, nous ne pouvons pas rester là. Tenez, voilà le relevé du compte Fourchot. Vous l'avez demandé. Je vais fumer une cigarette, dehors.

CHAVARD, *sévèrement.*

Et votre besogne, monsieur Rando ?

RANDO

Je ne suis pas payé pour recevoir les injures

d'actionnaires ruinés par nos patrons. Si ces messieurs ne sont pas satisfaits, ils viendront me le dire. Mais ils ont d'autres chats à fouetter. Ah! ils doivent faire de sales têtes eux aussi... Je voudrais bien les voir. (*Il sort en faisant claquer les portes.*) Quelle boîte!

CHAVARD

Les employés... On n'était pas comme ça de mon temps... J'ai vu disparaître bien des maisons. Nous restions fidèlement à notre poste et polis envers les directeurs jusqu'à leur arrestation. *A Vigoureux.* Cherchez-moi le dossier Fourchot.

VIGOUREUX, *tout en cherchant le dossier.*

Mais qu'est-ce qu'on va faire?

CHAVARD

Les quinze administrateurs sont convoqués pour dix heures. On examinera la situation. Elle est claire : plus d'argent et de fortes échéances! S'ils veulent déposer le bilan, il est prêt.

VIGOUREUX

Tous viendront?

CHAVARD

A moins qu'ils ne soient occupés à mettre un peu d'ordre dans leurs affaires personnelles.

VIGOUREUX

Pourquoi?

CHAVARD

Hé... les responsabilités pénales et pécuniaires.

VIGOUREUX

Alors, vous croyez vraiment... Ces poursuites dont on parle... On ne leur laisserait pas le temps de chercher une combinaison...

CHAVARD

Il n'y a rien à faire, plus rien. C'est moi qui vous le dis. Vous allez assister aux scènes d'une journée de débâcle. Si ces messieurs sont intelligents, ils s'inquiéteront seulement de tirer leur épingle du jeu. Voilà ce que j'ai essayé de faire comprendre à M. Vernières, ce matin. Et j'ai tâché de le remonter un peu. Il faisait pitié. Je suis réellement inquiet. Je l'ai trouvé si désolé, si accablé!... Madame Vernières, qui m'a téléphoné, paraît inquiète aussi. (*Plus bas.*) Elle n'a pas revu son mari depuis hier... Pauvre femme!...

VIGOUREUX

Elle a des enfants ?

CHAVARD

Deux, oui.

VIGOUREUX

Et vous supposeriez que M. Vernières...?

CHAVARD

Il m'a effrayé, je vous dis. Le poil tombant, l'œil terne, la lèvre pendante... Rublin aussi, le directeur de l'Universelle, avait cette figure le dernier jour où je l'ai vu. (*Un silence.*)

Entre BRIANNE *qui paraît très affecté.*

BRIANNE

Le baron n'est pas là ?

CHAVARD

Non, monsieur Brianne.

BRIANNE

Ni M. Klobb ? Ni Veurettes ? Ni les autres?

CHAVARD

Non plus.

BRIANNE

J'arrive le premier?... Si j'avais su... Ah ! mon bon Chavard, quelle histoire !... (*Jetant un coup d'œil, il voit que les tables sont occupées.*) Je suis venu en toute hâte, sans prendre le temps de faire mon courrier. Je voudrais bien, en attendant ces messieurs...

CHAVARD

Mon bureau est par là... Désirez-vous ?

BRIANNE

Oui. (*Il passe. Il s'arrête au moment de sortir.*) Vous n'avez pas reçu une visite ?

CHAVARD

Une visite?

BRIANNE

On prétend... que des plaintes auraient été déposées contre nous, par des actionnaires... Alors, je craignais...

CHAVARD

Ah ! Broquier, le commissaire aux délégations judiciaires.

BRIANNE

Il n'est pas venu ?

CHAVARD, *simplement.*

Pas encore.

BRIANNE, *sortant.*

Des gens de notre monde !... Dans une position si délicate. (*Pause.*)

CHAVARD, *à Vigoureux.*

Eh bien, ce dossier ?

VIGOUREUX

Je ne le trouve pas.

CHAVARD

Voyez donc aux archives. (*Vigoureux sort. Chavard se remet au travail. La porte s'ouvre et madame Vernières entre. Elle est très émue.*)

MADAME VERNIÈRES

Monsieur Chavard ?

CHAVARD

C'est moi, madame.

MADAME VERNIÈRES

Je viens de vous téléphoner.

CHAVARD

Ah ! madame Vernières.

MADAME VERNIÈRES

Où est mon mari ?

CHAVARD

Il va revenir.

MADAME VERNIÈRES

Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé?

CHAVARD

Oui, madame.

MADAME VERNIÈRES, *avec un soupir de joie.*

Ah! Mais c'est bien vrai, n'est-ce pas, monsieur, il reviendra? Il ne vous a rien dit qui puisse vous laisser supposer... qu'il ait... une autre intention?... Il ne vous a pas paru plus préoccupé, plus troublé?

CHAVARD

Je n'ai pas remarqué... Qu'est-ce qui peut vous alarmer ainsi, madame? Auriez-vous une raison?...

MADAME VERNIÈRES

Non. Je ne sais rien. C'est pourquoi je crains tout. Hier à midi, il a embrassé les enfants, il est parti, je ne l'ai plus revu.

CHAVARD

M. Vernières a dû passer la nuit à la Compagnie. Je l'ai trouvé ici, ce matin, au milieu de ces livres, relevant des comptes. Il venait de sortir quand vous l'avez fait demander au téléphone. Peut-être est-il allé déjeuner dans les environs.

MADAME VERNIÈRES

Enfin, qu'est-ce qui se passe ?... La « Nouvelle Afrique » ne sera pas mise en faillite, demain ? Les administrateurs ne peuvent pas être... inquiétés ?...

CHAVARD

Hé ! mon Dieu, madame, que vous dirais-je?... Évidemment... Si on n'avait pas commis d'imprudences... je veux dire... Vous savez .. Parfois on se jette tète baissée dans la lutte... On veut être victorieux à tout prix... Les administrateurs cèdent souvent à un entraînement irrésistible... Mais c'est une simple supposition... Je ne sais rien de précis...

MADAME VERNIÈRES

Si... Vous devez savoir quelque chose... Qu'a-t-on fait?... Ils n'ont pas compromis mon mari... J'ai reçu hier des lettres anonymes, injurieuses, menaçantes... où l'on parle de... restitution... de dommages-intérêts... de condamnation... Mon mari n'a rien à craindre ?

CHAVARD

Madame, vous me posez des questions auxquelles je ne peux pas répondre... Je ne pense pas qu'il y ait de danger immédiat pour aucun de ces messieurs. Presque toujours on parvient à se soustraire aux responsabilités de toute nature... Et... (*On entend un bruit de pas. Il remonte, ouvre la porte. Vernières entre.*)

MADAME VERNIÈRES, *avec un cri.*

Maurice !

VERNIÈRES

Jeanne ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Chavard s'esquive.*)

MADAME VERNIÈRES, *tenant son mari dans ses bras.*

Enfin... Te voilà... Maurice... Mon mari... Je te cherche depuis ce matin. Je t'ai attendu toute la nuit avec les enfants qui pleuraient de me voir pleurer. Tu ne nous laisseras plus jamais ainsi, seuls, sans nouvelles. Si tu savais dans quelles angoisses j'ai été et les idées qui m'obsédaient. Te sachant malade, je te voyais loin de moi, souffrant, m'appelant... Mais comme tu es pâle, qu'as-tu fait cette nuit ? Qu'est-ce que tu as ?

VERNIÈRES, *assis, désolé.*

Ah ! Jeanne !

MADAME VERNIÈRES

Que se passe-t-il ? Personne ne veut me dire la vérité... Tu me la diras, toi. Je le veux. Je t'en prie. Tu ne dois rien avoir de caché pour moi. Crains-tu de me faire de la peine en parlant ? Mais rien n'est plus cruel que de ne pas savoir ce qui se passe derrière ce front fermé. Mon ami, dis-moi ce que tu as, je te le demande en grâce. Si tu souffres, je dois savoir pourquoi, car tes

souffrances m'appartiennent comme tes joies. Et c'est mon droit, enfin, mon droit de femme et de femme qui t'aime de connaître tes chagrins, de les partager, de les porter avec toi.

VERNIÈRES, *à mi-voix.*

Je suis un homme perdu ! « La Nouvelle Afrique » a vécu. Nous allons suspendre nos paiements.

MADAME VERNIÈRES

Alors, c'est la faillite ?

VERNIÈRES

La faillite !

MADAME VERNIÈRES

Mon Dieu !

VERNIÈRES

Avec... ses conséquences ..

MADAME VERNIÈRES

Quelles ? On m'a dit ça déjà. Qu'est-ce que cela veut dire ?... Des conséquences pour la Compagnie, pas pour vous... pas pour toi... (*Il ne répond pas.*) Quoi ?

VERNIÈRES

Des comptes à rendre.

MADAME VERNIÈRES

Ne m'effraye pas... Ces comptes, vous les rendrez ? ... Tu es prêt à les rendre ? Tu ne réponds pas... Parle... Ne vois-tu pas que je suis dévorée

d'inquiétude... Avec les bruits qui courent... Je peux supposer... Au nom du ciel, réponds-moi, je t'en conjure...

VERNIÈRES

Je suis un homme perdu, je te dis... Nous sommes sous le coup de poursuites !

MADAME VERNIÈRES

Des poursuites ?... Qui ?... La justice ?... Toi ? .

VERNIÈRES

Oui... Voilà.

MADAME VERNIÈRES

Le tribunal ?... Ce n'est pas possible... Mon Dieu !... Maurice... Ce n'est pas vrai... On ne te fera rien... Mais quoi ? On te prendrait ? Je ne veux pas.

VERNIÈRES, *accablé.*

A mon âge... Accusé... Condamné peut-être...

MADAME VERNIÈRES

Ne dis pas des choses pareilles... Je ne veux pas les entendre...

VERNIÈRES, *se levant.*

La correctionnelle ! Oui, je peux aller devant un tribunal correctionnel. Moi ! Moi ! Je donnerai ce spectacle, Vernières, l'intègre Vernières, arrêté... Ça, c'est comique .. Et, je ne peux rien faire... Je suis pris, lié, ligotté. Je n'ai plus qu'à attendre qu'ils viennent me prendre comme un

filou! C'est à se casser la tête contre un mur... (*Battant l'air de ses bras avec rage.*) Ah!... Ah!... Moi!... Avec mes cheveux gris... On me traînerait là. Non!... Non! Tout, plutôt que cette honte!

MADAME VERNIÈRES

Maurice, tu n'es pas coupable.

VERNIÈRES

Mais si. Je suis aussi coupable que les autres! Je suis leur complice, tu entends, leur complice. Tout ce qui s'est fait à la Compagnie, je l'ai su, approuvé, comme un imbécile. Je n'ignorais ni les gaspillages, ni les distributions d'argent, ni les spéculations, car nous avons joué, nous avons perdu des millions à la Bourse, et ruiné nos actionnaires. Oui, comprends-tu: nous avons ruiné tous les malheureux qui avaient confiance en nous, et nous en avons mené au suicide. Dans l'histoire des escroqueries financières, la « Nouvelle Afrique » aura sa page. J'aurai mon nom parmi les écumeurs d'épargnes. On me condamnera justement... Eh bien, non, non... Ce n'est pas juste, cependant... Je n'ai pas voulu... Je ne voulais pas. Je ne croyais pas... Je ne savais pas... (*Il sanglote.*) Mon Dieu! mon Dieu! Ah! je suis un pauvre homme! Un pauvre homme!

MADAME VERNIÈRES

Tais-toi... Je ne veux pas te voir pleurer... C'est moi, moi... C'est ma faute, oui... J'ai voulu que

tu acceptes ce poste que tu refusais... C'était pour que tu gagnes plus d'argent et que j'en puisse gaspiller, comme une folle. Je ne pensais qu'à moi, à mes plaisirs... Et je t'ai perdu... J'ai fait notre malheur à tous, le tien, celui des enfants. Pardon... Je te demande pardon, Maurice. (*Elle est tombée à genoux.*)

VERNIÈRES, *penché sur elle, l'embrassant.*

Ah ! Jeanne. Les enfants. Les pauvres petits ! Une condamnation... Toute leur vie ils auraient cette tare sur eux ! Ma Suzanne, si caressante, si gentille... Et Georget qui est si heureux de se montrer avec moi dans la rue, de marcher à mes côtés... Il ne sera pas fier de son papa, désormais... Tu lui diras que je n'étais pas un malhonnête homme, cependant. Je n'ai jamais voulu commettre une mauvaise action... Cette nuit, je t'ai écrit une lettre, une longue lettre... que tu recevras tantôt, où je t'explique tout ce qui s'est passé, comment j'ai été entraîné, comment...

MADAME VERNIÈRES

Pour qui... cette lettre ?

VERNIÈRES

Pour Georges, plus tard.

MADAME VERNIÈRES

Ce que tu as écrit... tu ne pourrais le lui dire ? Tu veux donc .. partir?... Fuir ?... (*Elle le regarde dans ses yeux. Il détourne la tête. Elle com-*

prend.) Ah! non! Tu ne feras pas ça. Je ne le veux pas! Je te le défends. Ne nie pas. Je la devine, l'abominable idée qui s'est glissée en toi.

VERNIÈRES

Oui. Pendant un moment, je l'ai eue. Cette nuit, en quittant de Thau, j'ai compris que tout était consommé, que nous allions à la faillite, et que nous serions poursuivis... Je me suis trouvé seul dans les rues désertes, hostiles, marchant à l'aventure comme un homme ivre... Ah! si ce cœur avait pu se briser... Je suis entré je ne sais où... dans un petit café... ouvert.. je t'ai écrit .. et puis... je suis reparti... J'ai recommencé cette promenade dans le noir... décidé à en finir avant que le jour paraisse... Et puis j'ai pensé à toi, à eux... Et je me suis dit aussi que cette mort honteuse et lâche n'effaçait pas mes fautes, que tant qu'elles ne seraient pas réparées une tache resterait sur mon nom, et que j'avais un devoir à remplir, avant tout. Jeanne, écoute-moi. Je voulais t'avertir. Ma résolution, tu dois la connaître. Aie du courage... Nous devons rendre à nos obligataires les sommes que nous leur avons fait perdre. Les tribunaux nous condamneraient à les restituer. Je ne veux pas attendre ce jugement. Je ne veux pas surtout laisser aux autres le temps de mettre leurs biens à l'abri, et d'échapper ainsi à leurs responsabilités. (*Montrant le coffre-fort.*) J'ai les moyens de les contraindre à faire cette

restitution aujourd'hui même. Je les y forcerai Je ne suis venu que pour cela.

MADAME VERNIÈRES

Mais... nous, qui n'avions pas de fortune avant... Il ne nous restera rien... Ce sera la misère...

VERNIÈRES

Nos actionnaires sont réduits à la misère, eux aussi.

MADAME VERNIÈRES

Eh bien... si tu le dois... s'il le faut... si cela doit te faire moins coupable... dépouille-toi, dépouille-nous... n'hésite pas. Que m'importe l'argent, maintenant. Je ne pense qu'à toi. Fais ce que tu voudras, mais jure-moi sur la tête de ton fils que quoi qu'il arrive, tu ne nous quitteras pas. Sans toi, qu'est-ce que tu veux que nous fassions? Qui aurait pitié de nous? Qui nous recueillerait? Que deviendrions-nous tous les trois? Que deviendraient les enfants? Songe à eux, tu es leur seul appui. Ils n'ont que toi pour les conseiller, pour les guider, pour les faire vivre. Je ne pourrais même pas assurer leur existence, moi... As-tu pensé que bientôt, ils seraient peut-être sans pain? C'est horrible.

VERNIÈRES

Oui... Ce serait horrible... Tais-toi!

MADAME VERNIÈRES

Tu vois bien que tu ne peux pas... Tu chasseras cette idée... Et ne crois pas qu'on ne puisse plus être heureux, que nous n'ayons plus rien à attendre de la vie. Va, notre malheur n'est pas irréparable, tant que nous restons l'un à l'autre. Tiens, dès que nous le pourrons, nous fuirons Paris. Nous passerons à l'étranger. Nous changerons de nom. Personne ne nous connaîtra. Tu reprendras ta profession et nous recommencerons notre vie d'autrefois, toute simple, toute modeste.

VERNIÈRES

Ma chérie... C'est vrai?... Cet avenir ne t'effraierait pas?... Ce départ... ce séjour là-bas... au loin... dans quelque ville inconnue... la gêne...

MADAME VERNIÈRES

Pourvu que je sois entre les enfants et toi... Ah! tu verras, je t'aimerai tant pour me faire pardonner le mal que je t'ai fait... je t'entourerai de tant de soins et d'affections, que tu oublieras cet affreux passé, ces jours d'épreuves... Tu auras encore des heures de joie... avec nous... je te le promets... J'en suis sûre... Tu veux bien, dis... tu veux?...

VERNIÈRES. *l'embrassant.*

Ah!... Jeanne!... (*Se relevant comme s'il entendait du bruit.*) Ne reste pas ici .. Je crois que voici ces messieurs.

MADAME VERNIÈRES

Je ne partirai pas avant que tu m'aies juré... Tu promets ? Tu promets ?

VERNIÈRES

Oui.

D'ANGERVILLE *entre par la porte du fond, il salue* MADAME VERNIÈRES.

D'ANGERVILLE, *à mi-voix.*

Madame!

VERNIÈRES

J'ai conféré toute la nuit avec le baron de Thau. Ma femme était inquiète. Elle est venue à la Compagnie. (*A madame Vernières.*) Eh bien, maintenant, te voilà rassurée. Tu peux rentrer chez toi.

MADAME VERNIÈRES, *remontant.*

A midi?

VERNIÈRES

Ou... plus tard... Nous avons tant à faire ici. (*Madame Vernières sort. Vernières, qui a accompagné sa femme, redescend. Il se trouve devant d'Angerville. Tous deux, d'un mouvement spontané, se serrent la main.*)

D'ANGERVILLE, *légèrement, d'un ton détaché, en ôtant ses gants, son pardessus, etc.*

Moi non plus, je n'ai pas dormi. J'ai passé ma

nuit au cercle. Figurez-vous que je n'avais pas touché une carte depuis vingt ans. Je me suis assis à une table de baccara. A trois heures du matin, je gagnais plus de cent mille francs. Puis j'ai tout reperdu. Je ne suis pas en veine en ce moment. Et savez-vous ce que représentait ce gain pour moi? La dot de ma fille, mon cher. Oui, je tâchais de retrouver dans le jeu ce que le jeu a dévoré. (*Pause*) Et voilà Pauline sans dot, sans fiancé. Car vous pensez bien que M. de Berigny, soupçonnant la vérité, a retiré sa parole... J'ai eu, hier au soir, à son sujet, avec Pauline, affolée de voir manquer son mariage, une scène... abominable. Cette gamine... m'a dit les choses les plus dures... Ah! l'argent... le cœur humain... les enfants... Elle me hait... Elle veut son mari, sa dot... Et je n'ai plus rien, rien... qu'une assurance sur la vie... En sorte, mon cher, qu'il faudrait... (*Mouvement de Vernières. Avec un geste d'insouciance.*) Bah! ça peut se faire!

Du bruit. Entre CARRIER, *rouge, légèrement ivre, qui soutient* VEURETTES *pâle et défait.* VEURETTES *a soixante-cinq ans. Il est officier de la Légion d'honneur.*

CARRIER

Allons, Veurettes, allons!... (*Carrier va serrer

la main à d'Angerville et à Vernières.) Bonjour !

VEURETTES, *interrogeant tour à tour d'Angerville et Vernières.*

Que décide-t-on ? Quel parti a-t-on pris ? A-t-on trouvé des fonds ? Est-ce qu'on dépose le bilan ? Et si nous le déposions, serions-nous condamnés ? Mon Dieu ! mon Dieu !

CARRIER

Voyons, Veurettes, du ressort, prenez exemple sur moi. Toutes ces histoires couraient déjà Paris hier au soir. J'ai été plastronner à l'Opéra, aux fauteuils. Des amis ont feint de ne pas me reconnaître, et j'entendais des propos et des ricanements derrière moi. Justement le Procureur général était là. J'ai marché vers lui la main ouverte. Nous avons causé cinq minutes. Tout le monde me saluait à la sortie. J'ai été souper avec la petite Carlotta. Ce matin, nous mangions des huitres chez Legrain... Un Haut-Graves !... dont j'ai bu deux bouteilles... Aussi ce que je me fiche de nos actionnaires et de leurs réclamations.

VEURETTES, *se lamentant.*

Dans quelle atroce situation je suis ! Il y a huit jours, je faisais une conférence sur la « Nouvelle Afrique ». Je dois être un sujet de brocards pour mes confrères. Si vous saviez comme ils sont féroces et jaloux aux Sciences morales et politiques.

CARRIER

Que disiez-vous donc, dans votre conférence ?

VEURETTES, *reprenant tout naturellement le ton du conférencier.*

Mais la vérité ! Qu'on devait nous regarder comme des bienfaiteurs de l'humanité, nous autres, qui avions découvert de nouveaux emplois pour les capitaux disponibles, qui faisions placer les économies des pauvres gens à un taux moyen de dix pour cent, ce qui est d'un bon exemple et singulièrement propre à encourager à la fois l'esprit d'économie et l'esprit d'entreprise, ces deux agents indispensables du progrès matériel. Et ma brochure, ma petite brochure, *Une Entreprise nationale*, où je disais à nos souscripteurs qu'il fallait répondre aux calomnies en nous confiant cinquante millions de plus.

CARRIER, *riant.*

Ah ! ah !... En effet... Oui... C'est drôle... Bah ! les volumes serviront au syndic s'il veut remonter l'affaire... Eh bien, d'Angerville ? eh bien, Vernières ?... Vous ne dites rien ?... Vous avez l'air souffrant, qu'avez-vous ? (*Il allume un cigare.*)

CHAUVELOT *ouvre la petite porte, se glisse dans la pièce et s'assied en silence. Puis,* BRIANNE *ouvre la porte à gauche.*

CARRIER, *se retournant.*

Ah! vous étiez là, Brianne?

BRIANNE, *baissant timidement la tête.*

Rien encore?

CARRIER

Quoi?

BRIANNE

Il n'est pas venu?

CARRIER

Qui?

BRIANNE

M. Broquier?

CARRIER

Broquier?

BRIANNE

Le commissaire aux délégations.

CARRIER

Le commissaire?... Ah ça! croyez-vous qu'on va nous arrêter?

BRIANNE

Le Préfet de police, qui dînait hier soir chez la princesse de Holsbeck, a annoncé notre arrestation, au dessert.

CARRIER

Ils n'oseraient pas. J'ai un journal.

VEURETTES

Qu'est-ce que diraient mes collègues?

BRIANNE

Et mon oncle, qui est à la Cour de cassation, et mon beau-frère, le sénateur.

On se rassied en silence. Entre un homme, cassé, voûté, démoli.

CARRIER

Vous demandez, monsieur?... (*Le reconnaissant.*) Comment! C'est vous, Klobb? Vous êtes malade?

KLOBB

Toutes ces affaires... ces ruines... ces désastres... ces deuils. . J'ai le ventre sensible.

BRIANNE

Vous n'avez rencontré... personne... dans la rue?...

KLOBB

Qui? Non. Personne. (*Il s'assied. Un silence. On heurte à la porte. Ils se lèvent.*)

BRIANNE, *avec un cri.*

Ah! ça y est. (*C'est le baron de Thau qui vient d'entrer.*)

LE BARON, *vivement.*

Comment ! Tous nos collègues ne sont pas là ! J'ai reçu quelques lettres d'excuses ce matin. Deux sont malades et trois ont dû... s'absenter. Mais les autres? Ma foi, tant pis, ne les attendons pas.

CARRIER

Oui, délibérons sans eux.

KLOBB, *à Chauvelot qui va parler.*

Commençons par nous asseoir.

LE BARON

Il ne s'agit plus de délibérer maintenant.

CHAUVELOT

Pourquoi ? J'ai trouvé un moyen pour tout arranger.

LE BARON

Hé ! moi aussi, parbleu ! j'avais trouvé un moyen. J'en avais même trouvé deux. Le cours de nos actions est tombé à cent quatre-vingt-dix francs. Nous avons de grosses échéances dans deux jours et pas un sou en caisse. Notre crédit est épuisé. La situation n'est pas mauvaise cependant. Cette nuit, après votre départ, Vernières, en réfléchissant, tout d'un coup, une combinaison admirable m'était apparue. Par des avantages spéciaux offerts à la Banque anglo-belge on pouvait, avec son aide, remonter l'af-

faire, sans que personne perdît rien, sauf les spéculateurs.

CARRIER

Eh bien ?

LE BARON

Eh bien, on nous lie les pieds et les mains.

CHAUVELOT

Qui ?

LE BARON

Les malhonnêtes gens, qui ont porté des plaintes contre nous.

CHAUVELOT

Des plaintes? on s'en moque.

LE BARON

Elles ont ému le Parquet. Si souvent accusé de complaisance envers des financiers, cette fois il a décidé de poursuivre.

TOUS

Des poursuites ! (*Émotion générale.*)

BRIANNE, *tombant assis.*

Je le savais !

CHAUVELOT

Il ne manquait plus que ça !

CARRIER, *bondissant.*

Sacré tonnerre !

VEURETTES

Qu'est-ce qu'on va dire à l'Académie ?

KLOBB, *gémissant.*

Oh ! oh ! des poursuites, dans mon état !

CHAUVELOT, *au baron.*

Vous en êtes sûr ?

LE BARON

Certain. J'en suis avisé depuis une heure.

CHAUVELOT

Par qui ?

LE BARON

Quelqu'un... un ami... (*Plus bas.*) Borie.

CARRIER

Des poursuites contre moi, Carrier, directeur de *l'Impartial.* Ah ! ils osent... Mais qu'ils prennent garde. Je traînerai dans la boue le Parquet, la Justice, le Gouvernement, la République !

LE BARON

Ne criez pas. Nous sommes seuls.

BRIANNE

Et ma famille ! Un beau-frère ambassadeur, un cousin général, un oncle...

VEURETTES

C'est la science qu'ils déshonorent en moi !

CHAUVELOT

Etre sorti de vingt faillites, de la Coulebra, des

Mines du Radou, de la Société des Étains, et se trouver sous le coup de poursuites, à mon âge!

CARRIER, *à Chauvelot.*

Ce qui arrive est de votre faute.

CHAUVELOT

Ma faute?

CARRIER

Oui, j'aurais dû me méfier. Il suffit que vous entriez dans une Société pour lui ficher la guigne... Depuis la Coulebra jusqu'à la « Nouvelle Afrique. » Vous avez le mauvais œil. D'ailleurs, quand on va à la messe tous les matins...

CHAUVELOT, *piqué.*

Pardon, mon cher, je n'étais pas dans la Compagnie des Charbonnages du Nord que vous présidiez et qui a fait faillite.

CARRIER

Mais vous étiez de la Compagnie des Poudres qui a été mise en liquidation avec un passif de dix-neuf millions.

LE BARON, *s'interposant.*

Messieurs.

CHAUVELOT

Et le pouf de votre Banque des Deux-Mondes qui a coûté trente-cinq millions à l'épargne.

CARRIER

Et votre fuite de la principauté du Danube sous

le déguisement d'un marchand turc parce que les révolutionnaires, que vous aviez lancés contre le roi Kostova et à qui vous aviez vendu des cartouches de sable, voulaient vous empaler.

CHAUVELOT

Ensemble. Et l'emprunt du Harrar où vous avez empoché six millions...

CARRIER

Et le procès scandaleux des Messageries Nouvelles...

KLOBB

Messieurs, je vous en prie, ne remuez pas le passé... Voyons, Chauvelot.

CHAUVELOT

Et puis, vous, laissez-nous tranquilles. Vous coûtez assez cher à la Compagnie. Oui. Nous avons fait à des syndicats de garantie des avantages scandaleux, parce que vous-même et Brianne étiez représentés dans ces syndicats par des hommes de paille.

BRIANNE

Ah ! dites donc, est-ce que vous ne nous avez pas obligés à passer des traités onéreux avec la Compagnie des Aciéries de l'Ouest dont vous êtes administrateur avec deux ou trois de nos collègues ?

VEURETTES, KLOBB, CARRIER

Oui, c'est vrai !

CHAUVELOT

La Société des Aciéries vous a fourni des rails et du matériel. L'argent que vous lui donniez n'était pas de l'argent gaspillé comme celui qu'on versait à notre illustre collègue Veurettes pour débiter avec autorité des mensonges dans ses articles, ou celui qu'on répandait sur des journaux amis comme l'*Impartial*, dont le directeur a empoché plus de deux cent mille francs.

CARRIER

Le prix de ma publicité.

CHAUVELOT, *ironique.*

De la publicité? Dans une feuille que personne ne lit et qui tire à cinq mille exemplaires.

CARRIER

Je vous défends...

LE BARON

Je vous défends à tous de parler. Je couvre tous vos actes. C'est moi qui en réponds, seul. D'ailleurs, les fautes que vous vous reprochez n'ont ni amené, ni hâté la chute de la Compagnie. Nous succombons sous les attaques des spéculateurs, des baissiers, du baron d'Urth... Celui-là, Dieu me le livrera, un jour. Mais le temps presse. Au lieu de nous invectiver, mettons plutôt cette heure à profit.

CHAUVELOT

Au fait, oui; car si le Parquet a décidé de

donner suite aux plaintes, il peut envoyer un commissaire en perquisition.

VEURETTES

Ici ?

LE BARON

Parfaitement.

CARRIER

On saisirait tous nos papiers?

BRIANNE

Et les notes confidentielles du premier ingénieur ?

KLOBB

Et les reçus, les petits reçus que je vous ai remis l'autre jour ?

CARRIER

Faisons tout disparaître, bien vite.

KLOBB

Oui, oui, au feu ! (*Ils vont au coffre-fort, mais Vernières s'est placé devant.*)

CARRIER

Otez-vous de là, Vernières !

VERNIÈRES

Non ! (*Stupeur.*) Vous voulez brûler des papiers compromettants pour nous et sur lesquels on appuierait de terribles accusations, soit... détruisons ces pièces dangereuses. Nous ne sommes pas à une illégalité près, n'est-ce pas? Je

veux bien tricher avec la justice, mais non avec nos obligataires A eux, nous devons l'entière réparation de nos fautes. Cette responsabilité-là, je ne souffrirai pas qu'on l'escamote. (*On proteste.*) Je n'accepterai de commettre une nouvelle indélicatesse que si elle doit bénéficier cette fois à nos porteurs de titres. Oh ! ne discutons pas... J'ai pris une résolution inébranlable. Et le temps presse : vous l'avez dit vous-même.

LE BARON

Enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

VERNIÈRES

L'engagement que nous restituerons les sommes perdues au jeu.

CHAUVELOT

Vingt millions contre des torchons de papier?

VERNIÈRES

C'est la rançon.

CHAUVELOT

J'aimerais mieux passer en correctionnelle.

Ensemble.

KLOBB

Nous ne devons rien !

CARRIER

Nous ne payerons rien !

BRIANNE

Des sommes que nous n'avons pas touchées.

VERNIÈRES

Les tribunaux nous condamneraient à les rendre.

CHAUVELOT

Peut-être. Il faudra qu'on nous fasse un procès. C'est six mois de gagnés.

KLOBB

Et nous aurons le temps de faire disparaître nos valeurs. Ni vu, ni connu.

VERNIÈRES

Je le sais bien. Voilà ce que je ne veux pas.

TOUS

Il est fou! Ne discutons plus avec lui.

CARRIER

Laissez-moi ouvrir ce coffre-fort.

KLOBB

Avoir gâché trois ans de notre vie et donner de l'argent!

VERNIÈRES

Vous en avez assez gagné à la « Nouvelle Afrique »...

CHAUVELOT

Et perdu, en jouant pour notre compte personnel.

VERNIÈRES

Nos prêteurs qui n'ont pas joué perdent trois cents millions.

CHAUVELOT

Je suis dans les affaires depuis plus de quarante ans. Jamais je n'ai entendu raisonner ainsi.

VERNIÈRES, *tirant une lettre de sa poche.*

Vous ne toucherez à ces papiers qu'après avoir écrit chacun une lettre pareille à celle-ci.

TOUS, *se rapprochant.*

Qu'est-ce que c'est ?

LE BARON, *lisant.*

Une lettre au syndic !

CARRIER, *regardant par-dessus l'épaule du baron.*

Vous mettez cette somme à sa disposition ?

LE BARON

Mais le syndic n'est pas nommé.

VERNIÈRES

Il peut l'être dans quarante-huit heures.

CHAUVELOT

Ceux qui signeront cette lettre, reconnaîtront clairement qu'ils ont ordonné les achats.

CARRIER

Ce que vous demandez est idiot. Otez-vous de là.

VERNIÈRES

On n'ouvrira pas ce coffre-fort !

CHAUVELOT

Ah ! les honnêtes gens dans les affaires !

KLOBB

Mais, malheureux, si on saisissait ces papiers, quel scandale ! Il y a des billets, des reçus... de journalistes, de députés, d'hommes éminents et respectables... Nous ne pouvons pas les compromettre : ils ont eu confiance en nous. C'est une question de probité. Enfin, parmi les membres de la Chambre que j'ai sollicités... plusieurs sont de votre parti... Les déshonorer serait déshonorer la République.

VERNIÈRES

Les gredins n'ont pas de parti.

KLOBB

Vous allez nous envoyer tous aux assises.

VERNIÈRES

Eh bien, nous irons aux assises !

TOUS

Aux assises !

CHAUVELOT

Comme des financiers véreux !

LE BARON

Voyons, Vernières, votre obstination est puérile. Ils ne veulent pas écrire cette lettre, vous le voyez bien, ils ne l'écriront pas. Laissez-nous donc détruire ces papiers qu'on peut venir saisir. On y trouverait la preuve d'actes blâmables, sans doute, mais qui furent sages... et que j'ordonnerais encore, dans une semblable occasion. Nous

avons répondu à des attaques ou cédé à des sollicitations menaçantes. Si on devait arrêter avec nous et juger tous ceux qui ont eu une part dans la catastrophe, boursiers, députés, journalistes, entrepreneurs, savants, banquiers, syndicataires, ce n'est pas au Palais de Justice qu'on pourrait tenir l'audience, c'est dans le hall du Grand-Palais !.. Et seuls nous payerions pour eux. Et moi, moi de Thau, quand tant de financiers, quand d'Urth triomphe, je verrais ma carrière arrêtée, je disparaîtrais misérablement... (*Se frappant le front.*) Et tous les projets qui sont là, qui doivent changer la face du monde, tous ces projets périraient avec moi ! Non ! Non ! Non !

VERNIÈRES

On ne touchera pas à ces papiers.

TOUS *Ils se précipitent vers Vernières qui reste devant le coffre-fort. On l'invective.*

Misérable ! Otez-vous de là. Vous nous perdez !

VEURETTES

Que va-t-il arriver ?

KLOBB, *se tenant le ventre.*

Oh ! Oh !

BRIANNE

En prison pour cet imbécile.

CARRIER, *que d'Angerville retient.*

Brute ! Brute !

VEURETTES

Je vous en conjure, ayez pitié de moi.

CHAUVELOT

Vernières, au nom du ciel.

CARRIER, *à d'Angerville.*

Lâchez-moi ! J'aurai les papiers... Quand je devrais l'étrangler de mes mains. *(Il échappe à d'Angerville et s'élance sur Vernières. Chauvelot, qui était près de la fenêtre, pousse un cri.)*

CHAUVELOT

Ah !

TOUS

Quoi ?

CHAUVELOT

Là... sur le trottoir !... M. Broquier.

LE BARON

Le commissaire ?

CHAUVELOT

Oui.

LE BARON

Est-ce bien lui ?

CHAUVELOT

Je le connais.

BRIANNE, *assis.*

Voilà !

CARRIER

Tonnerre de tonnerre !

VEURETTES, *pleurant.*

Mon Dieu... moi... moi... (*Dans le court silence qui suit Vernières, livide, se détache du coffre-fort, il fait quelques pas en avant et s'appuie à la table.*)

VERNIÈRES, *à mi-voix.*

Mes enfants! (*Il ouvre la bouche comme pour pousser un cri, étend les bras, chancelle et tombe comme une masse. On se précipite vers lui.*)

TOUS

Vernières... mon ami... sur une chaise... Défaites son col... Il faudrait de l'eau... Il est évanoui. Un médecin... (*On défait son col, sa jaquette. Carrier trouve un revolver dans sa poche et le met sur la table.*) Un revolver!... Comment est-il?... Vernières, m'entendez-vous, Vernières? (*Silence.*) Ah! mon Dieu! On dirait... Il est mort!

TOUS, *instinctivement, s'écartent avec un cri.*

Oh!

LE BARON

Chut!

CHAUVELOT

Et le commissaire!

CARRIER

Les papiers!

KLOBB

Nous n'avons plus le temps!

LE BARON

Si... Autour de lui... Cachez-le... (*Les administrateurs entourent Vernières. Le baron ouvre la porte du fond et appelle*) Jean!... (*Paraît un garçon de bureau.*) Un monsieur va nous demander... Retenez-le cinq minutes, à tout prix. (*Le garçon sort. Le Baron se retourne vers les administrateurs.*) Les papiers! (*Il va au coffre-fort. Pendant qu'il l'ouvre, à Klobb.*) Du feu. Beaucoup de feu! (*Klobb et Veurettes vont à la cheminée, et là, à quatre pattes, attisent le feu. Le baron prend des papiers qu'il donne à Carrier, qui les passe à Klobb.*) Tenez! Tenez!

KLOBB

Nous n'aurons pas le temps de les brûler.

VEURETTES

Si... si...

CARRIER

Les rapports de l'ingénieur... les avez-vous?

LE BARON, *prenant dans le coffre-fort.*

Oui. Les voilà!

CHAUVELOT, *qui est près de la porte au fond.*

On vient... on parlemente.

KLOBB

Fermez la porte... Deux minutes encore... deux minutes...

CARRIER, *apercevant la lettre écrite par Vernières au syndic et qui est restée sur la table.*

Ah ! la lettre ! (*Il la prend.*)

LE BARON

Eh bien?

CARRIER, *montrant Vernières.*

Dans sa poche... Oui... Il se reconnaît coupable... C'est lui seul, l'administrateur délégué, qui a ordonné les achats... Disons qu'il l'a avoué devant nous... (*Prenant le revolver.*)... Et qu'il s'est fait justice.

LE BARON, *le retenant.*

Qu'est-ce que vous voulez faire?

CARRIER

Laissez-moi.

LE BARON

Non... je ne veux pas... je vous défends. Vous êtes fou. La lettre si vous voulez... mais pas de sang. (*Carrier met la lettre dans la poche de Vernières. Chauvelot est allé fermer le coffre-fort.*)

CHAUVELOT, *à Klobb.*

Vite!

KLOBB, *qui est toujours à genoux devant le feu avec Veurettes.*

Ce n'est pas fini !

LE BARON, *qui est remonté.*

Le voilà ! Debout ! (*Klobb et Veurettes se relèvent. Comme ils ont les mains noires, ils les dissimulent dans la poche, et se mettent devant la cheminée pour cacher les papiers qui brûlent. A ce moment le commissaire entre par le fond.*)

LE COMMISSAIRE

Messieurs, je suis M. Broquier, commissaire de police, et chargé par M. Tiaron, juge d'instruction...

LE BARON, *vivement.*

Ah ! monsieur... j'allais vous faire appeler... Un grand malheur... Notre administrateur-délégué... après une scène pénible... Enfin... Voyez...

LE COMMISSAIRE

Mort !

LE BARON

Oui... rupture d'anévrisme ou congestion cérébrale... (*L'entraînant vers la pièce à gauche pour qu'il ne voie pas les papiers qui achèvent de se consumer dans la cheminée.*) Voulez-vous envoyer un mot au médecin du parquet... Par ici... monsieur. (*Ils sortent. D'Angerville prend son chapeau.*)

KLOBB

Vous partez, d'Angerville ?... Emmenez-moi dans votre auto...

D'ANGERVILLE

Impossible.

CHAUVELOT

A ce soir alors... Au revoir.

D'ANGERVILLE

Adieu ! messieurs !

ACTE CINQUIÈME

Un salon très riche. Vitrines avec bibelots. Piano drapé. Statues sur piédouches. Fauteuils anciens. Canapé. Chaises. Un lustre. Tableaux au mur. Tapisserie des Gobelins. Par la fenêtre, on aperçoit la place Vendôme.

La porte du fond ouverte laisse voir des messieurs et des dames assis dans l'antichambre.

En scène Me Cousin *et* Chauvelot *sont près d'une table. Chauvelot lit un rapport d'expert.*

CHAUVELOT, *haussant les épaules.*

Absurde ! Absurde ! Absurde ! (*Cependant toutes les personnes assises dans l'antichambre se lèvent et saluent. C'est le baron de Thau qui entre.*)

LE BARON

Bonjour, Chauvelot ! Bonjour, maître Cousin ! (*Le domestique lui remet son courrier et des billets*

où sont inscrits les noms des visiteurs et l'objet de leur visite.) Oh! je ne donne pas audience aujourd'hui. Je ne fais que traverser Paris... (*Au domestique.*) M. le baron d'Urth n'est pas venu?

LE DOMESTIQUE

Pas encore, monsieur le baron...

CHAUVELOT

Vous attendez M. d'Urth?

LE BARON, *qui continue à regarder les cartes.*

Il désire me voir!

CHAUVELOT

Tiens! Tiens!... Il annonce dans la *Quotidienne* une série d'articles sous le titre: « Une escroquerie financière. » Il s'agit de la « Nouvelle Afrique », évidemment. Publication fort dangereuse au moment de notre procès.

LE BARON

Fort dangereuse.

CHAUVELOT

Quels documents peut-il avoir?

LE BARON

Je le saurai bientôt. (*Regardant une carte.*) Ah! cette dame est là... Dans le petit salon... seule? (*A Chauvelot.*) Vous permettez... une minute... (*Il passe. Au domestique.*) Renvoyez toutes ces personnes... (*Il sort.*)

COUSIN

Quand est-il arrivé ?

CHAUVELOT

De Londres... hier.

COUSIN

Et il repart ?

CHAUVELOT

Pour la Mauritanie... Demain.

COUSIN

Il reste bien peu de temps à Paris.

CHAUVELOT

Il a tant à faire au dehors.

COUSIN

Ici aussi. En six mois, on ne l'a pas eu plus de huit jours.

CHAUVELOT

Ce n'est pas pour son agrément qu'il voyage, mais pour essayer de passer l'affaire à des banquiers étrangers. Le désastre serait moins grand.

COUSIN

Oui, mais le syndic de votre faillite veut conférer avec M. de Thau et le juge d'instruction veut l'interroger, maintenant qu'il a en main le rapport de l'expert.

CHAUVELOT, *froissant le rapport.*

Joli rapport, qui nous enverra tous en correctionnelle. (*Le baron entre.*)

LE BARON

Ah ! Je suis à vous. (*A Cousin.*) Me Vergniaud ne sera visible qu'à cinq heures? Mais vous avez une copie du rapport de l'expert? Très dur pour nous, paraît-il ! Oui... Enfin... (*Il s'assied.*) D'abord, je vous mets au courant de mes démarches. Duyssens et des banquiers de Londres sont décidés à racheter l'affaire à notre syndic. En échange du contrat, du matériel, des travaux exécutés, ils verseraient soixante millions à répartir entre nos obligataires.

COUSIN

Ceux-ci ne perdraient alors que cent quarante millions?

LE BARON

Pas plus. La seule difficulté sera d'obtenir de l'Empereur qu'il agrée nos successeurs sans modifier le contrat. Je l'y ai presque décidé, quoique, une fois de plus, je me heurte là-bas au baron d'Urth. Il a de nombreux amis à la cour, car ce coquin a corrompu les ministres, les fonctionnaires, les officiers, et jusqu'aux eunuques du harem impérial. Et si vous saviez de quoi tous ces Orientaux sont capables! Il y a trois mois, dans la salle du Trône, j'ai reçu un coup de couteau du grand maître de la police.

COUSIN

Et... vous espérez?...

LE BARON

Oui. Au fond, tout ça, voyez-vous, c'est une question de batchich. J'en fais mon affaire. Mais si je consens à retourner en Mauritanie, à défendre les intérêts de nos obligataires, c'est à la condition qu'on ne me fera pas d'embêtements, ici, à mon retour. Je veux partir tranquille. Aussi, maître Cousin, je vous prie de me faire connaître les conclusions du rapport de l'expert. Sachons pourquoi on veut nous envoyer en correctionnelle. Et comment nous y serons acquittés. Rapidement, parce que...

CHAUVELOT

La compagnie a été mise en faillite, c'est bien. Maintenant il s'agit de tirer d'affaire les administrateurs.

COUSIN *

M. Rastoin, l'expert, reproche aux administrateurs de la « Nouvelle Afrique » d'avoir dissipé une partie des fonds sociaux, d'avoir obtenu des souscriptions en faisant croire mensongèrement au succès certain de l'entreprise dans un délai déterminé... Troisièmement...

* A la représentation, on passe directement à la première réplique de Cousin, page 212, et on la modifie ainsi : « Voici le plus grave reproche que l'expert fait aux administrateurs. La Compagnie..., etc. »

LE BARON *et* CHAUVELOT, *éclatant de rire en même temps.*

Ah! Ah!... C'est une plaisanterie!

CHAUVELOT

Nous n'avons pas cru au succès de l'entreprise?... Nous avons dissimulé la véritable situation de la Compagnie? Mais sur quoi votre expert fonde-t-il une pareille accusation? A-t-il la preuve qu'un homme de science, un ingénieur, nous ait, à un moment quelconque, donné sur le coût et la durée des travaux des renseignements que nous aurions tenus secrets? Ne sommes-nous pas couverts d'ailleurs par le rapport de la mission scientifique qui a parcouru la Mauritanie, qui a discuté et fixé elle-même le chiffre des dépenses et des recettes? Nous appellerons en témoignage ces messieurs. Nous verrons ce que pèseront les affirmations légères de cet expert à côté de leurs dires autorisés.

COUSIN

M. Rastoin reconnaît en effet qu'il ne peut rapporter la preuve matérielle de ses affirmations.

CHAUVELOT

Voilà bien les experts!

LE BARON

Mais quand il aurait cette preuve? Quand il établirait que nous avons détourné de leur destination les fonds versés pour un usage déterminé?

Si nous les avons employés au mieux des intérêts de la Compagnie, nos actes ne furent pas entachés de fraude. On ne peut y découvrir l'intention de nuire. Nos fautes ne sont pas des délits mais des quasi-délits dont la réparation ne peut être poursuivie que devant le tribunal civil et à la seule requête du syndic.

COUSIN

Vous connaissez les théories du droit pénal.

LE BARON

C'est une des obligations de mon métier.

COUSIN

Et si le syndic poursuivait?

LE BARON

Il ne peut réclamer que des dommages-intérêts. D'ailleurs, je le sais opposé à toutes poursuites correctionnelles. Moi condamné, on ne relèverait pas l'affaire, le syndic ne l'ignore pas.

COUSIN

Cependant, si les banquiers de Bruxelles et de Londres traitaient directement avec lui?

LE BARON

Ces banquiers s'en garderaient bien. Nous nous soutenons entre collègues. Nous ne nous trahissons pas. C'est à charge de revanche.

COUSIN

Si les propositions venaient de gens qui vous sont inconnus ou hostiles?

LE BARON

Un contrat entre le syndic et des banquiers restera nul tant qu'il n'aura pas été ratifié par l'empereur. Qui ira chercher sa signature? Voyez-vous le père Daubreuil, le syndic, partant pour la Mauritanie? Ah! le pauvre homme... Il n'en reviendrait pas. Non. Je reste la clef de voûte de l'affaire. Si je tombe, tout s'écroule. Daubreuil viendra le déclarer au tribunal. Il dira encore mes efforts, depuis six mois, pour reconstituer la « Nouvelle Afrique », efforts désintéressés, notez-le, je travaille dans le seul intérêt de nos obligataires, car je ne serai rien dans la nouvelle société, moi. Ce ne sera pas sans un gros crève-cœur, mais enfin je disparaîtrai devant les nouveaux administrateurs. D'ailleurs, outre M. Daubreuil, je me réserve de faire venir à l'audience le plus grand nombre possible de nos porteurs de titres. Ils témoigneront en ma faveur.

COUSIN

Croyez-vous?...

LE BARON

Dame! ma condamnation leur coûterait les soixante millions que j'apporte. Ma liberté est

leur dernier gage. (*Montrant le rapport.*) Voilà ce que n'a pas compris votre expert. Ce monsieur trouve sans doute que l'on n'a pas perdu encore assez d'argent.

CHAUVELOT

Nous savons ce que nous répondrons aux deux premiers griefs de l'expert ! Mais quel est le troisième reproche qu'il nous fait ?

COUSIN

Celui-ci est beaucoup plus grave, il ne faut pas nous le dissimuler.

LE BARON

Une parenthèse. Devant quelle Chambre nous renverrait-on ?

COUSIN

Probablement la 9e.

LE BARON

Je ne veux pas aller devant cette Chambre.

COUSIN

Pourquoi ?

LE BARON

Je suis mal avec le président.

COUSIN

Montaillard ?... Mais...

LE BARON

Il y a un roulement annuel au Palais ? Dans six mois, Montaillard présidera une autre Chambre. Il ne faut pas que le procès vienne avant la rentrée d'octobre.

COUSIN

Comment voulez-vous obtenir... C'est impossible.

LE BARON

Nous ferons agir nos amis. (*A Chauvelot.*) Lornier va donner sa démission ?

CHAUVELOT

Forcément. Après le résultat des élections...

LE BARON

C'est Grimblot qui sera au ministère ou ses amis ?

CHAUVELOT

Dame ! Ils ont eu une énorme majorité.

LE BARON

C'est bien.

COUSIN

Ah ! je crois comprendre... Mais ce serait bien délicat... Et je crains bien qu'on n'obtienne pas... Le juge qui est en possession du rapport de l'expert, aura bientôt terminé son instruction... Il n'a plus qu'à vous interroger... Et alors...

LE BARON

Je pars demain.

COUSIN

Cependant si le juge d'instruction désire?..

LE BARON

Le juge d'instruction m'attendra. Il vaut cent fois mieux que je parte pour la Mauritanie où je m'occuperai des intérêts de nos obligataires que de rester à Paris à perdre mon temps dans un cabinet de juge.

COUSIN

Quand reviendrez-vous ?

LE BARON

Quand j'aurai réussi dans ma mission. Un mois peut-être... Peut-être quatre...

COUSIN

En ce cas, évidemment, il faudra bien...

CHAUVELOT

Mais faites-nous connaître le dernier reproche que nous adresse l'expert.

COUSIN

Il est très grave, je vous l'ai indiqué. La Comgnie, dit-il, a dépensé des millions pour racheter ses propres titres. S'il est établi, c'est un délit qui tombe sous le coup de l'article 419.

CHAUVELOT

Comment ! Mais j'ai été acquitté pour le même fait, il y a une trentaine d'années, par la Cour d'Orléans.

COUSIN

Depuis, la jurisprudence a changé.

CHAUVELOT

Si on ne peut plus se fier à la justice, maintenant !

[*LE BARON

Que dit cet article 419 ?

COUSIN

Que tous ceux qui par des voies ou moyens frauduleux quelconques auront opéré la hausse

*Les parties entre crochets sont supprimées à la représentation.

ou la baisse du prix des denrées ou marchandises ou de papiers et effets publics seront punis de... *et cætera.*

LE BARON, *étonné.*

On assimile donc les actions d'une société anonyme à des effets publics ?

COUSIN

Non, à des marchandises.

LE BARON

Ce sont des chinoiseries.]

COUSIN

Aujourd'hui les tribunaux interprètent largement cet article. Et sans doute cette extension d'une disposition pénale est contraire aux principes du droit, mais que voulez-vous?

CHAUVELOT, *inquiet.*

Oh ! oh !

COUSIN

Seulement... Il y a un seulement. Devant un tribunal correctionnel chacun n'est responsable que de ses propres fautes.

CHAUVELOT

Ah ! ah !

LE BARON

Et l'expert?

COUSIN

L'expert déclare ne pouvoir établir les responsabilités. Les livres montrent bien que la Compagnie a dépensé des sommes considérables pour racheter ses propres actions.

CHAUVELOT

Mais qui a ordonné ces achats?

COUSIN

Il n'en sait rien. Il suppose que la décision fut prise en conseil.

LE BARON

Un tribunal ne condamne pas sur des suppositions.

CHAUVELOT

On peut supposer aussi bien que c'est un seul membre... tenez, l'administrateur-délégué par exemple... C'est assez vraisemblable... Qu'arriverait-il, si on démontrait que c'est l'administrateur-délégué?...

COUSIN

Comme M. Vernières est mort, la poursuite serait abandonnée.

CHAUVELOT

Alors...

COUSIN, *pliant le rapport.*

Vous oubliez une chose... La lettre de madame Vernières.

CHAUVELOT

Ah ! la lettre.

COUSIN

Au lendemain de la mort de Vernières, au moment où l'opinion publique était déchaînée contre les administrateurs de la « Nouvelle Afrique, » madame Vernières a écrit aux journaux pour protester de l'innocence de son mari. Elle avait reçu de lui, disait-elle, une lettre écrite quelques heures avant sa mort, où il définissait son rôle dans le conseil; c'est malgré lui qu'on aurait fait ces achats.

CHAUVELOT

L'a-t-elle, cette lettre ?

LE BARON

Oui. Je le sais par son beau-frère, Robert, le banquier, qui nous est dévoué. La « Nouvelle Afrique » l'a ruiné. Je lui ai promis, si on reconstituait la Société, de le mettre dans tous les syndicats.

CHAUVELOT

Une lettre écrite dans une heure d'affolement ne signifie rien, on discutera... on démontrera...

COUSIN

M. Vergniaud ne cache pas son inquiétude.

CHAUVELOT

Ah! cette lettre et les articles de la *Quotidienne.* Tout s'arrangeait si bien... Nous étions si sûrs d'un acquittement... Sapristi... De Thau... il faudrait voir cette femme... lui faire comprendre... il faudrait...

LE BARON, *montrant une porte.*

Elle est là!

COUSIN

Madame Vernières?

LE BARON

Je n'allais pas partir sans m'être assuré qu'en mon absence elle ne livrerait pas au juge d'instruction cette lettre. Déjà, sur les conseils de son beau-frère, elle a décidé de la réserver pour le jour de l'audience. Ainsi nous gagnons du temps. Mais je veux mieux que cela. J'ai été hier chez elle. Elle était absente. J'ai prié M. Robert Vernières de me l'amener aujourd'hui.

COUSIN

Vous espérez que...

LE BARON

Hé!... Elle est venue.

COUSIN, *se levant.*

Je l'ai aperçue avant-hier... Elle est charmante sous ses voiles de veuve.

LE BARON

N'est-ce pas?

CHAUVELOT, *se levant à son tour.*

Mon bon ami, puisque madame Vernières est là, ne la faites pas attendre plus longtemps. Aussi bien, n'avons-nous plus rien à nous dire. Cousin et moi allons passer dans la bibliothèque. Il prendra note de nos objections aux conclusions du rapport. (*A Cousin.*) Voulez-vous?

COUSIN

Volontiers.

CHAUVELOT, *au baron.*

Peut-être serons-nous encore là quand votre entretien aura pris fin. Vous nous en ferez connaître le résultat. Si madame Vernières refusait de détruire la lettre, nous irions en aviser M. Vergniaud.

LE BARON

Oui.

COUSIN

En tous cas, à ce soir, six heures, chez le patron. (*Ils sortent.*)

Le baron va ouvrir la porte de gauche. Madame Vernières entre. Deuil coquet. Violettes à la ceinture. LE BARON, MADAME VERNIÈRES.

LE BARON

Excusez-moi... madame... Mais je pars demain, peut-être le savez-vous.

MADAME VERNIÈRES

Oui... monsieur.

LE BARON

C'est à cause de ce prompt départ, et des nombreuses conférences que je dois avoir aujourd'hui ici, que je me suis permis d'insister si vivement auprès de votre beau frère pour qu'il vous suppliât de venir chez moi ; je vous remercie d'avoir accédé à ce désir. Mais, vous connaissant un peu, je ne doutais pas d'ailleurs que par bonté vous ne risquiez, malgré ce qu'elle peut avoir d'insolite, une démarche d'où dépend le sort de tant de pauvres gens.

MADAME VERNIÈRES

En effet, monsieur... je n'ai eu un peu d'hésitation qu'en apprenant ce matin que mon beau-frère ne pourrait m'accompagner et en considérant l'embarras qu'il y aurait pour moi à me trouver seule... ici.

LE BARON

Oui. Je conçois ce qu'il y a de pénible pour vous à vous trouver en présence d'un homme que vous devez détester, en l'accusant d'être l'auteur, involontaire, croyez-le, de tous vos malheurs.

MADAME VERNIÈRES

Je ne hais personne, monsieur. J'ai pu dans les premières heures de ma douleur parler avec injustice. Aujourd'hui, si je suis décidée de m'acquitter sans faiblir d'un grand devoir dont j'ai la charge, du moins (je tenais à vous dire ceci) ne suis-je plus guidée par un bas sentiment de vengeance, mais par la seule pensée de réhabiliter la mémoire d'un honnête homme, calomnié et outragé.

LE BARON

La tâche est digne de vous, madame. Mais puisque nous nous parlons en toute loyauté, voulez-vous me permettre de vous demander si vous avez vraiment la certitude de faire éclater l'innocence de votre mari... et les moyens ?

MADAME VERNIÈRES

J'ai une lettre.

LE BARON

Oui... oui... je sais... C'est tout ? Cette lettre (dont je connais la teneur) est une sorte d'historique de la « Nouvelle Afrique ». On y révèle les petits secrets du conseil, les petites manœuvres, les expédients employés pour maintenir le crédit de la Compagnie. Mais, ces fautes obligatoires restent vénielles. Elles ne seront pas relevées contre nous par l'accusation ou, du moins, ne

seront-elles pas retenues par les juges. Mon avocat m'en a donné l'assurance. Vous pouvez à votre tour consulter un homme d'affaires. Dès lors, ne vous semble-t-il pas inutile ?

MADAME VERNIÈRES

Le plus grave reproche dont mon mari paraît avoir voulu se disculper est celui d'avoir joué et perdu à la Bourse des sommes considérables. La lettre qui fut trouvée sur lui l'accuse seul... Mais dans celle que j'ai reçue il explique comment c'est en quelque sorte malgré lui...

LE BARON

Oui... je reconnais qu'il y aurait un certain intérêt pour vous à prouver... Mais, madame, il y a d'autres intérêts... très graves... en jeu... Je vous ai fait dire que je vous appelais, pour nous occuper des malheureuses victimes de la « Nouvelle Afrique ». Ecoutez bien ceci : Je peux, moi, faire retrouver à ces gens une partie des fonds qu'ils ont perdus. Par mon intermédiaire, des banquiers de Londres rachèteraient l'affaire. Mais, pour mener à bonne fin ces négociations, il me faut ma liberté. Une condamnation, même légère, m'enlèverait la capacité, peut-être le désir de traiter avec ces messieurs. Mon acquittement est la condition essentielle du marché. Je suis sûr de cet acquittement, pourvu toutefois que l'accusation ne trouve pas un appui inat-

tendu. Le lui fourniriez-vous avec cette lettre, dont la publication peut avoir, pour la mémoire de votre mari, des résultats si différents de ceux que vous vous promettez ? Car si par hasard nous étions condamnés, il n'en serait pas moins atteint que nous, par un jugement qui punirait des actes commis, il l'avoue, avec sa propre complicité. Réfléchissez, madame. Demandez-vous si vous devez ruiner une seconde fois nos obligataires, si vous pouvez leur faire perdre les soixante millions que j'apporte, si, sans profit pour la cause que vous voulez servir, nous vous accablerez devant le tribunal.

MADAME VERNIÈRES, *qui s'est levée.*

Je prévoyais, monsieur, qu'il y aurait dans cet entretien des minutes pénibles. Je savais que j'aurais des supplications à entendre et n'ayant aucun goût pour le rôle de justicière, je souhaitais trouver quelque biais qui me permît de remplir mon devoir sans manquer aux lois de l'humanité. Je n'y réussirai pas, je le vois. Il faut que je montre cette lettre. Sinon comment expliquer la restitution que je vais faire au syndic ? Vous l'ignorez sans doute, mais je suis dans l'obligation de lui remettre toutes les sommes que Maurice a pu gagner à la Compagnie. Dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, il m'a fait connaître sa volonté à ce sujet... Je m'y étais sou-

mise... Aujourd'hui, je ne peux pas, je ne veux pas la trahir.

LE BARON

Oh! loin de moi la pensée de vous faire manquer à une promesse sacrée. Mais sans la lettre, vous tiendriez-vous pour engagée ?

MADAME VERNIÈRES

Sans doute!

LE BARON

Eh bien!... Allez, cet acte de générosité commandé par Vernières, accompli par vous, fermera la bouche à la calomnie. Quoi que l'on reprochât à votre mari, son nom sortirait intact des débats grâce à cette restitution. Le sacrifice que vous faites paraîtra d'autant plus méritoire, que, si je ne me trompe, vous n'avez aucune fortune personnelle ?

MADAME VERNIÈRES

Aucune.

LE BARON

Et vous avez deux enfants?

MADAME VERNIÈRES

Oui, monsieur.

LE BARON

Mais... alors... j'ai sur les lèvres une question.

J'ose à peine... cependant... comment... vivrez-vous? Vous avez des parents?... Des amis? Vous travaillerez?... Allons donc... Nous ne supporterons pas...

MADAME VERNIÈRES

Je ne demande rien à personne.

LE BARON

Sans doute. Mais j'ai pour mission de vous indiquer ce qui se passerait si, dans les conditions que vous connaissez, les banquiers de Londres acceptaient de continuer notre œuvre. Ils remettraient de la main à la main aux anciens administrateurs une certaine somme pour payer les dommages-intérêts que pourrait leur réclamer le syndic. Comme vous vous serez acquittée par avance, je trouverais juste qu'on vous rendît...

MADAME VERNIÈRES

Non, monsieur, je ne peux pas accepter de l'argent.

LE BARON

Cela ne diminuerait en rien le mérite de votre belle action, décidée depuis longtemps, sans arrière-pensée. Un événement imprévu permet que vous accomplissiez votre devoir sans souffrir dans vos intérêts. Profitez-en. Pourquoi vous condamner à la misère, odieuse, dégradante?

Je crois bon de vous faire observer encore que la somme qu'on vous verserait ne serait pas destinée à vous seule. Vous avez deux enfants. Pensez à eux. Sans fortune, quelle carrière est ouverte à votre fils, quel mariage permis à votre fille? Leur avenir vous préoccupe sans doute. On vous offre de l'assurer. Ne serait-ce pas une grande faute de refuser cette offre? Les conditions de l'existence peuvent être si différentes pour ces petits selon que vous accepterez notre proposition ou non. Quand d'un seul mot vous pouvez les faire riches, allez-vous les jeter sans ressources dans la vie? En aurez-vous le courage? En avez-vous le droit? Répondez-moi; vous voyez que je vous parle bien raisonnablement, bien amicalement.

MADAME VERNIÈRES

Mon Dieu... oui... Mais je ne sais pas... il faudrait...

LE BARON

Enfin, madame, il n'y aurait pas de crime à penser un peu à vous-même. Si toute à la douleur que vous venez d'éprouver vous tenez les yeux obstinément fixés sur le passé, c'est à vos amis qu'il appartient de songer pour vous à demain.

MADAME VERNIÈRES

Ah! désormais, je dois me consacrer à mes enfants. Je n'attends et ne désire rien pour moi.

LE BARON

Ni la nature ni les mœurs ne recommandent de pareils renoncements. On ne comprendrait guère que vous vous ensevelissiez dans une retraite absolue, que vous vous sépariez ainsi du monde. Vous avez vingt-huit ans.

MADAME VERNIÈRES

Vingt-sept.

LE BARON

Vingt-sept ans ! Et vous dites que votre existence est finie. Mais elle commence, au contraire. Sans cesser d'être une bonne mère, vous pouvez vous mêler à la vie, lui demander les dédommagements qu'elle vous doit pour les heures d'épreuves. Vous vous créerez des affections nouvelles, vous goûterez encore à la douceur de certains sentiments. Ah ! quand vous le souhaiteriez, vous ne pourriez pas toujours vous soustraire aux sympathies qui vont tout naturellement à vous. Ne doutez pas, madame, qu'à votre insu, contre votre gré même, vous ne deviez inspirer des amitiés passionnées. Ceux qui vous ont vue une fois ne parlent de vous qu'avec admiration. Tantôt, tantôt, ici même, quelqu'un disait...

MADAME VERNIÈRES

Je croyais que vous ne deviez avoir que des conversations d'affaires aujourd'hui.

LE BARON

Il était question de cette malheureuse lettre. Alors...

MADAME VERNIÈRES

Et qui me faisait le grand honneur de s'occuper de ma personne ?

LE BARON

Un jeune avocat, que vous avez rencontré, l'été dernier, je crois.

MADAME VERNIÈRES

Ah! Me Cousin.

LE BARON

Lui-même... il nous disait...

MADAME VERNIÈRES

Oh ! monsieur, je ne suis pas venue pour recueillir les propos qu'un passant tient sur mon compte. *(Elle se lève.)* Et je ne veux demeurer plus longtemps puisque vos minutes sont comptées. Permettez-moi de me retirer.

LE BARON

... Vous ne m'avez pas fait connaître votre réponse...

MADAME VERNIÈRES

Eh bien, je réfléchirai...

LE BARON

Je suis désolé d'insister auprès de vous... Mais je devrais quitter Paris demain. Mon voyage n'ayant d'autre but que la reconstitution de l'affaire, je ne partirai qu'ayant la certitude, qu'en mon absence, ou même à mon retour, aucune démarche imprudente ne sera tentée pour paralyser mon action. Permettez-moi, madame, de vous envoyer votre beau-frère ce soir ou demain matin. Il vous fera comprendre quel est le véritable intérêt de vos enfants, le vôtre, celui de nos obligataires... Et laissez-moi espérer que vous lui donnerez une réponse favorable.

MADAME VERNIÈRES

Peut-être! (*Il l'accompagne jusqu'à la porte. Elle sort.*)

LE BARON, *seul, narquois.*

La plume au vent! (*Il va ouvrir la porte de la pièce où se trouvent Cousin et Chauvelot... Appelant.*) Chauvelot! (*Chauvelot entre, avec Cousin.*)

CHAUVELOT

Eh bien?

LE BARON

Je l'ai presque décidée à garder la lettre.

CHAUVELOT

Ah! mon ami.

LE BARON

Ce n'est pas fait encore.

CHAUVELOT

Mais vous avez bon espoir ?

LE BARON

Oui.

COUSIN

Et comment avez-vous obtenu ?

LE BARON

En faisant appel à sa raison, et à son cœur. Elle a quelques scrupules encore. (*A Chauvelot.*) Voulez-vous aller rue de Miromesnil, chez Robert Vernières. Qu'il me voie à trois heures. C'est lui qui triomphera de ses dernières hésitations.

CHAUVELOT

J'y vais de ce pas. Ouf! nous n'avons plus à redouter que d'Urth... Mais celui-là est le plus dangereux. (*Entre le domestique avec une carte.*) Ah !

LE BARON, *ayant lu la carte.*

Diable !

CHAUVELOT, *même jeu.*

Quoi ?

LE BARON

Il ne vient pas, il m'envoie la princesse.

CHAUVELOT

Cette petite farceuse.

LE BARON

Qu'est-ce que cela signifie ?

CHAUVELOT

S'il ne vient pas lui-même, c'est qu'il entend conserver sa liberté d'action... publier des articles... Que va-t-il raconter ?... (*Plus bas.*) Il a peut-être des révélations graves .. Si nous allions être condamnés ?

LE BARON

Condamné ? Moi ?... Mon cher, j'aimerais mieux... (*Au domestique.*) Faites entrer cette dame... (*A Chauvelot.*) Sortez par là... la galerie.

CHAUVELOT

Je serai chez moi dans une demi-heure. J'attends un coup de téléphone... Ah ! je vais être dans les transes.

LE BARON

Chauvelot, vous vieillissez... Il faudra quitter les affaires...

CHAUVELOT

Oh ! je n'ai pas de femme. Je n'ai pas d'enfants. Je n'ai pas d'amis. Je n'ai pas de vices. Qu'est-ce que je ferais si je ne faisais pas des affaires. (*Il sort.*)

LE BARON, LA PRINCESSE. *Le domestique introduit la princesse.*

LE BARON

Ah ! Princesse !

LA PRINCESSE

Oui. C'est moi. Bonjour. Vous ne m'attendiez pas ?

LE BARON

Dans le billet qu'il m'a adressé ce matin, j'ai cru comprendre que votre frère se présenterait lui-même. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis plus heureux...

LA PRINCESSE

Oh ! vous n'y êtes pas. Mon frère ne m'a pas envoyée à sa place. Il ignore même ma visite.

LE BARON

Ah ! bah !

LA PRINCESSE

Aussi, comme il ne peut tarder à arriver, resterai-je quelques minutes à peine. Je passe en coup de vent.

LE BARON

Dois-je me flatter, princesse, de ne devoir votre visite qu'à un mouvement de pure sympathie pour ma personne ?

LA PRINCESSE

Mon Dieu... J'ai aussi une petite querelle à vous chercher... Oui... Sur une promesse faite par vous l'an dernier, et non tenue. Souvenez-vous-en, le jour de cette représentation donnée au roi de Karinthie, vous m'aviez laissé espérer... que vous viendriez... à un de mes jeudis... Ah! mon ami, si vous aviez pu vous arracher un seul jour à vos occupations, venir chez moi, prendre un conseil, bien des événements fâcheux ne se seraient peut-être pas produits... Mais vous êtes toujours et tellement pris. Aussi ne vous en voulais-je pas trop de m'avoir manqué de parole !

LE BARON

Bien vrai, princesse ?

LA PRINCESSE

Oh ! je vais vous en donner la preuve immédiate. Mais oui. Quoique négligée par vous, je n'ai pas oublié notre pacte de commune amitié. Et je vous porte aujourd'hui un avertissement qui peut vous être fort utile. A parler franchement, voilà même le but de ma visite. Je n'ai pas à connaître, je ne connais pas les raisons de l'animosité de mon frère, mais il a contre vous une animosité très réelle.

LE BARON

D'Urth ? Ce vieil ami... Oh !...

LA PRINCESSE

Je veux croire qu'il n'y a eu entre vous que des histoires d'argent... j'ajoute qu'il est comme hypnotisé par l'affaire de la « Nouvelle Afrique ». Il la veut. Un seul homme peut la lui enlever. Ne vous étonnez pas s'il cherche à discréditer ce concurrent. Vous avez lu sans doute un petit filet paru dans la *Quotidienne* sous le titre : Une escroquerie financière.

LE BARON

Non.

LA PRINCESSE

On y promet des révélations sur les agissements d'une certaine compagnie qui est, pourquoi ne pas le dire, la vôtre. Un ancien député, qui l'an dernier faisait partie du groupe des intérêts commerciaux, M. Mouchon, a consenti, contre un juste salaire, a raconter dans la *Quotidienne* les tentatives de corruption dont lui-même et un certain nombre de ses collègues furent l'objet, et qu'ils ne repoussèrent pas.

LE BARON

Mais, princesse, c'est une histoire de brigands que vous me racontez là.

LA PRINCESSE

Non, mon ami, c'est une histoire de financiers. Et même assez banale... On en apprend de plus

extravagantes chaque jour. Il ne s'agit ici que de documents livrés à un directeur de journal qui, par eux, tient à sa merci un financier.

LE BARON, *inquiet.*

Quand doit commencer leur publication ?

LA PRINCESSE

Dans quelques jours, je pense, et le financier agirait avec sagesse... Enfin... N'en parlons plus. J'ai pensé que cette anecdote pouvait avoir pour vous un intérêt documentaire. Je suis venue. Je vous l'ai racontée. J'ai eu la joie de vous trouver dans une santé florissante (meilleure que celle de la « Nouvelle Afrique ») et carré dans votre superbe ordinaire. Il me reste à souhaiter qu'on ne trouble pas trop vite, trop cruellement votre quiétude. Et à vous dire adieu.

LE BARON, *vivement.*

Mais, princesse, ne partez pas ainsi.

LA PRINCESSE

Ah ! vous me retenez ?

LE BARON

Vous ne faites que d'arriver. Et je vous le disais l'an dernier, j'ai un si réel plaisir à causer avec vous...

LA PRINCESSE

Tous les douze mois.

LE BARON

Hé ! Paris... les affaires... les intérêts dont on a la garde, les soucis dont on est chargé... Mais, la « Nouvelle Afrique » liquidée, je suis libre. Mon temps m'appartiendra. J'en disposerai à mon gré.

LA PRINCESSE

Vraiment ?

LE BARON

Ah ! certes !... Vivre enfin pour soi-même, se reposer ou voyager sous des cieux désirés, cultiver des amitiés choisies.

LA PRINCESSE

Vous m'avez déjà dit ça autrefois et nous savons...

LE BARON

Madame, il ne faut pas juger de l'avenir sur le passé. Vous me connaissez mal. Plus qu'un autre, peut-être, je serais capable d'un sentiment sincère et durable. Si demain je trouvais l'amie désirée, la camarade intelligente, fine, que je cherche...

LA PRINCESSE

Que lui offririez-vous ?

LE BARON

Une alliance secrète et forte pour tirer de la

vie tout ce qu'elle peut contenir de plaisirs, de sensations raffinées, de voluptés délicates. On s'appliquerait à saisir les heures fugitives, à les marquer de joies nouvelles, et ainsi l'existence tout entière passerait dans un enchaînement de jours heureux. N'avez-vous jamais fait ce joli rêve ?

LA PRINCESSE

Vous dites bien, mon ami, ce n'est qu'un rêve.

LE BARON

Qui pourrait se réaliser.

LA PRINCESSE

Non. Même je ne le souhaite pas pour vous...

LE BARON

Parce que ?...

LA PRINCESSE

Parce que, à votre âge, il ne faut pas chercher le bonheur dans l'aventure. Tenez, je vais vous donner un conseil, qui sera un conseil de sagesse, dicté par la seule raison. Vous le repousserez d'abord, naturellement. A la réflexion, vous reconnaitrez qu'il vous vient d'une amie véritable. Voyez-vous, après y avoir longuement pensé, je me suis convaincue qu'on ne peut trouver le repos, la parfaite quiétude du cœur, de l'esprit, le bonheur solide et durable, que dans une seule condition.

LE BARON

Laquelle donc ?

LA PRINCESSE

Le mariage.

LE BARON

Le mariage ?

LA PRINCESSE

Hé ! Oui !

LE BARON

Moi ?

LA PRINCESSE

Je savais bien que vous commenceriez par vous cabrer. Cependant, mon conseil est sage, si sage, même, que pour mon compte personnel, je suis décidée à le suivre.

LE BARON

Qu'est-ce que vous dites ? Vous aussi, vous auriez résolu ?...

LA PRINCESSE

Mais oui, car depuis mon divorce j'ai connu que la liberté aussi a ses charges et ses ennuis. Enfin, si l'on veut songer à l'avenir, se créer un foyer, un intérieur, ce n'est que par le mariage...

LE BARON

C'est là, je suppose, un projet tout d'idéal ?

LA PRINCESSE

C'est un projet bien arrêté et qui a son objet.

LE BARON

Vous avez déjà... choisi ?...

LA PRINCESSE, *le regardant dans les yeux.*

Oui.

LE BARON

Ah ! (*Pause. Le domestique entre avec une carte qu'il remet au baron.*) Un moment ! (*Le domestique sort.*)

LA PRINCESSE

Mon frère ? (*Il fait signe que oui.*) C'est lui qui ne serait pas content s'il me savait ici, et s'il connaissait mes intentions.

LE BARON

Il les ignore donc ?

LA PRINCESSE

Ah ! oui...

LE BARON

Vous ne craignez pas, le jour où il apprendra ?

LA PRINCESSE

J'ai des moyens pour l'apaiser.

LE BARON

Est-ce bien sûr ?

LA PRINCESSE

Je l'obligerai même, si je veux, à mettre sa main dans la main de mon futur mari.

LE BARON

Par la persuasion ?

LA PRINCESSE

D'Urth n'est guère sensible aux raisonnements.

LE BARON

Alors... Comment ?

LA PRINCESSE, *qui a pris dans son réticule des dépêches.*

Ceci !

LE BARON

Des dépêches ? (*Elle lui en donne une.*) A vous adressée... De Mauritanie ? En décembre ?

LA PRINCESSE

Vous pouvez lire.

LE BARON, *lisant.*

« A J. 303, B Z. Crocodile 815... » C'est une dépêche chiffrée.

LA PRINCESSE

Apparemment.

LE BARON

Elle vous annonce l'arrivée d'un chargement de poudre d'or ?

LA PRINCESSE

Je correspondais pour mon frère à cette époque... Il jugeait prudent d'expédier et de recevoir à mon nom ses dépèches... Il n'avait confiance qu'en moi.

LE BARON

C'était bien naturel.

LA PRINCESSE

Il avait alors des intérêts considérables là-bas... et une correspondance active avec un certain chef...

LE BARON, *avec un cri.*

Negou-Abdou !

LA PRINCESSE

Négou-Abdou? Je ne sais plus... Il faudrait traduire ceci... Et comme j'ai tout lieu de supposer que cette traduction lui serait particulièrement désagréable, je ne pourrais la donner que dans un cas exceptionnel, à une personne dont je serais tout à fait sûre. . Voilà .. (*Se levant.*) Et maintenant...

LE BARON

Vous partez ?

LA PRINCESSE

Ah ! cette fois, vraiment, je n'ai plus rien à

vous dire. Puis, il ne faut pas faire poser mon frère. Il n'a aucune patience et il est déjà si mal disposé pour vous... Par où sort-on quand on ne doit pas être vue ?

LE BARON

Mais...

LA PRINCESSE

Ah ! chez un financier.

LE BARON, *ouvrant une porte.*

Par ici.

LA PRINCESSE

Je ne vous demande pas si vous suivrez mon conseil, je présume que vous avez besoin de réfléchir. Réfléchissez, mon ami, vous m'apporterez une réponse quand vous voudrez... et si vous voulez... (*En sortant.*) Ah ! je reçois toujours le jeudi. (*Elle sort. Le baron reste un instant pensif. Puis il sonne. Le domestique introduit le baron d'Urth.*)

LE BARON DE THAU ET LE BARON D'URTH. *D'Urth paraît. Tous deux se mesurent du regard.*

D'URTH

Bonjour, mon cher ami.

LE BARON

Bonjour, mon bon.

D'URTH

La santé?

LE BARON

Excellente, vous voyez.

D'URTH

Pas trop fatigué par ces voyages? Ni ennuyé? Tant mieux, j'ai été très fâché pour vous de toutes ces histoires. (*Il s'assied.*) Je suis vraiment heureux de vous voir. Il y a si longtemps que nous n'avons eu ensemble une de ces bonnes causeries d'affaires où on bâtit des projets, où on discute sur les coups à préparer. Malheureusement, nous ne pourrons pas nous rencontrer souvent ces temps-ci, car vous devez... vous absenter... de nouveau?

LE BARON

Je pars demain.

D'URTH

Pour la Mauritanie?

LE BARON

Pour la Mauritanie.

D'URTH

C'est bien ce que l'on m'avait dit. Et voilà pourquoi je vous ai envoyé un bleu ce matin... Il ne serait pas impossible que votre absence se prolongeât?

LE BARON

Ce n'est pas impossible.

D'URTH

Oui. Et je ne voulais pas attendre votre retour pour le règlement de certains comptes.

LE BARON

Ah! nous avons des comptes à régler?

D'URTH

Je vous ai fait porter une note.

LE BARON

Je l'ai reçue. Je n'ai pu qu'y jeter un coup d'œil. Il semblerait en résulter qu'à la suite de quelques opérations (déjà un peu anciennes), je serais votre débiteur de deux millions et demi.

D'URTH

Deux millions six cent quinze mille francs.

LE BARON

Je n'en ai pas examiné le détail. Je serais surpris cependant qu'il n'y eût pas de redressements sérieux à faire dans ce compte.

D'URTH

Pourquoi? J'ai une comptabilité claire, simple. Je la tiens à votre disposition.

LE BARON

Une erreur est vite commise. Mais je veux

supposer votre compte exact, pour un instant. Et après ?

D'URTH

Payez-moi.

LE BARON

Tout de suite ?

D'URTH

Dame ! Je vous ai accordé d'assez longs délais.

LE BARON

Dans ma situation, je ne peux pas disposer ainsi de trois millions. Vous vous en doutez bien.

D'URTH

Votre situation ? Jamais elle ne fut meilleure. Vous êtes à la veille de conclure une grosse affaire. La Mauritanie. Vous avez derrière vous des banquiers anglais, belges. Ils n'abandonneront pas, dans un danger pressant, l'homme qui leur facilite une si belle opération.

LE BARON

Et... Si vous vous trompiez ?... Si ces messieurs, trouvant le chiffre exagéré, refusaient de me venir en aide ?

D'URTH

Hé !..: mon cher ami... que voulez-vous ?... Moi, je suis contraint de prendre certaines mesures, pour vous mettre dans l'obligation de vous exécuter.

LE BARON

Un procès?

D'URTH

Ni moi, ni vous, ne tenons à voir la justice fourrer le nez dans nos affaires.

LE BARON

Vous opérez vous-même. Et serait-il indiscret de vous demander le moyen que vous emploieriez pour m'obliger à trouver trois millions en un jour?

D'URTH

Voyons. N'aimeriez-vous pas mieux me donner mon argent que de voir publier dans un journal des révélations... d'une telle nature, qu'il vous faudrait à peu près sûrement avancer votre départ pour la Mauritanie... ou pour la Belgique.

LE BARON

J'entends... Mais, mon bon ami, savez-vous comment s'appelle votre procédé?

D'URTH

Oh! mon cher, appelez-le du nom que vous voudrez. Les mots ne me font pas peur. Je suis décidé à tout pour rentrer dans mes fonds.

LE BARON

Et .. si je vous les versais enfin, en échange,

me donneriez-vous la promesse qu'aucune indiscrétion ne paraîtra dans un journal ?

D'URTH

Payez d'abord. Nous verrons ensuite.

LE BARON

Vous ne voulez pas vous engager. C'est compris. Quand même je vous remettrais cette grosse somme (que je ne vous dois pas d'ailleurs), *la Quotidienne* ne publierait pas moins des renseignements que vous jugez compromettants pour moi. Alors, qu'est-ce que vous voulez donc ? Parlez-moi franchement une fois, ouvrez-moi votre cœur, mon ami.

D'URTH

Eh bien ! mon cher, vous avez raison ; ce n'est pas votre argent que je veux. Je n'en ai pas besoin. Je veux que vous disparaissiez. Voilà. Vous me gênez.

LE BARON

A vrai dire, je m'en doutais un peu. Par malheur, je ne suis pas disposé à disparaître volontairement. Et comme on ne supprime pas le baron de Thau...

D'URTH, *se levant.*

Croyez-vous ?... Nous verrons.

LE BARON, *très calme.*

Mon ami, vous allez encore faire une mauvaise

action. J'oublie assez volontiers les services que j'ai pu rendre et n'attends aucune reconnaissance de mes obligés. Je sais ce que valent les hommes. Je croyais le savoir. Mais vous avez un tel désir de vous singulariser que dans l'ingratitude même il faut que vous poussiez plus avant que les autres. J'en suis surpris, car enfin, mon cher, j'ai fait beaucoup pour vous. Je vous ai ramassé sur le pavé de Paris, sans ressources, vivant d'expédients, abandonné par votre sœur que vous compromettiez, barbotant et tripotant dans des affaires véreuses, qui devaient vous conduire en correctionnelle un jour ou l'autre. Ce n'était qu'une question de temps. Je vous ai consenti des avances, associé à mes opérations, intéressé dans les plus sérieuses entreprises. Quand vous étiez chassé de partout, comme un naufragé que ses compagnons refusent de hisser sur leur barque, de peur qu'elle chavire, moi je vous ai tendu la main et je vous ai sauvé.

D'URTH

Et pourquoi tant de générosité ?

LE BARON

Parce que j'avais découvert en vous un homme, une intelligence, une force.

D'URTH

Que vous vouliez mettre à votre service... Vous m'avez recueilli non par bonté, mais par calcul,

pour faire de moi un instrument de vos volontés, pas autre chose ; vous avez exploité ma misère ; vous m'avez employé aux plus viles fonctions. J'étais à vous. Je vous appartenais. Il fallait obéir. Je fus l'agent docile que l'on charge des ambassades dangereuses, l'intermédiaire sûr pour les missions délicates, le subalterne par qui l'on fait exécuter les basses besognes, celles où il faut s'exposer et se salir.

LE BARON

Ah ! mon cher, vous vous en acquittiez si bien.

D'URTH

Et toujours, avec moi, ce ton persifleur, ces railleries, cet air de protection, ces allures hautaines de grand seigneur qui parle à quelque valet. Croyez-vous que je n'aie pas frémi de ces vexations, que je n'aie pas reçu comme des blessures toutes ces paroles outrageantes. Je feignais de ne pas comprendre, de ne pas les entendre, je ne répondais pas. Mais si j'avais ouvert la bouche, j'aurais vomi du fiel. Et ce n'est rien encore, ces affronts dévorés, ces humiliations subies. Je pouvais y échapper, me séparer de vous, reprendre ma liberté, je l'ai fait. Alors, ce n'est plus un maître que j'ai eu en vous, mais un rival et un rival heureux. Partout, je vous ai trouvé devant moi, en France, en Belgique, en Karinthie. Nous avons lutté tous deux pour l'affaire de Maurita-

nie. Après deux ans d'intrigues, vous l'avez obtenue. Je me sens votre égal, et cependant, à Paris, je ne suis rien auprès de vous. Pour nos collègues, vous comptez seul. C'est vous qu'on appelle le « grand baron ». Enfin, j'ai cassé les reins à la « Nouvelle Afrique », croyant être débarrassé de vous. Je respirais. Et voilà que vous reparaissez, prêt à reprendre votre place, à rentrer dans la lutte, à fonder une société nouvelle. Eh bien non, cela ne sera pas. Cette affaire que vous m'avez enlevée autrefois, je la veux aujourd'hui. Pour l'avoir, je ne reculerai devant rien, vous entendez, rien.

LE BARON, *avec un petit rire.*

Ah! ah!.. vous m'amusez.

D'URTH

Oui. Vous espérez m'échapper. Vous avez plus d'un tour dans votre sac... Mais cette fois, c'est moi qui vous tiens, bien, et je ne vous lâcherai pas. Tiens, veux-tu que je te parle franchement? Je le peux aujourd'hui, c'est la dernière fois que nous nous trouvons face à face et je vais dégonfler mon cœur. Je te hais. Et ce n'est pas seulement le financier, le concurrent que je veux écraser, c'est l'homme qui m'a blessé dans mon orgueil, qui a fait de moi un être ridicule, un objet de dérision, la fable de toutes les Bourses. Tu as été l'amant de ma femme.

LE BARON

Ce n'est pas vrai.

D'URTH

Ne mens pas. Je le sais, j'en ai les preuves. Un jour, dans un cercle à Bruxelles, tu t'es vanté d'en faire ta maîtresse.

LE BARON

Moi?

D'URTH

Pour de l'argent, tu as décidé cette malheureuse à aller là-bas, à se montrer à tes côtés. Tu as paradé avec elle dans un théâtre. Et tu n'avais même pas l'excuse de l'amour. Tu as pris cette femme comme tant d'autres, par vantardise, par orgueil, à la suite d'un pari, par méchanceté, pour m'infliger un dernier, un plus humiliant affront. Ah ! tu m'as fait souffrir, car je l'aimais, moi. Comprends-tu mieux, maintenant, pourquoi tu ne peux plus m'échapper ?

LE BARON

Mais si j'avais couché avec ta femme et si tu le savais, il fallait te venger tout de suite sur moi. Moi seul t'appartenais et non pas mon œuvre. En tuant la « Nouvelle Afrique » pour m'atteindre, tu fus un scélérat. Que t'avaient fait nos malheureux porteurs de titres ? Tu les as ruinés pour sa-

tisfaire ta vengeance. Mais tu t'enrichissais aussi de leurs dépouilles. (*Marchant sur lui et l'acculant dans un coin de la pièce.*) Dans le coup de Bourse de décembre tu as gagné des millions. C'est dans tes poches et dans les poches de quelques autres misérables spéculateurs comme toi que sont passées les économies de deux cent mille pauvres gens. Il est trempé de larmes et de sang, cet or. Mais tu t'en fiches. Ça se nettoie. (*Levant la main sur lui.*) Ah !

D'URTH

Faut-il appeler ?

LE BARON, *se contenant.*

Non. Tu ne risques rien. Je ne tue pas, moi, tandis que toi, encore, tu as voulu me faire assassiner.

D'URTH

Ce n'est pas vrai !

LE BARON

Si. Il y a trois mois, en Mauritanie. Le coup venait de toi, j'en suis sûr. Quand je t'aurais pris ta femme, tu as essayé de me faire tuer. Nous sommes quittes.

D'URTH

Ah ! ne le crois pas. Oui ou non, veux-tu plier bagages, disparaître, m'abandonner l'affaire de Mauritanie?

LE BARON

Non, non et non.

D'URTH

Eh bien, mon vieux, je vais publier dans le journal des articles de Mouchon, Mouchon l'ancien député. Il y racontera vos manœuvres à la Chambre. Je te le disais bien que le moment était venu de régler nos comptes .. Corrupteur ! J'en donnerai les preuves. Tu sais que ce sont les assises.

LE BARON

Alors, mon petit, tu y viendras avec moi.

D'URTH

Oh ! oh !

LE BARON

Oui. Car si j'ai corrompu des députés pour leur faire voter une expédition, c'est que cette expédition était rendue nécessaire, à cause de la révolte fomentée par toi, soutenue par toi. Négou-Abdou était payé par toi quand il a attaqué nos ouvriers et nos soldats.

D'URTH

Tu en as menti !

LE BARON

J'en ai les preuves, moi aussi. (*Frappant sur un*

bureau.) Elles sont là dans mon tiroir... Des dépêches chiffrées, reçues par toi.

D'URTH, *avec un cri.*

On me les a volées.

LE BARON

Ta sœur sort d'ici. Elle vient de me les remettre.

D'URTH

Elle est ta maîtresse.

LE BARON

Non. Elle va être ma femme.

D'URTH

Ah ! la garce ! (*Un long silence.*)

LE BARON

Vous ne dites plus rien ? Etes-vous toujours décidé à publier ces articles ? Non ?... Ce n'est pas encore aujourd'hui que vous aurez ma peau. (*Nouveau silence. Il s'approche de d'Urth et lui frappe sur l'épaule.*) Allons, d'Urth... Ne faites pas cette tête... Vous ne me haïssez pas à ce point .. j'en suis sûr... Et comme vous avez tort de croire que ma disparition vous ferait le maître à la Bourse... Après moi, vous vous heurteriez au père Lévy-Schleim qui vous guette depuis

longtemps. D'ailleurs, qui peut se vanter d'être le maître à Paris et dans notre métier? Un homme isolé est sans action, sans influence. Les coalitions seules sont fortes... Voyons, nous venons d'échanger des paroles un peu vives. Ce n'est pas la première fois... Ce ne sera pas la dernière. Oublions-les. Depuis cinq ans, nous nous faisons une guerre au couteau. Nous nous blessons et nous ne nous achevons pas. Nous sommes deux grands barons, mon cher, et d'une force égale. Allions-nous. Nous pouvons faire de grandes choses en commun.

D'URTH

Eh bien... l'affaire de Mauritanie?

LE BARON

Trop tard. J'ai donné avant hier ma signature à des banquiers de Londres.

D'URTH

Restez-vous dans la nouvelle société?

LE BARON

Non. Ils ne veulent pas.

D'URTH

Elle est donc fichue pour tous les deux?... Ah!... *(Ils se tiennent par le bras.)* Vous n'avez pas quelque autre projet?

LE BARON

Non... Et vous ?

D'URTH

Rien... Je marchais à fond pour la Mauritanie... Nous ne pouvons pas rester à nous tourner les pouces, cependant... Alors, vraiment, pas une idée?

LE BARON

Attendez... peut-être... Oui... Une grosse, une très grosse affaire à laquelle je pense depuis longtemps. J hésitais... Mais maintenant... (*Il sonne.*) Avez-vous une heure à me donner ?...

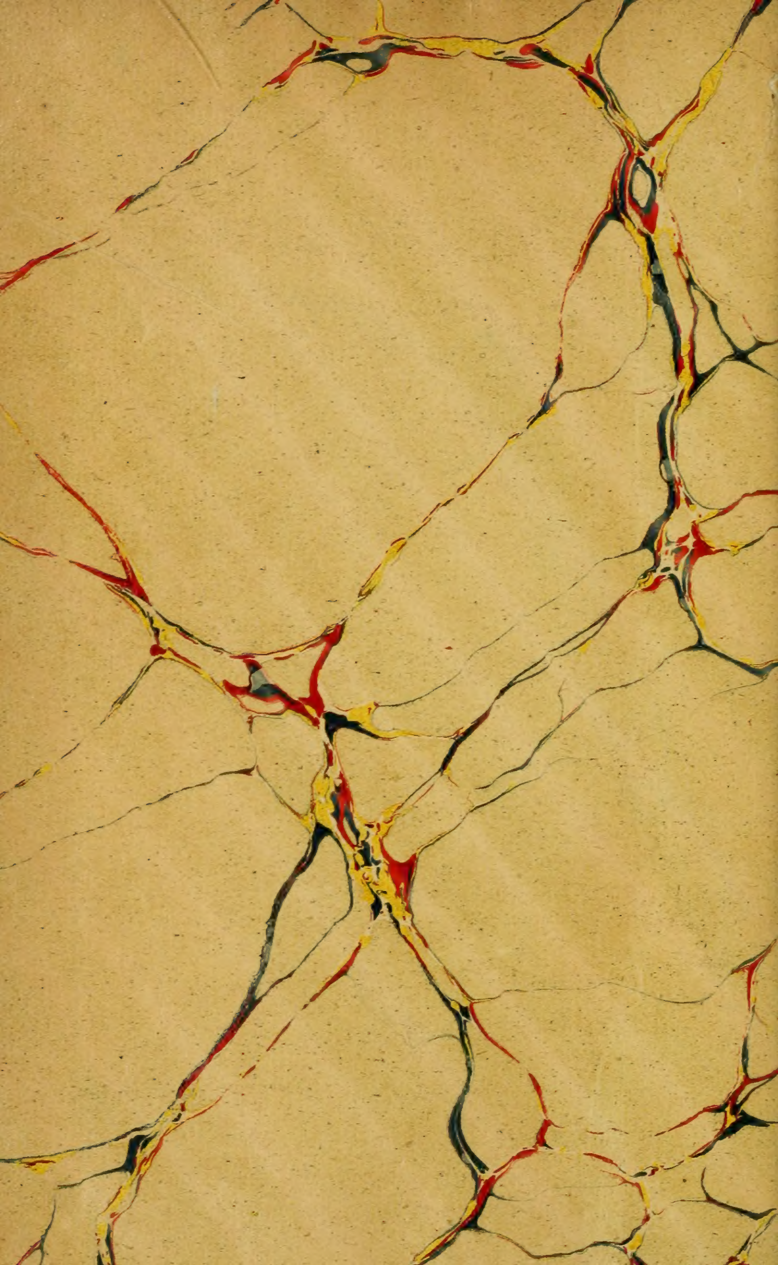
D'URTH

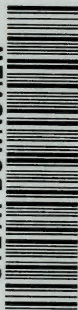
Pour affaires ? Toute la journée.

LE BARON, *au domestique qui entre.*

Apportez-moi le dossier de l'isthme de Malacca. (*Le domestique sort. D'Urth et le baron s'asseyent.*) Voici, mon cher. Il s'agit de trouver cinq cents millions...

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 25 08 003 4